

LE LIVRE DES ENFANTS

Par le R.P J. Berthier , M.S

Fondateur des Missionnaires de la Sainte Famille

DÉDICACE

A L'ENFANT JÉSUS.

C'est à vos pieds, divin Enfant, que je dépose ce petit livre ; accueillez-le avec cet aimable sourire qui réjouissait tant la divine Vierge, votre Mère et la nôtre. Etendez vos petites mains pour le bénir, et bénir aussi ces petits enfants pour qui je l'ai écrit, afin qu'en le lisant, ils apprennent à grandir, à votre exemple, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. [/5]

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret du pape Urbain VII, nous déclarons que si, dans le cours de cet ouvrage, nous avons donné quelquefois le titre de Saint ou de Bienheureux à quelques personnages recommandables par leurs vertus, c'est uniquement en témoignage de notre vénération pour eux, et nullement dans la pensée de prévenir le jugement du Saint-Siège. Nous déclarons pareillement que les grâces, révélations et faits extraordinaires que nous avons rapportés, n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été approuvé et confirmé par ce même Siège apostolique, au jugement infailible duquel nous soumettons sans réserve aucune, et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits. [/6]

PRÉFACE

A TOUS LES PETITS ENFANTS.

Mes chers enfants, quand on voulait écarter de Notre Seigneur Jésus-Christ les enfants de votre âge, ce bon Sauveur grondait ceux qui ne voulait pas les laisser approcher de lui : Laissez, leur disait-il, laissez venir à moi les petits enfants, car le ciel est pour ceux qui leur ressemblent ; puis il ouvrait ses bras à ces chers petits et il les bénissait.

Il est bien permis à un vieux missionnaire de vous dire, comme le Sauveur : Venez tous à moi ; je vous bénirai aussi ; et, puisque vous aimez les histoires, je vous en raconterai beaucoup ; pas celles pourtant d'un chat ou d'un singe, ni celle du Petit Poucet, ni bien d'autres contes qui ne sont pas vrais, et qui ne vous serviraient de rien ; mais des histoires véri- [/7]
tables qui vous apprendront à mieux connaître le bon Dieu, et à l'aimer de tout votre cœur.

Je suis sûr d'avance que vous êtes assez intelligents et assez sages pour aimer mieux mes histoires que toutes les fables.

Lisez-les donc souvent, mes chers enfants, faites-les lire à vos petits frères, à vos sœurs, à vos petits voisins, mais lisez-les avec attention, non seulement pour les retentir et les raconter aux autres, mais encore et surtout pour chercher à profiter de ces bons exemples que je vous mettrai sous les yeux et des paternelles recommandations que je vous y adresserai.

Je veux que ce livre non seulement vous fasse plaisir, mais encore qu'il vous rende plus sages. Quelle consolation pour moi si, après l'avoir lu, vous êtes plus obéissants, plus laborieux, plus modestes, et surtout si vous aimez ardemment le bon Dieu !

Cette consolation vous me la donnerez, n'est-ce pas, et pour vous en récompenser je vous bénirai, comme Notre-Seigneur, en priant Dieu pour vous. [/8]

LE LIVRE DES PETITS ENFANTS

Barula.

La première histoire que j'ai à vous raconter, c'est celle d'un petit enfant de sept ans, appelé Barula, qui se distinguait par son ardeur à apprendre le catéchisme. Il fut introduit devant le préfet Asclépiade, qui l'interrogea sur sa religion : Je suis chrétien, répondit Barula, je crois en un seul Dieu. Ne vaut-il pas mieux honorer plusieurs dieux qu'un seul ? demanda le gouverneur. Il n'y a pas plusieurs dieux, reprit l'enfant. Voici la vraie foi. Je crois en Dieu le Père tout puissant, et en Jésus-Christ son Fils unique, et il continua à réciter le symbole qu'il avait appris. Ne sais-tu pas, reprit le juge, que cette religion est défendue ? et que, si tu n'y renonces pas, tu seras puni de mort ? L'enfant répondit qu'il était prêt à mourir. Ce courage irrita Asclépiade ; mais pour mieux en triompher, il dissimula sa colère, fit venir la mère de ce tendre enfant, et, en sa présence, ordonna de le frapper de la manière la plus brutale. Pendant qu'on le brisait de coups il confessait le nom de Jésus-Christ, et son héroïque mère offrait à Dieu ce sacrifice avec une constance qui excitait l'admiration. Le petit martyr, couvert de plaies et le visage tout en sang, regardait avec tendresse sa pieuse mère, disant qu'il avait bien soif. Mon cher fils, lui dit-elle, encore un peu de patience, bientôt vous arriverez à la [/9] fontaine de vie, et Jésus-Christ vous donnera à boire d'une eau qui vous désaltérera pour toujours. Outré de colère, Asclépiade fit trancher la tête à l'invincible enfant. La mère prit dans ses mains ses restes sanglants, les baisa avec respect, et levant les yeux au ciel, avec des larmes de bonheur : Elle est précieuse devant les yeux du Seigneur, la mort de ses saints. Quelles mères et quels enfants la foi a su produire ! ...

Mon enfant, maintenant que vous connaissez cette histoire, permettez-moi de vous faire quelques questions. Comme le petit Barula qui n'était pas plus grand que vous sans doute, aimez-vous à apprendre votre catéchisme ? Sachez que c'est le livre le plus beau, le plus utile, le plus nécessaire. Vous y apprendrez à connaître Dieu, à vivre et au besoin à mourir pour lui.

Autre question : Avez-vous une foi aussi vive que celle de ce petit martyr ? Savez-vous du moins ce que c'est que la foi ? Quand je vous raconte cette histoire, vous me croyez, car vous sentez bien qu'un vieux missionnaire ne trompe pas les petits enfants, et qu'il sait ce qu'il dit. Quand vous me croyez, vous avez la foi en ma parole ; mais c'est la foi en un homme. Si Dieu vous parlait, vous le croiriez bien mieux encore ; car vous comprenez que Dieu sait tout et qu'il ne ment pas. Dieu qui donne la science aux savants, en sait plus que tous les savants ; Dieu qui donne aux hommes et aux enfants cette qualité qui fait qu'ils ne mentent pas, a plus de vérité et d'horreur du mensonge que tous les hommes ensemble. Sa science, sa véracité sont infinies. Donc, s'il vous parlait, vous devriez le croire.

Vous n'avez jamais entendu sa parole, mon enfant ; mais vous êtes aussi sûr qu'il a parlé que si vous l'aviez entendu. Le bon Dieu est le Père de tous les hommes et les pères [/10] aiment à parler à leurs enfants. Dans tous les temps, Dieu s'est fait connaître aux hommes et leur a appris ce qu'ils devaient faire pour le servir. Mais il s'est fait connaître à eux d'une manière plus

éclatante, quand il leur a envoyé son divin Fils, qui s'est fait homme, comme nous ; et c'est là ma seconde histoire que vous écouterez bien.

Dès l'âge de deux ans, sainte Rose de Viterbe écoutait avec une insatiable avidité les instructions sur les vérités éternelles que son père et sa mère lui adressaient avec une touchante et naïve simplicité. Au lieu de s'amuser comme tous les enfants de son âge, elle passait la plus grande partie de son temps devant les saintes images qui ornaient les murs de sa modeste demeure, particulièrement devant la Très Sainte Vierge et saint Jean-Baptiste ; et là, immobile, à genoux, les mains jointes, elle exprimait plus encore par la vivacité de son regard que par le mouvement de sa langue les sentiments de vénération, de tendresse, et de filiale confiance dont son âme était pénétrée. Quand elle fut capable de marcher elle ne sortait avec plaisir que pour aller à l'église. Elle s'y tenait dans une posture si modeste et si recueillie, que les assistants en était tout édifiés. Les cérémonies augustes de notre sainte religion produisaient une impression profonde sur son cœur. La parole divine, qu'elle semblait écouter de l'oreille et des yeux, la remplissait des plus tendres émotions. De retour à la maison, elle répétait les plus longs discours, reproduisait les accents et imitait les gestes des prédicateurs avec tant de naturel, de grâce, de conviction et de feu, qu'elle charmait, attendrissait et souvent ramenait à Dieu ceux de ses auditeurs qui avaient eu le malheur de s'en éloigner.

Écoutez-moi, comme cette sainte enfant, afin que vous puissiez redire aux autres ce que je vais vous raconter. [/11]

II - Notre Seigneur Jésus-Christ, sa naissance.

Ce n'est pas l'histoire d'un enfant que je vais vous faire, ce n'est pas celle d'un grand homme comme Napoléon I^{er}, ce n'est pas même celle d'un ange. C'est celle de Dieu. C'est donc la plus belle, la plus ravissante de toutes.

Les hommes avaient offensé Dieu, et mérité d'être plongés en enfer. Dieu aurait pu les y précipiter, et s'il l'avait fait, nous serions tous perdus pour toujours ; mais Dieu est bon, et il résolut pour nous sauver d'envoyer son Fils sur la terre, qui l'attendait comme son sauveur, et son unique espérance.

Dieu n'a pas de corps comme les pierres, les arbres, les hommes. Il n'a pas une tête, des bras, des pieds comme nous. Il est comme les anges. Les êtres qui ont un corps sont les plus imparfaits de tous, et ils s'usent peu à peu. Les pierres, si dures pourtant, s'usent aussi, les arbres se dessèchent, le corps de l'homme lui-même pourrit après la mort.

L'ange que Dieu a mis à côté de vous pour vous garder ne peut mourir. Vous ne le voyez pas, parce qu'il n'a pas de corps comme vous ; mais il est là quand même. C'est un esprit ; et on appelle esprit les êtres qui n'ont pas de corps que l'on puisse voir et toucher. Les esprits sont les êtres les plus beaux, les plus parfaits ; ils ne peuvent mourir.

Eh bien ! Dieu est le plus parfait des Esprits. C'est Lui qui a fait de rien tous les anges et tous les corps.

Le Fils de Dieu, qui est un Esprit, est venu sur la terre, et sans cesser d'être Dieu, il a pris un corps et une âme comme nous, afin de se faire voir à nous, de nous [/12] parler, de souffrir pour expier nos péchés et de nous en obtenir le pardon.

Il s'est fait enfant comme vous, et a voulu avoir une mère ; mais il n'a point eu d'autre père ici-bas que Dieu. Savez-vous qui il a choisi pour mère ? C'est la Sainte Vierge Marie, la plus pure des créatures, la seule, qui parmi les hommes, ait été préservée de toute souillure de péché, plus belle que les anges ; et, après Dieu, la plus digne de notre respect et de notre amour. C'est un grand honneur pour une femme d'être la mère d'un roi ! mais quelle gloire d'être la Mère de Dieu, le roi des rois ! Cette gloire est celle de Marie ; notre vénération, notre respect pour elle, doivent donc être bien grands.

Savez-vous dans quel beau palais est né le Fils de Dieu ? Il est né à Bethléem, en Judée, dans une étable abandonnée ; sa mère n'a eu à lui offrir que de pauvres langes pour l'envelopper au plus fort de l'hiver. Elle n'avait pas même un berceau ; et elle a dû le coucher sur un peu de paille dans une crèche. C'est étonnant, n'est-ce pas ? C'est que le Fils de Dieu venait souffrir pour nous. Et puis il voulait nous apprendre que les biens de ce monde qui passe ne valent pas cher, qu'il n'y faut pas tenir, que nous devons même les mépriser, afin de chercher les biens de l'âme, la pureté du cœur, et les richesses du ciel.

Donc, mon enfant, apprenez de l'Enfant-Jésus couché sur de la paille, à ne pas aimer ce que flatte votre corps, ni la vanité des habits, ni de belles maisons. Ecoutez : Chrétienne était la fille du marquis de Janson ; elle appartenait par conséquent à une famille noble et riche. Eh bien ! dès ses premières années, elle était si pieuse que sa mère la prenait toujours avec elle pour prier. Elle n'avait que quatre ans, quand elle passa de longs moments à prier la nuit de Noël. C'est en cette nuit qu'est né le [/13] Fils de Dieu. C'est pour Je rappeler que toutes les cloches sonnent à minuit ce jour-là, et que tous vont à la messe de minuit, quelquefois même les petits enfants. Or, on demanda à cette petite fille de quatre ans, dont je parle, à quoi elle avait pensé en priant si longtemps, j'ai pensé dit-elle, à la pauvreté de Jésus dans sa crèche et pour l'imiter j'ai déchiré ma robe, et elle fit voir l'accroc qu'elle avait fait à sa robe.

Ne déchirez pas vos habits, mon enfant, en pensant à la pauvreté du Fils de Dieu ; mais si vos habits sont pauvres, soyez content de les porter tels qu'ils sont ; et s'ils sont beaux, gardez-vous d'en être fier et d'en tirer vanité.

III - Adoration des bergers.

Mais pendant que la Vierge Marie adorait dans sa crèche le Fils de Dieu qui venait de naître, une multitude d'anges apparurent dans les airs, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Gloire à Dieu qui fait éclater sa bonté ! Il envoie son Fils dans le monde, non pour juger le monde, qui ne méritait que sa colère, mais pour sauver le monde. Paix aux hommes de bonne volonté ; car il leur est né un Sauveur.

Et des bergers qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit, virent une clarté merveilleuse dont ils furent épouvantés et un ange leur dit : Ne craignez pas, je vous annonce

une grande nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Un Sauveur vous est né dans Bethléem, la ville de David ; c'est le Seigneur, c'est le [/14] Christ ; et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Et après que les anges se furent retirés, les bergers se dirent entre eux : Allons à Bethléem ; et voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils vinrent en hâte à l'étable et adorèrent le divin Enfant ; puis s'en retournèrent louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Et tous ceux à qui ils le racontèrent en furent dans l'étonnement.

C'est ainsi que, dans la pauvreté même de sa naissance, éclatait la divinité du Fils de Dieu. Adorons-le, mon enfant, avec les bergers. Reconnaissons qu'il est le Dieu du ciel et de la terre, puisque les Anges le chantent et que les hommes l'adorent.

Aujourd'hui il a plus d'adorateurs que jamais ; et dans tout l'univers, à la nuit de Noël, tout s'ébranle, tous les pays chrétiens sont en fête. On ne se lève pas à minuit pour célébrer la naissance des grands hommes, des conquérants fameux qui ont soumis le monde à leurs empires. Il n'y a que la naissance d'un Dieu qui soit ainsi fêtée.

IV - Le nom de Jésus.

Saint Edmond, qui plus tard devint archevêque de Cantorbéry en Angleterre, était encore enfant. Un jour, il quitta en récréation ses compagnons d'études pour fuir leurs conversations mondaines et s'entretenir avec Dieu. Un bel enfant lui apparut et le salua avec une amabilité céleste. Edmond le regarda avec ravissement. L'enfant lui dit : Ne me connaissez-vous pas ? Je ne vous ai jamais [/15] vu, répondit Edmond. - Je m'étonne que vous ne me connaissiez pas, moi qui suis toujours à vos côtés et qui vous accompagne partout ; lisez l'écriture qui est sur mon front ; et Edmond lut : Jésus. Ayez soin tous les jours, ajouta l'enfant, de tracer sur votre front ce Nom sauveur et vous serez préservé de la mort subite. Edmond fut fidèle à cette pratique tous les jours de sa vie.

Le fils de Dieu fait homme, s'est en effet appelé Jésus. L'ange en annonçant sa naissance à la Vierge Marie lui dit : Vous l'appellerez Jésus. Il sera grand, il se nommera le Fils du Très-Haut, il régnera sur la maison de Jacob ; et son règne n'aura point de fin. Et le huitième jour après sa naissance, le divin Enfant reçut ce nom de Jésus, apporté du ciel, (ce nom signifie Sauveur) ; et ce jour-là même, il se montra Sauveur, en répandant pour nous les premières gouttes de son sang.

Ce nom votre pieuse mère, mon enfant, vous a appris sans doute à le redire, dès votre berceau ; prononcez-le donc souvent, le jour et la nuit, surtout quand vous êtes tenté de mal faire.

Sainte Agnès de Monte-Pulciano, en Italie, était d'une tendre piété, dès sa plus tendre enfance. Elle était très aimée de ses compagnes, qui auraient voulu l'avoir toujours avec elles. Agnès profitait de leur affection pour les mener prier dans les sanctuaires voisins. Un jour elle les conduisit à une église de Monte-Pulciano, qui était sur une colline. Comme la pieuse enfant gravissait cette colline, une multitude de corbeaux se précipitèrent sur elle, et de leurs becs cherchaient à la déchirer, à l'aveugler. La sainte invoqua le nom de Jésus et ces corbeaux

aussitôt s'enfuirent. On dit que ces corbeaux étaient des démons que troublait la présence de cet ange de pureté, qui, à quinze ans, devint fondatrice d'un couvent sur cette col- [/16] line même. L'invocation du nom de Jésus met le démon en fuite.

Donc dès que vous êtes porté à mal penser, dites vite : Jésus ; ou bien : Mon Jésus, miséricorde.

Saint Richard, était un enfant de douze ans, d'une bonne famille de Paris. Il fut saisi par les Juifs en 1180 et conduit dans un souterrain. Le chef de la synagogue l'ayant interrogé sur sa foi, il répondit : Je crois en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, Fils unique de Dieu. On le fit alors dépouiller et fouetter cruellement. On lui crachait au visage, tout en vomissant d'horribles blasphèmes contre Notre-Seigneur, tandis que lui ne cessait d'invoquer le nom de Jésus. Enfin ils le crucifièrent ; mais bientôt il expira en prononçant toujours le nom de Jésus. Que ce Nom béni soit souvent sur nos lèvres ; puissions-nous mourir en le redisant encore!

V - Trois rois viennent à la Crèche.

Douze jours après la naissance du Fils de Dieu, des rois de l'Orient vinrent à Jérusalem, demandant où était né le Roi des Juifs. Nous avons vu disaient-ils, son étoile en Orient ; et nous sommes venus pour l'adorer. Une étoile merveilleuse avait donc brillé à leurs yeux et les avait guidés jusqu'à Jérusalem. Leur arrivée fit grand bruit et mit en émoi toute la ville et le roi Hérode lui-même. On convoqua les savants ; et on leur demanda où devait naître le Sauveur du monde, attendu depuis longtemps par tous les peuples, et prédit d'avance par des hommes inspirés de Dieu, qu'on appelle prophètes. Les savants, les Docteurs, répondirent qu'il devait naître à Bethléem. Les Mages re- [/17] prennent donc leur route, se dirigeant vers cette ville ; et dès qu'ils furent en marche, l'étoile qui les avait dirigés jusqu'à Jérusalem et qui avait disparu, pendant qu'ils étaient dans cette ville, brilla de nouveau à leurs yeux, et les guida jusqu'à l'étable où ils trouvèrent l'Enfant et sa Mère ; et se prosternant ils l'adorèrent et lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Vous connaissez ce que c'est que l'or, mon enfant, c'est un métal brillant, dont on fait des bijoux, des pièces de monnaie, de riches montres. Les couronnes des rois sont en or, et en présentant de l'or au divin Enfant, les Rois mages reconnaissent qu'ils est le Roi du ciel et de la terre. Vous avez vu l'encens fumer à l'église, dans l'encensoir des enfants de chœur de votre paroisse, cet encens on ne peut le brûler que devant Dieu. Les Rois mages par l'encens qu'ils offrirent à l'Enfant-Jésus reconnaissaient sa Divinité ; enfin la myrrhe est une substance amère que les anciens employaient pour embaumer et conserver les corps morts, et les empêcher de se corrompre. Les Mages la présentent à Jésus, et font voir par-là qu'ils croient non seule qu'il est Dieu et Roi du ciel et de la terre ; mais encore qu'il est homme mortel comme nous.

Vous n'avez point d'or à offrir au divin Jésus, mon enfant ? Si vous en aviez, vous pourriez, si vos parents vous le permettaient, l'offrir aux pauvres pour l'amour de lui. Si vous n'en avez point, consolez-vous. Il y a un or plus précieux que celui dont on fait des bagues ou des bijoux, c'est l'amour du bon Dieu. Dites à Jésus que vous l'aimez bien, et répéter-le souvent ; c'est de l'or, que vous lui offrirez ainsi. Si vous avez le bonheur d'être enfant de chœur, aimez à balancer l'encensoir et à faire monter sa fumée devant le tabernacle, protestant par-là que

Celui qui y réside est le Fils de Dieu, digne de toute adoration ; mais [/18] si vous n'avez pas cette consolation, il y a un autre encens qui ne plaît pas moins à Dieu, c'est celui de la prière qui d'un cœur fervent, comme d'un encensoir embrasé, s'élève vers le trône de Dieu, comme une fumée d'agréable odeur. Priez souvent et priez bien. Vous pouvez lui offrir aussi cette substance amère qu'on appelle la myrrhe, en imposant à votre corps quelques petites pénitences qui le feront souffrir un peu. Per exemple, en ne regardant pas un objet qui vous plaît, en ne disant pas une parole quand il faut garder le silence, en vous privant de prendre dans vos repas un fruit qui vous fait envie. C'est ainsi que Jésus Enfant vous accueillera avec amour, comme il accueillit les Rois mages.

Sainte Rose de Lima, dès sa plus tendre enfance, s'interdit tout usage des fruits, mortification héroïque comme le comprend quiconque connaît bien les goûts des enfants. Sa mère ignorant la raison de cette abstinence, l'attribuait à un dégoût naturel qui lui semblait fort surprenant, et elle lui donnait les plus beaux fruits pour l'aider à vaincre cette répugnance inconcevable. Rose les recevait avec reconnaissance, mais au lieu de les manger, elle s'empressait de les donner à ses amies pauvres. Imitez, mon enfant, cette petite sainte.

Les Rois mages s'en retournèrent fort heureux. Ils évitèrent de repasser par Jérusalem, afin de ne pas faire connaître au roi Hérode où était l'enfant-Jésus. C'est qu'Hérode avait peur que Jésus ne lui ravît un jour son royaume, et il avait résolu de le faire mourir.

Pour échapper à ses poursuites, la Sainte Vierge et saint Joseph que Dieu lui avait donnés pour être son appui et son soutien, emportèrent l'Enfant-Jésus bien loin, en Égypte, où ils demeurèrent plusieurs années dans l'exil et la pauvreté, jusqu'après la mort du roi Hérode. Quand ils eurent [/19] rent appris qu'Hérode était mort, ils revinrent à Nazareth, petite ville de Galilée.

VI- Jésus à Nazareth priait.

Jésus grandissait, mais pas comme certains enfants qui ne grandissent qu'en taille ou en âge, et qui prennent des années sans acquérir la sagesse. Jésus, lui, grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, donnant de jour en jour des marques plus éclatantes de cette sainteté divine qu'il avait toujours eue. Que faisait-il à Nazareth, où il resta jusqu'à trente ans ? Il priait, il obéissait, il travaillait.

Avait-il besoin de prier pour lui-même ? Non. Il est le Maître de tous les biens et il les distribue à tous. Il priait pour nous, demandant à son Père notre salut, et tous les secours dont nous avons besoin pour aller au ciel ; et par là il apprenait aux petits enfants leur plus grand devoir. Le plus grand devoir des enfants c'est de prier. Nous avons grand besoin du secours de Dieu. Voyez un enfant plus petit que vous, qui est encore au berceau. Quand sa mère l'a levé, il ne peut pas encore se tenir seul sur ses petits pieds ; il ne peut pas seul se relever, quand il est par terre. Il appelle son père ou sa mère ; s'ils ne viennent pas, il pleure, il crie pour les presser de venir. Le père vient ; il prend l'enfant par la main ; et l'enfant, soutenu par son père, se tient debout ; il fait même quelques pas, tant qu'il tient la main de son père. Mais que le père le lâche, il retombe de nouveau. Eh bien, notre âme est faible comme cet enfant de quelques mois. Si nous avons fait le mal, commis de gros péchés, nous [/20] sommes étendus par terre dans la

boue sans pouvoir nous relever seuls. Si nous n'avons point fait de péchés, nous ne sommes pas à terre : nous sommes droits ; mais nous ne pouvons pas faire un pas pour aller du côté du Paradis, si le bon Dieu ne nous aide de son secours. Ce secours de Dieu, savez-vous comment on l'appelle ? On l'appelle grâce, c'est-à-dire faveur. Le bon Dieu ne nous le doit pas. Quand il nous le donne, c'est une pure faveur qu'il nous fait. Mais impossible d'éviter le mal et de faire le bien sans la grâce. Mais avec la grâce nous pouvons tout : éviter le péché, obtenir le pardon des fautes que nous avons commises, faire toute sorte de bien ; sans elle, nous ne pouvons que nous perdre, nous damner pour toujours. Comprenez-le bien, mon enfant. Sans la grâce point de salut. Mais à qui Dieu donne-t-il son secours, sa grâce ? A ceux qui les demandent. Celui qui demande reçoit ; celui qui ne demande pas ne reçoit pas. Si l'enfant qui est par terre et qui ne peut pas se relever, n'appelait pas, ne priait pas par ses larmes, par ses cris, son père ou sa mère de le relever, il resterait à terre. La prière est donc nécessaire, et sans elle impossible d'être assez sage pour aller au ciel. Tous les saints qui sont en Paradis, ont prié. Tous les damnés qui ont eu la raison, ne sont en Enfer que parce qu'ils n'ont pas prié. Où voulez-vous aller après la mort, mon enfant ? au Ciel, ou en Enfer ? Oh! vous voulez aller au ciel ! Eh bien, il faut prier ; sans cela vous iriez en Enfer.

Priez donc le matin, le soir, le long du jour quand vous êtes tenté. Le matin et le soir il faut réciter au moins le Notre Père. C'est la plus belle des prières, celle que le Fils de Dieu nous a apprise lui-même ; le Je vous salue, Marie ; car c'est la prière la plus agréable à la Sainte Vierge. Et prier avec ferveur la Sainte Vierge, c'est être [/22] sûr de tout obtenir ce qu'on demande ; car la Sainte Vierge est notre mère du ciel. Elle a pour nous tous l'amour, tout le dévouement de la meilleure des mères ; et le bon Dieu, quand elle le prie pour nous, ne sait rien lui refuser ; car il aime plus sa mère que toutes les autres créatures. Il faut réciter aussi le Je crois en Dieu, les Commandements de Dieu et de l'Eglise et l'Acte de contrition.

Le long du jour, quand vous êtes tenté de mal faire, contentez-vous de dire au démon, qui vous pousse à faire des sottises, ou à y penser : Va-t'en, Satan ; je ne veux pas t'écouter. Puis tournez-vous vers Jésus et vers Marie et dites avec confiance : Jésus, Marie, Joseph ; ou encore : Mon Jésus, miséricorde ; ou Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ; et le démon prendra la fuite, comme un chien que vous auriez fouetté.

Mais je vais vous raconter l'histoire de petits enfants qui aimaient la prière afin que vous fassiez comme eux.

VII - Enfants qui aiment la prière

Sainte Claire de Montefalcone, en Italie, était si pieuse, dès le berceau, qu'elle voulait toujours entrer dans un couvent pour y prier mieux à son aise. Sa Sœur aînée ayant été admise dans une communauté religieuse, la petite Claire, qui n'avait que dix ans, fit tant par ses prières et par ses larmes qu'elle y fût reçue aussi. Elle en fut si heureuse, que pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, elle jeûna huit jours de suite, ne prenant pour toute nourriture que du pain et une pomme.

Pour favoriser son amour de ta prière, sa supérieure lui donna un petit oratoire secret, où elle passait parfois [/23] une demi-journée à s'entretenir avec Dieu.

La Sainte Vierge lui présenta un jour l'Enfant Jésus, sous la forme d'un bel enfant ; Claire n'osa s'approcher par respect ; mais la Sainte Vierge lui dit : « Claire, tenez, embrassez votre Époux ». Elle vint pour l'embrasser ; mais le Divin Enfant se cacha sous le manteau de sa mère pour exciter ses désirs et disparut. Claire alors le rechercha avec des ardeurs indicibles, tant la beauté de cet Enfant l'avait ravie. Ah ! si nous savions combien Jésus est beau, avec quelle ardeur nous le rechercherions et nous le prierions !

Mais voici une autre histoire qui fera plaisir aux petits garçons.

Saint Gautier était d'une des meilleures familles du midi de la France. Ses parents le placèrent de bonne heure dans un couvent, pour l'y faire élever. Un saint homme de Tours, appelé Hervée, qui était en grande réputation dans toute la France, vint un jour dans ce couvent ; et pour lui faire honneur, on lui donna un prie-Dieu dans l'église du couvent. Le petit Gautier se dit : « Je voudrais bien voir comment prie ce saint, dont on parle tant ». Et pour mieux s'en rendre compte, il se cacha dans le prie Dieu. Hervée étant venu s'y agenouiller, le petit Gautier prêtait bien l'oreille ; mais le saint homme ne dit pas une parole ; et se contentait de verser d'abondantes larmes. Gautier comprit que des soupirs et des larmes répandus devant Dieu sont une sainte prière. Hervée sut après l'espièglerie de l'enfant et il prédit qu'il deviendrait un jour un saint. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

C'est surtout à l'église qu'il faut prier. Quand la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement était encore enfant, son recueillement à l'église ravissait tous ceux qui en étaient les témoins. « Quand je la voyais, écrit l'un d'eux, [24] agenouillée devant la statue de la Sainte Vierge, immobile, les mains jointes, il me semblait voir l'image d'un ange descendu du ciel, et je me sentais pénétré de la plus vive dévotion ». A cet âge où les enfants ne songent qu'à jouer, Marguerite n'avait d'attrait que pour la prière et la fréquentation des églises. La nuit, dès que la femme attachée à son service s'était retirée, elle se levait doucement et se glissant à genoux contre son lit, elle passait plusieurs heures à prier, insensible ou sommeil et au froid le plus rigoureux. On remarqua dès lors, comme indice d'une grande piété, qu'étant placée pendant la classe à côté de la Sœur qui donnait des leçons, elle faisait tous ses efforts pour s'emparer, sans qu'on s'en aperçut, du crucifix attaché au long chapelet que portent les Religieuses Ursulines ; elle le tenait constamment pressé sur son cœur, et de temps à autre le baisait avec un inconcevable amour.

A l'exemple du divin Enfant Jésus et de tous les saints qui ont suivi ses exemples, priez, mon enfant, priez souvent avec recueillement et ferveur, et vous deviendrez saint vous-même.

VIII- A Nazareth Jésus obéissait.

Le Fils de Dieu, qui a tout fait, est maître partout, et maître de tout. Il a le droit de commander au ciel et sur terre. Au ciel, les anges exécutent en tremblant ses ordres. Le soleil, les étoiles, la terre, le jour, la nuit, obéissent à sa voix. Mais comme les hommes s'étaient perdus par le péché, c'est à dire par la désobéissance, il a voulu les sauver en obéissant, et leur donner l'exemple de [25] l'obéissance. Lui, ce grand Dieu, obéit à Marie, sa Mère, qui n'était pourtant que sa créature ; il obéit à un pauvre ouvrier, saint Joseph, qui était comme son tuteur sur ta terre. La Sainte Vierge commandait ; et Jésus de bonne grâce, sans jamais contester ni

murmurer, faisait aussitôt ce qu'elle voulait. Saint Joseph appelait Jésus, qui venait aussitôt ; il lui traçait du travail et cet admirable Enfant s'empressait de le faire sans retard, sans plainte. L'Evangile ne nous dit presque rien de ses trente premières années, sinon qu'il était obéissant et soumis.

Voyons, mon enfant, peut-on en dire autant de vous ? Obéissez-vous à votre père, à votre mère, à vos maîtres, à vos maîtresses ? Vous êtes un des plus petits de la maison, il serait bien de céder à tous, quand ils ne vous disent pas de mal faire ; et n'auriez-vous pas déjà le vilain défaut de contrarier les autres, de faire le contraire de ce qu'ils vous disent, de leur tenir tête, ou de ne faire qu'à contrecœur et en grommelant ce qu'on vous commande ?

Il faut vous en corriger et devenir obéissant en tout ce qui n'est pas péché. Sainte Rose de Lima faisait de la broderie ; sa mère lui commanda de faire une fleur à rebours. Rose la fit aussitôt. Quand elle l'eut finie, sa mère la gronda fort de ce qu'elle avait fait cette fleur tout de travers. Savez-vous ce qu'elle répondit ! : « Ma mère, dit-elle, il m'importe peu qu'un ouvrage soit fait de telle manière ou de telle autre, pourvu que je vous obéisse ». Sauriez-vous penser et parler comme sainte Rose ?

La mère de saint François de Sales avait si bien su plier son fils à l'obéissance, que cet aimable enfant, dans ses premières années, sacrifiait au moindre signe de commandement, son plaisir, ses goûts, ses inclinations, allant ou venant, faisant ou cessant de faire tout comme l'on voulait, sans laisser jamais voir le moindre mécontentement. [/26] Sa Sœur Marguerite a rendu du vénérable curé d' Ars ce témoignage : Notre Mère était si sûre de l'obéissance de Jean-Marie que lorsqu'elle éprouvait, de la part de l'un de nous, de la résistance ou de la lenteur à exécuter ses ordres, elle ne trouvait rien de mieux que de se retourner vers mon frère, qui obéissait sur-le-champ, puis de nous le proposer pour modèle, en disant : « Voyez, lui s'il se plaint, s'il hésite ou s'il murmure ! Voyez s'il n'est pas déjà loin ! »

Appliquez-vous à faire ainsi, mon enfant, et qu'on dise de vous comme de l'Enfant-Jésus : Cet enfant est obéissant et soumis.

IX- Jésus à Nazareth travaillait.

Il ne perdait point de temps. Tous ses moments étaient remplis par la prière ou par le travail, que lui fixaient saint Joseph ou la Sainte Vierge. Dès son enfance il n'avait pas peur des travaux pénibles. Saint Joseph travaillait le bois, Jésus l'aidait ; et quand Jésus fut grand, les Juifs savaient si bien qu'il avait passé sa jeunesse à l'atelier, qu'ils l'appelaient ouvrier. Ce qui perd les hommes, c'est, avec la désobéissance, la paresse. Jésus a voulu expier la lâcheté de ceux qui ne font rien, et nous enseigner par sa conduite l'amour du travail.

Eh bien, mon enfant, où en êtes-vous ? Etes-vous laborieux, aimant à rester dans la maison pour aider vos parents, les priant de vous donner du travail, s'ils ne vous en offrent point ? Ou bien n'aimez-vous pas courir par les rues, ou les chemins, avec d'autres enfants de votre âge, qui vous apprennent tout autre chose que le bien ? [/27] Corrigez-vous, si vous êtes paresseux ; car pour un démon qui attaque celui qui travaille, il y en a cent qui s'acharnent après celui qui ne fait rien. Avez-vous vu l'eau qui coule ? Elle est toujours pure, on en voit le fond sans

peine ; mais si vous avez vu des égouts, où l'eau ne coule pas, vous avez remarqué que cette eau est noirâtre, et pleine de crapauds et de toutes sortes de vilains reptiles. Un enfant qui travaille a une âme qui devient pure comme l'eau qui coule. Le petit paresseux prend une âme hideuse comme l'eau des égouts, et toutes sortes de mauvais vices s'y multiplient, comme des reptiles. Donc soyez laborieux ; et quand vous êtes en étude, appliquez-vous. Ne soyez pas comme ces enfants qui ne savent jamais leurs leçons, qui ne mettent aucun soin à leurs devoirs, qui ne songent qu'à s'amuser.

Saint Anchaire, qui plus tard devint le grand missionnaire des pays du Nord, perdit sa mère à l'âge de cinq ou six ans. Un jour qu'il avait entendu parler avec admiration de la piété de sa mère, s'étant endormi, il eut une vision dans laquelle la Sainte Vierge lui dit que, s'il voulait être avec sa mère au Ciel, il devait éviter les vains amusements de l'enfance et s'appliquer aux choses sérieuses. Dès lors l'enfant employa tout son temps à l'étude et à la piété. C'est par là, en effet, qu'on se prépare le Ciel.

La vénérable Clarisse de Malines n'était qu'une enfant, quand ses parents voulurent la faire étudier ; mais elle ne pouvait s'appliquer à l'étude et n'aimait que les jeux. Ses maîtresses lui dirent qu'au Ciel ce n'était qu'une fête, un congé, des vacances perpétuelles. « Alors, dit l'enfant, il faut que j'aille au Ciel ». On lui fit comprendre que pour se reposer en Paradis, il faut être laborieux et sage sur la terre ; elle s'y mit de tout son cœur, et plus tard elle devint une sainte. [/28]

Saint Cuthbert n'avait que huit ans, et il jouait avec un enfant de trois ans qui, s'approchant de lui, lui dit gravement de quitter la paresse et le jeu, et de songer à se sanctifier. Cuthbert n'en tint pas compte ; alors le pauvre petit se jeta par terre et pleura si amèrement que tous et Cuthbert lui-même accoururent pour le consoler ; alors l'enfant s'adressant à lui : « Pourquoi, dit-il, faites-vous des choses qui conviennent si peu à votre dignité, il ne vous sied pas de vous amuser avec des enfants, vous que Dieu a choisi pour donner des leçons aux vieillards ! Cuthbert, étonné de cette remontrance, devint aussitôt un homme parfait, lui qui n'avait été jusque-là qu'un enfant. Il se fit moine et devint par la suite un saint évêque.

Saint Lubin n'était, dans son enfance, qu'un humble pâtre ignorant, qui gardait des bœufs. Ayant rencontré un bon religieux, il le pria de tracer sur sa ceinture les lettres de l'alphabet, afin qu'il apprît à lire. Et par des patientes études à la suite de son troupeau, il se mit à même de se faire religieux et de devenir plus tard évêque de Chartres.

A l'école de ces saints et surtout à la vue des exemples du divin Jésus travaillant dans un atelier, apprenez, mon enfant, à étudier et à travailler.

X- Jésus au désert.

Quand le Fils de Dieu eut passé trente ans dans la prière, l'obéissance, que fit-il ? Il quitta l'atelier de saint Joseph et alla trouver saint Jean-Baptiste qui prêchait le Baptême de la Pénitence. Notre-Seigneur reçut le baptême de saint Jean ; et pendant qu'il le recevait, le Saint-Esprit descendit sur lui, en forme d'une colombe ; et [/29] une voix se fit entendre du ciel. Et cette voix disait : C'est là mon fils bien-aimé. C'est le Père céleste qui faisait connaître la divinité

de Notre-Seigneur. Jésus-Christ se retira ensuite au désert pour y faire pénitence. Là, il passa quarante jours sans prendre aucune nourriture. Pourquoi ce long- jeûne de Notre-Seigneur, mon enfant? Pour nous apprendre à faire pénitence, à ne pas manger ni boire par gourmandise. Les paresseux sont gourmands ; ils mangent plus que les autres et ils ne travaillent pas davantage.

Un fort mangeur se présenta un jour devant Henri IV, roi de France, espérant de lui ,quelque récompense de son singulier talent, « Est-il vrai que tu manges comme six ? lui demanda le roi. Oui, Sire, - Et tu travailles à proportion ? - Comme un autre de ma force, répondit-il. - Si j'avais beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, reprit le roi, je les ferais pendre, car il l'auraient bientôt affamé. Le roi avait raison. C'est honteux de manger beaucoup trop et de ne faire que peu de chose. Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Les saints qui aiment le travail et la prière font cependant pénitence, et ils se privent surtout de manger ce qui leur plaît. Saint Macaire le Jeune était Supérieur d'un grand nombre de religieux. Il reçut un jour une belle grappe de raisin ; il s'en priva, et voulant joindre la charité à la pénitence, il la fit porter à un Frère qui était d'une santé délicate. Celui-ci la fit passer à autre qui en fit de même. Enfin cette grappe fut ainsi portée, de main en main, dans toutes les cellules du désert, qui étaient nombreuses ; et le dernier qui la reçut la porta à saint Macaire, ne sachant pas qu'elle venait de lui.

Le saint, reconnaissant la grappe et apprenant qu'elle avait été portée par toutes les cellules, remercia Dieu de [/30] la mortification et de la charité de tous les solitaires.

Vous ferez comme les saints, n'est-ce pas mon enfant ; et vous imitez le jeûne de Notre-Seigneur, en ne mangeant pas, et en ne buvant pas à tout moment, et en prenant à table ce qu'on vous offre, sans choisir ce qui est de votre goût, en recherchant plutôt ce que vous aimez le moins.

Que fit encore Notre-Seigneur au désert ? Il fut tenté par le démon. En se faisant homme comme nous, il a voulu prendre toutes nos infirmités, excepté le péché. Il a donc permis au démon de le tenter ; mais sa tentation ne fut pas comme les nôtres, le démon ne peut rien sur l'âme de Notre-Seigneur. Le bon Maître a voulu nous apprendre, par son exemple, à résister au démon. Savez-vous ce que c'est que le démon, mon enfant? C'est un ange qui s'est révolté contre Dieu et qui a entraîné dans sa révolte un grand nombre d'autres anges. Dieu pour les punir, les a chassés des trônes qu'ils occupaient dans le Ciel et les a précipités en Enfer.

Ainsi, mon enfant, Satan ou le démon est un être condamné pour ses crimes à la prison du bon Dieu. Il conserve pourtant encore une grande puissance. Il a la haine de Dieu qui l'a puni. Il voudrait entraîner tous les hommes dans cette haine ; il sait que nous devons occuper au Ciel les trônes d'où il a été chassé, et il en est jaloux ; c'est pour cela qu'il rôde sans cesse autour de nous, comme un lion qui rugit, pour nous nuire et nous faire commettre le péché. Quand vos parents vous commande de ne pas aller courir hors de la maison avec de mauvaises compagnies, n'avez-vous pas remarqué qu'il y a en vous quelques choses qui vous dit ; Vas-y quand même ! C'est le démon qui vous parle ainsi. N'avez-vous pas quelquefois pris garde à de mauvaises idées qui vous [/31] venaient à la tête, idées de mal faire qui vous poursuivaient?

C'était le démon qui les soufflait dans votre esprit. Oh ! malheur à vous si vous l'écoutez ; c'est votre grand ennemi : il veut vous entraîner avec lui dans l'enfer.

Donc, aussitôt, dites-lui comme Notre-Seigneur ; Va-t'en arrière, Satan ! Et invoquez les saints noms de Jésus, Marie, Joseph.

XI- Jésus-Christ commence à prêcher.

Quand il s'y fut préparé par la prière et le jeûne du désert, Notre-Seigneur commença à prêcher son Évangile, c'est-à-dire à annoncer aux hommes les vérités qu'ils doivent croire et les devoirs qu'ils ont à remplir pour aller au Ciel.

Tout ce que je vous dis de Notre-Seigneur, mon enfant est entièrement certain ; cela se trouve écrit dans les histoires les plus vraies. Ce que Notre Seigneur a fait et a dit a été recueillie par ses disciples qui avaient vécu avec lui, qui ont été témoins de ce qu'ils racontent, ou qui l'ont entendu raconter par ceux qui l'avaient vu de leurs yeux, ou entendu de leurs oreilles. Ceux qui ont écrit les paroles et les œuvres de Notre-Seigneur s'appellent les Evangélistes, et les livres qu'ils ont écrit et qui ont été conservés avec le plus grand respect et le plus grand soin par tous les chrétiens, s'appellent les Evangiles. Les Evangélistes sont morts pour témoigner de la vérité de ce qu'ils avaient dit. Et quand on meurt pour assurer une chose, c'est une preuve qu'elle est bien vraie. On ne va pas mourir pour soutenir un mensonge.

Du reste, Notre-Seigneur, qui s'était tenu caché pendant [/32] trente ans, pour nous apprendre à être humble et à ne pas chercher à paraître dans la jeunesse surtout, a parlé devant tout le monde, en présence de grandes foules, pendant les trois dernières années de sa vie. Si quelqu'un eût voulu lui faire dire ou faire ce qu'il n'aurait ni dit ni fait, les autres eussent aussitôt réclamé. Les Evangélistes étaient des hommes d'une grande sainteté qui ont fait des miracles éclatants ; ils se seraient donc bien gardés de tromper les hommes. Leurs livres nous ont été conservés avec un soin minutieux par l'Eglise catholique, cette société qui s'est répandue par tout l'univers, bientôt après la mort de Notre-Seigneur ; et les fidèles d'Asie, d'Europe, d'Afrique avaient partout des copies de l'Evangile. Ils faisaient de ce livre si saint la règle de leur foi et de leur conduite. Si dans un pays on l'eût changé, dans l'autre on aurait aussitôt réclamé. L'Evangile est donc aujourd'hui tel qu'il a été écrit par les disciples de Notre-Seigneur. Et ce qui y est raconté est plus sûr que tout ce qu'il y a de certain dans l'histoire. Les histoires des grands hommes d'Alexandre, de César, dont personne ne doute sont moins certaines que l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'histoire de Notre-Seigneur a été, du reste, confirmée en partie par les historiens païens eux-mêmes qui n'avaient pas la foi et qui cependant ont parlé de quelques-unes des œuvres merveilleuses que Notre-Seigneur a opérées.

Eh ! bien, mon enfant, tout ce que nous vous disons de Notre-Seigneur est dans l'Evangile. C'est d'après l'Evangile que nous vous rapporterons ses paroles, et que nous vous apprendrons en peu de mots ses principales œuvres.

Afin que tous ceux à qui il allait prêcher crussent à ses paroles, Notre-Seigneur commença par faire un miracle. Mais il faut vous expliquer ce que c'est qu'un miracle. [/33] Un miracle, mon enfant, c'est un prodige, une œuvre extraordinaire, que personne autre que Dieu

ne peut faire. Quel est l'homme, par exemple, qui pourrait avec cinq pains nourrir cinq mille hommes et avoir encore douze corbeilles le reste ? Il n'y a que Dieu qui puisse faire cela. Jésus-Christ l'a fait. Mais ce n'est pas son premier miracle.

Quel est donc celui qu'il a fait le premier ? C'est de changer en un vin excellent l'eau qui remplissait six grands vases de pierre. Ce miracle se fit aux noces de Cana et donna à Notre-Seigneur une grande réputation.

Notre-Seigneur prêcha d'abord dans la Judée et dans la Galilée, et ordonna à ses disciples de baptiser en son nom. La seconde année de sa prédication il choisit entre ses disciples douze hommes dont il voulait faire les prédicateurs de la vérité, les pasteurs des âmes, les fondements de la société qu'il voulait fonder ; et la société que Notre-Seigneur voulait établir et qu'il a établie, en effet, s'appelle l'Eglise. Notre-Seigneur appela Apôtres les douze hommes qu'il mit à la tête de l'Eglise. Ce mot Apôtres veut dire envoyés, car Notre-Seigneur les envoya prêcher. Voulez-vous savoir leurs noms, mon enfant? Sans doute, car il n'y a pas de plus grands noms dans l'histoire. Les voici : Pierre, appelé d'abord Simon, mais que le divin Sauveur appela Pierre parce qu'il en fit la pierre fondamentale sur laquelle il bâtit son Eglise et le chef des autres Apôtres ; André, frère de Pierre, Jacques et Jean, fils de Zebédée, Philippe, Barthélemy, Thomas, Mathieu, Jacques, fils d'Alphée, Thaddée, Simon le Cananéen, et Judas Iscariote qui devait trahir son Maître. [/34]

XII- La vie de N.-S. pendant ses prédications.

Pendant les trois ans que Notre-Seigneur prêcha, il parcourut les bourgs et les villages de la Judée et de la Galilée, annonçant partout l'Évangile. Les multitudes se pressaient autour de lui et le suivaient dans les lieux solitaires oubliant même de prendre leur nourriture, pour se procurer la consolation de l'entendre. Et après l'avoir entendu, elles s'écriaient : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là*. Les enseignements de Notre-Seigneur étaient en effet tout célestes. Il apprenait aux hommes à connaître Dieu à se connaître eux-mêmes. Il leur disait tout ce qu'ils ont à faire et à croire pour se sauver. Sa vie n'était pas moins admirable que sa doctrine. Il menait une vie pauvre et pénitente. Après avoir prêché pendant tout le jour, il se retirait le soir sur les montagnes pour y prier, et passait quelquefois la nuit entière dans la prière.

Ce qui ne frappait pas moins les esprits que ses paroles et la sainteté de sa vie et ce qui lui attirait surtout les cœurs, c'était sa bonté à l'égard de tous ceux qui l'abordaient. Il aimait les petits enfants, et les caressait ; il aimait les pauvres et c'est parmi eux qu'il se choisit la plupart de ses apôtres. Loin de rebuter les pécheurs, il mangeait et buvait avec eux ; et quand on lui en faisait le reproche, il répondait : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs. Il pardonne à la pauvre Madeleine qui avait fait de grands péchés, et qui vient tout en larmes se jeter à ses pieds, les arroser de ses pleurs et les essuyer de ses cheveux.

Pour faire du bien à tous, et pour prouver sa Divinité, [/35] il fait d'éclatants miracles : et il peut dire aux incrédules de son temps : Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres. Ses œuvres étaient divines, en effet. D'un mot il éteint les ardeurs de la

fièvre dans la belle-mère de saint Pierre. Il commande aux vents et à la mer et la tempête se calme aussitôt. C'est par deux fois qu'il multiplie les pains au désert, pour ne pas laisser endurer la faim à ceux qui viennent l'entendre. De ses doigts il touche l'oreille des sourds et ils entendent, les yeux des aveugles et ils voient. Il rend l'usage de ses membres à un paralytique qui l'a perdu depuis trente-huit ans. A sa voix les possédés du démon sont délivrés, les muets parlent pour publier la puissance de Celui qui leur a rendu la parole.

Jaïre venait de perdre sa fille. Jésus entre dans sa maison, et il appelle la morte qui s'éveille à sa voix et se lève pleine de vie. On portait en terre le fils unique d'une pauvre veuve de la ville de Naïm ; et la pauvre femme suivait en pleurant le convoi funèbre. Notre-Seigneur, touché de ses larmes, fait arrêter les porteurs ; il commande au jeune mort de se lever, et il se lève, et les larmes de tristesse de la mère se changent en larmes de joie.

La troisième année de sa prédication, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les conduisit sur la montagne du Thabor. Devant eux, il se transfigura. Ses vêtements devinrent blancs comme la neige ; son visage devint lumineux comme le soleil, et de nouveau la voix du Père céleste se fit entendre, et dit : C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.

Marthe et Marie étaient inconsolables de la mort de Lazare, leur frère que Jésus aimait. L'une d'elle dit à Jésus : Si vous aviez été là, Lazare ne serait pas mort. Notre-Seigneur demande à voir le lieu de sa sépulture, et on l'y [/36] conduit. N'approchez pas, lui dit-on, le corps est déjà en puanteur, car il y a quatre jours qu'il est mort ; mais Jésus de sa voix qui commande à la mort elle-même, crie ; Lazare, sortez, et Lazare ressuscité cherche à se dégager des bandelettes qui l'enveloppent. Il est plein de vie ; et Marthe et Marie sont consolées. C'est par ces miracles que Notre-Seigneur a fait voir clairement qu'il était Dieu. C'est pour nous prouver sa divinité qu'il les a faits. Il est donc vraiment Dieu. Si Dieu donnait le pouvoir de faire des miracles à ceux qui tromperaient les hommes, Dieu se ferait lui-même l'auteur du mensonge, ce qui est impossible. Ô Jésus, vous êtes mon Sauveur et mon Dieu. Je vous aime et je vous adore.

XIII- Le cénacle, le jardin des oliviers.

Le Fils de Dieu avait appris aux hommes la vérité, et le chemin du Ciel. Il avait chargé ses Apôtres de conserver ses enseignements et de les prêcher ; déjà un bon nombre de disciples fidèles croyaient en lui, et formaient le noyau de la société qu'il avait fondée et qui devait remplir le monde et durer jusqu'à la fin des temps.

Il ne lui restait plus qu'à mourir pour nous, afin de laver dans son sang les âmes des hommes, souillées par le péché. - Pendant que les foules l'acclament, et que les enfants crient sur son passage, au moment où il entre à Jérusalem : Hosanna, c'est-à-dire Louange et Gloire au Fils de David, des jaloux qui ne pouvaient pas souffrir que tout le monde courût à lui, tramaient sa mort ; et un des Apôtres, le traître Judas, promettait de leur livrer son maître. [/37]

Jésus savait tout, l'intelligence divine connaît le passé, le présent et l'avenir, et Jésus étant Dieu n'ignorait rien de ce qui se complotait contre lui. Le jeudi, veille de sa mort, il réunit ses Apôtres dans une vaste maison appelée le Cénacle, et là il institua le sacrement de

l'Eucharistie ; il prit du pain et par sa Toute-Puissance le changea en son corps. Puis, il prit une coupe, dans laquelle il y avait du vin, et il changea ce vin en son sang. Ce soir-là, les Apôtres firent leur première Communion, et furent faits prêtres avec le pouvoir de dire la Messe, de faire descendre Notre-Seigneur sur l'autel, et de le donner en communion aux fidèles. Quelle grâce pour nous ! Ô mon Dieu, que vous êtes bon d'avoir voulu rester dans le tabernacle pour nous tenir compagnie sur la terre !

Judas, qui avait fait une communion sacrilège, sortit du cénacle et alla trouver les juifs pour exécuter l'affreux projet de leur livrer Jésus. Quand on a fait une mauvaise première communion, on peut devenir un Judas.

Notre-Seigneur, ce soir-là, pria avec ses Apôtres, leur dit les plus touchantes paroles sur l'amour qu'ils devaient avoir les uns pour les autres ; puis il se dirigea vers la montagne des Oliviers, qui était tout près de Jérusalem, et il arriva au jardin de Gethsémani ; à l'entrée du jardin, il laissa les autres Apôtres et prit avec lui Pierre, Jacques et Jean qui avaient déjà été les témoins de sa transfiguration. Puis, s'éloignant de quelques pas, il entra dans une tristesse mortelle ; il se prosterna la face contre terre ; et, sous l'influence de sa douleur, il se mit à suer du sang si abondamment que les gouttes de ce sang coulaient jusqu'à terre. Mon Père, disait-il, que ce calice s'éloigne de moi ; puis il ajoutait aussitôt avec une héroïque résignation : Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne. Ce calice, cette coupe amère dont il demandait [/38] d'être délivré, c'étaient les souffrances atroces de sa Passion qu'il voyait d'avance, c'étaient surtout les péchés des hommes dont il était chargé, car il devait les expier tous. C'était enfin et surtout la pensée que quelques pécheurs endurcis ne profiteraient pas de ses souffrances et se perdraient malgré la mort qu'il allait endurer pour eux.

Nos péchés étaient présents à Jésus, mon enfant, au jardin des Oliviers. Il pensait à nos fautes, quand il suait le sang. Demandons-en pardon à ce bon maître, et promettons-lui de ne plus pécher. Un ange vint du ciel pour le consoler. Et fortifié par sa prière, Jésus se releva ; et appelant ses Apôtres, il leur dit : *Levez-vous et allons.*

XIV- La Passion de Notre Seigneur.

Quand il arriva à l'entrée du jardin il trouva là une cohorte de soldats qui l'attendaient pour se saisir de lui ayant à leur tête Judas le traître.

Jésus se présenta à eux et leur dit : *Qui cherchez-vous ?* Jésus de Nazareth, répondirent-ils. - C'est moi, reprit le Sauveur ; et à ce seul mot, tous tombèrent à la renverse ; mais après avoir montré par ce prodige que c'était bien volontairement et librement qu'il allait souffrir, Jésus se mit entre leurs mains, pendant que tous ses disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite. Il fallait à la divine Victime les souffrances du cœur comme celle du corps. Les bourreaux le garrottèrent et le conduisirent chez Anne ; puis chez Caïphe.

C'était le jeudi soir, jour à jamais mémorable, que l'Eglise nous rappelle chaque année par la Célébration du Jeudi Saint. C'est là que l'innocence même fut condamnée par des juges iniques, afin d'annuler la sentence de mort éternelle que nous avons justement méritée. [/39]

Toutefois, les Juifs étant sous le joug des Romains, et n'ayant pas le droit de faire exécuter la sentence de mort, qu'ils avaient portée, firent conduire Jésus à Pilate, gouverneur de Judée, pour qu'il la ratifiât. Pilate connaissait qu'il le lui avaient livré, poussés par une noire jalousie ; et, apprenant que Jésus était de la Galilée, afin de n'avoir pas à le juger, il le renvoya à Hérode, roi de Galilée, qui se trouvait en ce moment à Jérusalem.

Hérode avait entendu parler des miracles de Notre Seigneur, et il fut heureux d'avoir cette occasion de te voir ; il voulait qu'il opérât un prodige en sa présence. Et le divin Prisonnier ayant refusé de mettre sa puissance au service de la curiosité d'Hérode, ce prince le traita avec dérision, et le renvoya à Pilate après l'avoir couvert d'un manteau blanc, comme un insensé.

Pilate chercha d'autres expédients pour délivrer Jésus. D'abord, se souvenant qu'il était d'usage, aux fêtes de Pâques, de rendre ta liberté à un prisonnier, au choix du peuple, il offrit à ta foule de délivrer Jésus, ou un voleur, un assassin nommé Barrabas ; il espérait que tous demanderaient la délivrance de Jésus ; mais la populace, ameutée par les grands de ta nation, cria : Nous ne voulons pas de Jésus, mais Barrabas. Trompé dans son attente, Pilate chercha un autre moyen d'apaiser ta multitude. - Il fit flageller Jésus ; et quand le divin Agneau, qui souffrit sans se plaindre, avec ce supplice, toutes tes injures dont on l'accompagna, eut te corps tout meurtri et ensanglanté, quand les soldats lui eurent mis sur la tête une couronne d'épines, entre les mains un roseau en guise de sceptre, et sur les épaules un lambeau de pourpre, Pilate crut qu'en le montrant au peuple dans cet état, la rage de la populace serait satisfaite.

Il n'en fut rien, elle cria : Enlevez-le, crucifiez-le ! [/40]

En vain Pilate lui dit-il : « Je ne trouve rien en lui qui justifie cette sentence » ; la foule vocifère plus fort et dit : Si vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de César, c'est-à-dire de l'empereur romain. Alors craignant de perdre son poste de gouverneur, s'il ne contente cette multitude en délire, Pilate tout en se faisant apporter de l'eau pour se laver les mains du crime qui allait être consommé, abandonne à la populace Jésus, pour qu'il soit crucifié.

Voyez, mon enfant, combien Jésus a souffert pour nous ! Les fouets et les chaînes de fer ont déchiré tout son corps ; de la plante des pieds à la tête, n'était tout meurtri, et malgré cela il n'a pas laissé échapper une plainte. Aimez le donc bien, car il vous a bien aimé ; et pour l'amour de lui, souffrez sans vous plaindre toutes les peines de la vie. Quand on vous frappe, quand on vous gronde ne dites mot, et offrez à Jésus tout ce que vous souffrez.

Vers l'âge de 7 ans, la Bienheureuse Catherine de Racconigi eut une vision, Jésus lui apparut sous la forme d'un enfant de dix ans environ, portant une croix.

Après avoir rassuré Catherine, il lui mit la croix sur l'épaule en lui disant : « Au commencement elle te paraîtra dure et pesante ; mais mon amour croissant en toi, à la fin, elle te semblera douce et légère ». Il lui montra aussi une couronne de roses très belles, et lui dit : « Toutes les afflictions te paraîtront des roses, si tu les supportes avec bonne volonté ». Dès ce moment, Catherine commença à éprouver une merveilleuse ardeur de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, ardeur qui crut à un tel point, que bien que petite enfant, elle souhaitait d'aller

chez les infidèles prêcher la religion de Jésus et mourir martyr. Nous, du moins, ayons le courage de supporter, sans murmurer, les peines de la vie. [/42]

XV- Crucifiement et mort de Notre-Seigneur.

On charge donc les épaules du Sauveur d'une lourde croix, et on le conduit au Calvaire. Jésus tombe par trois fois sur cette voie douloureuse, qu'il teint de son sang. Il voit venir à sa rencontre sa divine Mère dont la douleur redouble ses douleurs. Quand il est arrivé à grand peine au sommet de la montagne, les bourreaux lui ôtent ses vêtements et l'étendent sur la croix. Jésus leur présente ses pieds et ses mains, qu'ils transpercent de gros clous et fixent ainsi à la croix. La croix est dressée ensuite et plantée, et Jésus reste trois heures suspendu par ses plaies. Rien ne manque à ses souffrances, ni les douleurs de son âme sainte, livrée à la tristesse, (son père le laisse exposé à la rage des bourreaux) : ni celle du cœur, ses Apôtres l'abandonnent et sa mère est là dans les larmes ; ni celles du corps qui sont indicibles, car aucun de ses sens n'est sans douleur ; sa bouche auguste, dévorée par une soif brûlante, est abreuvée de fiel et de vinaigre ; son honneur est outragé par les blasphèmes et les injures ; sa réputation par les calomnies dont il est l'objet. En sorte que saint Thomas enseigne que les souffrances de Notre-Seigneur ont été plus grandes que toutes celles que les hommes sont capables d'endurer en ce monde. Il convenait que ce divin Sauveur, qui acceptait volontairement sa passion subît une peine proportionnée à la fin pour laquelle il souffrait, c'est-à-dire à l'expiation du péché.

C'est le vendredi, vers midi, que Jésus-Christ fut crucifié ; de sa croix il promit le Ciel au larron pénitent, crucifié à côté de lui ; il donna Jean pour fils et protecteur à sa divine Mère ; il donna Marie pour mère à Jean et à tous ceux qui croiraient en lui. [/43]

Puis, après avoir dit : Tout est consommé, et remis son âme entre les mains de son père, il inclina la tête et il expira. Au même instant, des ténèbres épaisses se répandirent sur toute la surface de la terre ; le voile du temple se déchira ; les rochers se fendirent ; des morts ressuscitèrent ; de telle sorte que les bourreaux descendirent du Calvaire en se frappant la poitrine, et le Centurion qui les avait commandés, disait : *«Cet homme était vraiment le Fils de Dieu »*.

Les bourreaux eux-mêmes reconnaissent que Jésus-Christ est Dieu, et nous ne le reconnâtrions pas, nous, quand nous voyons les miracles accomplis à sa naissance, pendant sa vie et à sa mort ! Oui, ô Jésus, vous êtes mon Dieu et mon Sauveur. Aussi je vous adore, comme mon Souverain Maître, et je vous aime.

Sainte Euphrasie n'était encore qu'une enfant, elle considérait le crucifix et, pensant que les bras ouverts de Notre Seigneur était une invitation à l'embrasser, elle se jette sur le crucifix, l'enserme dans ses bras d'enfant et promet à Jésus de n'avoir d'amour que pour lui ; et elle tint parole. Petits enfants, qui nous lisez, jetez-vous dans les bras de Jésus crucifié, il ne vous repoussera pas.

XVI- La Sépulture, la Résurrection, l'Ascension.

Joseph d'Arimathie alla, le soir même, trouver Pilate, pour lui demander la permission d'ensevelir le corps du Sauveur. La mort de Jésus était incontestable, puisqu'un soldat lui avait

ouvert le côté de sa lance, et qu'il en était sorti du sang et de l'eau. Pilate permit de l'ensevelir dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimatee ; Jésus fut [/44] donc descendu de la croix ; la Vierge Marie était là toujours et elle reçut dans ses bras le corps meurtri et inanimé de son Fils, qu'elle arrosa de ses larmes.

Elle dut, hélas ! renoncer bientôt à cette suprême consolation. Le corps du Sauveur fut descendu dans le tombeau ; et les ennemis de Jésus obtinrent de Pilate qu'une grande pierre en fermât l'entrée, que cette pierre fût scellée et gardée par des soldats. Ils savaient que Jésus avait annoncé sa Résurrection, et ils craignaient que ses disciples ne vinsent enlever son corps. Leur haine servit à rendre plus éclatante la Résurrection de Celui qui sait déjouer les vains projets des hommes.

Aussitôt après la mort de Jésus-Christ, sa sainte âme devenue dès lors incapable de souffrir, descendit dans les Limbes où elle annonça leur délivrance aux âmes des justes, qui ne pouvaient jouir de la gloire qu'après la Passion du Sauveur. Elle leur communiqua la vision de Dieu et resta avec elles jusqu'au jour de la Résurrection, qui eut lieu le matin du lendemain du Sabbat, c'est-à-dire le jour que nous appelons maintenant dimanche, en mémoire de cet événement qui est le triomphe de notre foi.

Notre-Seigneur sortit du tombeau comme il était sorti du sein virginal de Marie. Il ne renversa point la pierre qui demeura scellée. Un ange descendit du ciel pour la renverser ; et il dit aux saintes femmes, qui portèrent ce matin-là des aromates au sépulcre, pour embaumer le corps du Sauveur : Vous cherchez Jésus de Nazareth : il est ressuscité : il n'est plus ici, allez l'annoncer à ses disciples et à Pierre. En effet, Notre-Seigneur ne tarda pas de se montrer vivant à Madeleine, aux saintes femmes, à plusieurs de ses disciples, aux Apôtres réunis, et enfin, à plus de cinq cents fidèles. L'Evangile mentionne dix apparitions de [/45] ce divin Sauveur ; et une pieuse tradition nous apprend qu'il se montra tout d'abord à la Sainte Vierge pour la consoler.

Quarante jours après sa Résurrection, Notre-Seigneur conduisit ses Apôtres et ses disciples à la montagne des Oliviers. Là, en leur présence et en les bénissant, il s'éleva dans le ciel, où il jouit de la gloire éternelle méritée par ses souffrances et nous prépare une place. Au ciel, où il est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire qu'il est revêtu de sa puissance et d'où il règne en Souverain du ciel, et il descendra un jour pour juger tous les hommes, pour récompenser les bons et punir les méchants.

Qu'il est beau Jésus ressuscité et glorieux ! Un jour il fit voir à sainte Thérèse d'abord ses mains, puis son visage et enfin son corps ressuscité. Or voici ce que la sainte a écrit de ces merveilleuses visions : « Quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel, que celui de voir l'extrême beauté des corps glorieux et particulièrement celle de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Quand je me serais efforcée, durant des années entières, de me figurer une si extrême beauté, cela m'eut été impossible, tant sa seule blancheur surpassait tout ce qui peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point ; c'est une blancheur inconcevable, une splendeur, qui réjouit la vue sans la lasser, une clarté, qui rend l'âme capable de contempler cette beauté toute divine ; enfin c'est une lumière en comparaison

de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour la regarder.

« Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, sans que rien ne soit capable de l'obscurcir. Depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable, que nul autre objet ne me touche. [/46]

Croyons en Jésus, et aimons le bien, et nous irons un jour le voir au ciel. Ô mon Sauveur, faites que je sois. bien pur, afin que je mérite de vous contempler en paradis.

XVII- La Pentecôte.

Avant de remonter au ciel Notre-Seigneur avait dit à ses Apôtres : apprenez aux hommes tout ce que je vous ai ordonné de leur apprendre. *Allez enseigner toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Il leur promettait donc d'être avec eux, pour qu'ils prêchassent tout ce qu'il avait ordonné de prêcher et pour qu'ils fussent préservés de toute erreur. Il leur avait dit aussi je vous enverrai l'Esprit de vérité pour qu'il demeure avec vous jusqu'à la fin, afin que vous enseigniez toujours ma pure doctrine sans mélange d'aucune erreur. Pour qu'ils se préparassent à recevoir le Saint-Esprit promis, il leur recommanda, en les quittant, de rester dans la ville de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut, pour pouvoir remplir avec courage leur mission d'évangéliser le monde. Les Apôtres, après avoir regardé longtemps le ciel, où ils avaient vu s'élever leur bon Maître, se retirèrent dans le Cénacle, et pendant dix jours ils y restèrent persévérant dans la prière avec Marie, Mère de Jésus.

Et voici que le matin du dixième jour de leur retraite, on entendit partir du ciel comme le bruit d'un vent violent, qui remplit toute la maison où ils étaient assemblés. Et des langues de feu leur apparurent, et se répandant, s'arrêtèrent sur la tête de chacun d'eux ; et ils furent remplis [/47] du Saint-Esprit, de cet Esprit de vérité promis par le Sauveur ; et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que cet Esprit divin leur en accordait le don.

Or, il y avait à Jérusalem des Juifs réunis de toutes les nations de la terre ; et chacun d'eux entendait les Apôtres parler en sa langue. Tous étaient stupéfaits ; et dans leur admiration, ils disaient : *Ceux qui nous parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler notre langue maternelle ?*

Pierre prenant la parole devant eux, leur prêcha Jésus-Christ ressuscité ; et trois mille demandent le baptême. A son second sermon, cinq mille se convertissent. Et dès lors on voit ces premiers fidèles, dans leur ferveur, vendre leurs biens, mettre tout en commun, persévérer dans la prière, louer Dieu et se concilier par leur vie sainte, l'estime de tous. Le Seigneur augmente chaque jour leur nombre. Tels sont les commencements de cette Église fondée par Notre-Seigneur, et sanctifiée par le Saint-Esprit.

XVIII- L'Eglise catholique.

Cette Eglise, c'est le peuple fidèle composé de ceux qui croient en Jésus-Christ ; c'est une société parfaite, répandue dans tout l'univers. Jésus-Christ est le chef invisible ; et le Pape successeur de saint Pierre est son chef visible.

On appelle les chefs de l'Eglise, Pasteurs, ce qui veut dire bergers ; car Notre-Seigneur lui-même a appelé la Société qu'il a fondée une Bergerie ; il a appelé ses brebis les âmes qui ont écouté docilement ses enseignements et il a dit de lui-même qu'il est le bon Pasteur.

Quels ont été les premiers pasteurs de l'Eglise? Les [/48] Apôtres ; et saint Pierre a été le pasteur des Apôtres eux-mêmes, car Jésus-Christ l'a fait le Chef de tous en lui disant : *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur elle.* C'est-à-dire que les démons qui sont les puissances de l'erreur et du mensonge ne pourront jamais ébranler la vérité que Pierre conservera dans l'Eglise toujours. Notre-Seigneur lui dit encore : *Pierre, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne faiblisse pas,* c'est à dire ne se trompe ni ne chancelle jamais. Notre-Seigneur ajouta : *Affermis tes frères* dans cette foi, et aide-les à la bien conserver.

Il est vrai que saint Pierre est mort ; mais l'Eglise n'est pas morte. Notre-Seigneur avait-il dit qu'il serait avec ses Apôtres, seulement pendant qu'ils vivraient ? - Non. - Il avait promis d'être avec l'Eglise qu'il fondait jusqu'à la fin du monde. Et quand il promet, peut-il manquer de parole ? Non, assurément. Il est donc aujourd'hui avec l'Eglise et les Pasteurs de l'Eglise, comme il était avec ses Apôtres.

Pierre en mourant a laissé sa foi, et les pouvoirs que Dieu lui avait donnés à celui qui lui a succédé à Rome. Qui est-ce qui a remplacé saint Pierre à Rome dont il était Evêque ? - C'est Notre Saint Père le Pape. Le Pape est-ce un homme ? - Oui. - Notre-Seigneur n'a établi son Eglise que pour les hommes et avec des hommes. - Le Pape est-il prêtre ? - Oui, le premier des prêtres. - Le Pape est-il évêque ? - Vous savez, mon enfant, qu'on appelle évêque le prêtre qui est à la tête de tous les autres dans son diocèse. - Eh bien, le Pape est évêque et c'est lui qui est à la tête de tous les Evêques du monde. Les Evêques des autres villes, de Paris, de Lyon, etc., ont remplacé les Apôtres. Celui de la ville de Rome, en Italie, [/49] s'appelle le Pape, parce qu'il est Père de tous les chrétiens, c'est lui qui a pris la place de saint Pierre ; c'est pour cela qu'il a droit de gouverner tous les fidèles, tous les chrétiens, tous les prêtres, tous les Evêques. Et c'est Jésus-Christ qui l'a voulu ainsi ; il a dit : *Il n'y aura qu'un troupeau et un seul pasteur.* Ce seul pasteur, c'est le Pape. Ceux qui ne lui obéissent pas sont des brebis égarées hors du troupeau, on les appelle des schismatiques. Ceux qui n'ont pas la foi prêchée par Notre-Seigneur et enseignée par le Pape, sont dans l'erreur ; ils n'écoutent pas l'Esprit de vérité promis aux Apôtres et aux successeurs des Apôtres. Savez-vous comment on les appelle ? - Des hérétiques. Ainsi les protestants sont des hérétiques. Notre-Seigneur a-t-il bien fait d'établir le Pape et les Evêques pour nous prêcher son Evangile ? - Oui, assurément. A quoi servirait-il qu'il eût prêché lui-même, si personne ne vous avait dit ensuite sûrement les enseignements qu'il avait apportés du ciel. S'il n'avait pas chargé ses Apôtres d'abord, et le Pape et les Evêques ensuite de nous dire la vérité et rien que la vérité, nous ne saurions plus ce que nous devons croire ni ce que nous devons faire. Chacun l'expliquerait à sa façon, et nous ne saurions pas à quoi nous en tenir. Nous aurions toujours peur de nous tromper, et de nous damner en nous trompant : - Mais une fois

qu'il a chargé saint Pierre et les Apôtres d'abord, le Pape et les Evêques ensuite, de nous dire la vérité, une fois qu'il a promis de préserver de toute erreur le Saint Père le Pape, et les Evêques qui lui sont unis, nous sommes tranquilles et en sûreté. Nous n'avons plus qu'à apprendre bien, et à croire sincèrement ce que nous dit notre catéchisme qui est le résumé, l'abrégé de ce que Notre-Seigneur a dit et de ce que le Pape enseigne. Le catéchisme pour le fond est partout le même ; les mots [50] ne sont pas les mêmes, les langues non plus ; mais les vérités ne changent pas, ne varient pas. Ce catéchisme qu'on vous fait apprendre, on le fait apprendre à tous les enfants de la ville et de la campagne du diocèse. Dans les diocèses voisins, on apprend aussi un catéchisme qui est le même. On fait ainsi dans toute la France, dans toute l'Italie, dans toute l'Allemagne catholique, dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, partout où il y a des catholiques ; et le Pape, de Rome, fait attention que partout on enseigne aux enfants les mêmes vérités. Tous les prêtres dans leurs sermons prêchent ces mêmes vérités. Rien n'est plus facile que de le voir et de s'en assurer.

C'est pourquoi, mon enfant, il faut bien aimer votre catéchisme et bien apprendre. Peut-on se passer de savoir les vérités du catéchisme ? - Non. - Parmi ces vérités il y en a qui sont nécessaires au salut, en sorte que si on les ignore on ne peut pas aller au ciel. - Peut-on se passer de toutes les autres sciences, de la grammaire, de l'arithmétique, de la géographie ? - Oui ; on peut aller au Ciel sans cela. - Donc il faut attacher plus d'importance à la science du catéchisme qu'à toute autre.

XIX- Histoire de l'Eglise.

Les Apôtres, comme leur divin Maître, furent poursuivis par la haine des Juifs qui mirent saint Pierre en prison. Un Ange le délivra ; et pour obéir à la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui leur avait dit de prêcher partout, les Apôtres se dispersèrent dans tout l'univers. Mais avant de se séparer, ils résumèrent tous les enseignements de Jésus-Christ qu'ils devaient porter partout, dans le *Je* [51] *crois en Dieu*, que nous récitons tous les jours à notre prière, et qu'on appelle à cause de cela, le *Symbole des Apôtres*. Ils partirent donc sans richesses, sans ressources, sans avoir appris les sciences humaines, n'ayant personne pour les soutenir ; point d'armées pour les défendre, point d'armes pour combattre, ils partirent pour conquérir à Jésus-Christ et à la vertu un monde orgueilleux et pervers, qui avait en horreur la simplicité de l'Evangile d'un Dieu crucifié, et la pureté de vie.

Les savants d'alors se ligèrent contre eux. Tous les grands des nations d'alors les poursuivirent comme des bêtes fauves et quand on les enchaînait, qu'on les conduisait devant les tribunaux, ils répondaient : *Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu*. Et quand on les mettait en liberté après les avoir maltraités, ils s'en allaient se réjouissant de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des humiliations pour le nom de Jésus-Christ ; et ils continuaient de prêcher. Notre-Seigneur leur avait promis qu'ils feraient de plus grand miracles que lui. Ils en font, comme leur maître ; ils ressuscitent les morts ; l'ombre seule de saint Pierre guérit tous les malades qui l'approchent. Les hommes croient facilement ceux qu'ils voient faire de tels prodiges. Ils comprennent avec raison que ceux à qui Dieu a donné ce pouvoir sont des saints et que ce qu'ils disent est la vérité. L'Eglise s'établit partout sur tous les points du monde connu. Saint Thomas est dans les Indes ; saint Pierre à Antioche, puis à Rome ; saint Marc en

Egypte ; saint Paul un peu partout. Au bout de quelques années, ce même saint Paul pouvait écrire aux chrétiens : Votre foi est annoncée dans tout l'univers. Et deux cents ans après la venue de Notre-Seigneur, Tertullien écrivait aux païens : « Nous remplissons vos armées, vos places publi- [52] ques, nous ne vous laissons que vos temples ». Ce qui veut dire que les chrétiens étaient nombreux partout, excepté dans le temple des faux dieux, où ils n'allaient jamais.

Cependant, pour se faire chrétien, il fallait braver la mort ; car on les persécutait de tous côtés. On les faisait battre de verges, on les accablait sous une grêle de pierres, on les enduisait de poix, et on les faisait brûler comme des torches, on les traînait dans les arènes ; et là, on les exposait à la dent meurtrière des lions, des tigres, ou des panthères ; quelquefois on les étendait sur des grils ardents placés sur des brasiers, d'autres fois on les attachait à la queue de chevaux ou de taureaux indomptés qui les traînaient à travers les ronces, les épines, les rochers, ou bien on leur coupait morceau par morceau, les mains d'abord, puis les bras, puis les jambes ; ou encore on les plongeait dans des chaudières de poix bouillante, ou bien on leur faisait boire du plomb fondu.

Parmi ces martyrs il y avait, non seulement des hommes courageux, des soldats romains comme saint Maurice et ses 6000 compagnons, mais aussi des femmes délicates comme sainte Natalie, de jeunes ! filles comme sainte Blandine et sainte Agnès qui n'avait que treize ans, de tout petits enfants, comme le petit Barula dont je vous ai parlé ; et ces martyrs enduraient ces tortures avec un courage qui étonnait les bourreaux et convertissait ceux qui étaient témoins de leur héroïsme.

Ces innocents, que l'on faisait ainsi mourir, sans autre crime que de ne pas vouloir adorer des dieux de bois ou de pierre, et de refuser de prendre part aux pratiques honteuses des païens, en concevaient-ils de la haine contre ceux qui les torturaient d'une manière si barbare ? Non, ils savaient que Jésus sur la croix avait dit à son Père, [53] en parlant de ses bourreaux : *Mon Père pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ; et les martyrs (on appelle martyrs ceux qui ont souffert et qui sont morts pour l'Évangile), les martyrs priaient pour leurs bourreaux et les bourreaux se convertissaient.

XX- Quelques exemptes de la charité des martyrs et de l'Église.

Sainte Potamienne était une jeune esclave d'une grande beauté qui résistait, avec une constance sans égale, aux sollicitations mauvaises de son maître. Celui-ci, pour se venger de cette héroïque vertu, dénonça Potamienne comme chrétienne au préfet de la ville. Le préfet menace la jeune vierge de la traîner au supplice, si elle refuse plus longtemps de se rendre aux criminels désirs de son maître. Potamienne répond qu'elle préfère la mort à la perte de sa vertu, et on la condamne à être dépouillée de ses vêtements et à être plongée vive dans une chaudière de poix bouillante. Sans s'émouvoir de la sentence, qui la condamne à mourir, la vierge ne craint que de se voir exposée sans vêtements aux regards de la foule. « Par la vie de l'empereur, dit-elle au préfet, je vous conjure d'épargner cette confusion à ma pudeur. Si l'on tient à mes habits qu'on les soulève peu à peu, à mesure qu'on me descendra dans la chaudière ». Basilide, chargé de l'exécution de l'arrêt du tyran, admirant la vertu de Potamienne, la traite avec respect et acquiesce à sa demande. En reconnaissance, Potamienne lui dit : « Au ciel Basilide, je me

souviendrai de vous ». Et elle expire dans les tourments. Trois jours après, Basilide était chrétien et martyr. [/54]

En l'an 304, une vierge, nommée Dorothee, fut amenée au tribunal de Saprice, gouverneur de Césarée, en Cappadoce. Torturée sur le chevalet, la vierge lui dit : Hâte-toi, tes tourments sont la route qui me fera arriver plus vite à mon époux. C'est par ces souffrances de courte durée que nous allons au ciel, cueillir les fruits de vie et les fleurs immortelles. Un conseiller du juge, nommé Théophile, qui se trouva là, voulant mêler l'injure à la cruauté, lui dit : Quand vous serez arrivée, envoyez-moi des pommes du jardin de votre époux. Je vous le promets, répondit doucement Dorothee. Et le bourreau lui trancha la tête. Théophile, rentré chez lui, s'applaudissait avec ses amis de la belle plaisanterie qu'il avait faite. Tout à coup, un enfant d'une beauté ravissante, entre chez lui et lui présente trois pommes et trois roses d'un éblouissant éclat ; on était au cœur de l'hiver. A ce spectacle, Théophile s'écrie : Vraiment le Christ est le seul vrai Dieu ! Cette parole lui coûta la vie. On le conduisit au supplice et il devint martyr de la foi.

Peut-on voir quelque chose de plus grand, de plus divin, parmi les hommes ?

Et les martyrs ont-ils été nombreux ? il y en a eu plus de quatorze millions, et il y en a eu dans tous les siècles ; il y en a encore aujourd'hui. Je vais vous raconter l'histoire du petit Ignace Fernandez, qui est mort au Japon il y a environ trois cents ans. Ce cher petit n'avait que quatre ans. Le Bienheureux Spinola avait baptisé cet enfant admirable, qui, apprenant que son père venait de mourir martyr, dit en bégayant ; « Moi aussi, je mourrai martyr et vous aussi, ma mère ». La vue d'une épée le comblait de joie : et pour le faire pleurer, on n'avait qu'à lui dire qu'il ne pourrait pas mourir pour la religion. Bientôt il fut emprisonné avec sa mère, et une foule de chrétiens, et [/55] condamné à avoir la tête tranchée, le même jour que le Bienheureux Spinola dut monter sur le bûcher. Quand Spinola, attaché à son poteau et prêt à être consumé, aperçut Isabelle Fernandez, la mère d'Ignace, mais non l'enfant qui était caché par un bûcher : « Où est mon petit Ignace ? demanda-t-il. - Le voici, mon père, répondit Isabelle, en élevant son fils dans ses bras ». L'enfant revêtu de ses habits de fête, paraissait comme un ange. Il se mit ensuite à genoux et demanda la bénédiction du martyr. Plusieurs têtes furent abattues aussitôt et roulèrent aux pieds de l'enfant, entre autres celle de sa mère. Ignace n'en parut pas effrayé. Il s'agenouilla dans le sang, rabattit le collet de sa robe et présenta sa tête au bourreau, qui la trancha.

Il y a encore des martyrs aujourd'hui, vous ai-je dit, mon enfant. Et c'est vrai, il y en aura jusqu'à la fin. Sans parler des petits enfants que les Juifs égorgent en haine de Notre-Seigneur, dans les pays sauvages où les missionnaires vont porter la connaissance de Notre-Seigneur, il y a toujours eu, jusqu'à nos jours, des hommes, des femmes, des enfants qui ont subi la mort plutôt que de renoncer à Jésus Christ. Cela s'est vu de notre temps, en Océanie, en Afrique, en Cochinchine, en Corée. C'est ce que Notre-Seigneur a prédit à son Eglise : *ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront, a-t-il dit. Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait parce que vous lui appartenez ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, le monde vous hait.* Voilà la vraie raison des haines qu'a partout suscitées l'Eglise, en ne faisant que le bien. Il y a en ce monde deux ennemis irréconciliables, le bien et le mal. Le mal ne peut pas aimer le bien, pas plus que les

ténèbres ne peuvent s'accorder avec la lumière. Le bien c'est la vérité, le mal c'est l'erreur. Ceux qui sont dans l'erreur haïssent la vérité ; le bien c'est la pureté, le [/56] mal c'est la corruption : la honte, la corruption n'aiment pas la pureté. Voilà pourquoi l'Eglise, qui est la vérité, le bien, la pureté, a toujours vu s'armer contre elle toutes les erreurs et toutes les corruptions, et tous les méchants conspirer ensemble pour l'attaquer. Et il n'y a qu'elle qui ait eu à subir des persécutions qui durent encore aujourd'hui. C'est elle qu'on blasphème ; c'est elle qu'on attaque dans les mauvais journaux. Tous les méchants qui se déchirent les uns les autres, se mettent d'accord pour l'attaquer. Ce n'est que pour cela qu'ils s'unissent. Ils laissent bien tranquille la religion des peuples d'Afrique qui adorent des serpents ; mais les missionnaires qui vont les évangéliser, ils les molestent en France de toute façon. Ils ne se doutent pas en faisant ainsi qu'ils prouvent que la religion catholique est divine et seule divine, selon le mot d'un poète fameux, d'abord révolutionnaire et ensuite converti, appelé Laharpe qui a dit : « Une religion qui a pour ennemis mortels les plus mortels ennemis de toute morale, de toute vertu, de toute humanité, est nécessairement l'amie de la morale, de la vertu, de l'humanité ; donc elle est bonne. »

Et l'Eglise se venge comme les martyrs et comme le divin Sauveur, elle passe à travers les siècles en faisant le bien. « Ô sainte Eglise Romaine, s'écriait le philosophe de Maistre, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai à te célébrer. C'est toi qui répandis les lumières jusqu'aux extrémités de la terre ... C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains (en effet on égorgeait des hommes en l'honneur des faux dieux, avant que Notre-Seigneur eût prêché son Evangile) ; c'est toi qui fis cesser les coutumes barbares ou infâmes, et la nuit de l'ignorance. Partout où tes envoyés ne purent pénétrer il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartien- [/57] nent ». En effet, les grands docteurs de l'Eglise, les grands martyrs, les grands saints, les grands bienfaiteurs de l'humanité qui ont fait cesser l'esclavage, instruit les ignorants, assisté les pauvres, servi les malades dans les hôpitaux, délivré les prisonniers, sont les enfants de l'Eglise. C'est dans l'Eglise seule qu'il y a des multitudes de religieux qui imitent d'une manière parfaite Notre-Seigneur et ses Apôtres, pratiquant comme eux la pauvreté volontaire, la pureté, l'obéissance, le dévouement au prochain. Et c'est pour cela que les religieux surtout sont attaqués par les méchants et les mondains qui disent du mal d'eux. Les religieux s'en vengent, comme l'Eglise, en continuant de faire le bien.

La sainteté d'un grand nombre de membres de l'Eglise, le bien qu'ils font, voilà une autre preuve que Jésus-Christ est toujours avec elle. Et les saints qui sont dans l'Eglise non seulement font le bien même à leurs ennemis, mais de plus, ils opèrent des miracles, qui prouvent que l'Eglise catholique est toujours assistée de Dieu. Pas un saint que l'Eglise permette aujourd'hui d'honorer s'il n'a fait plusieurs miracles bien prouvés ; et comme il y a eu des saints dans tous les siècles, il s'ensuit que toujours, depuis Jésus-Christ, Dieu a prouvé que l'Eglise qui produit les saints est assistée de Dieu. Ce n'est que chez elle que naissent et grandissent les saints, et ce n'est que dans elle que s'opèrent les miracles. Elle est donc divine et seule divine. Aucune autre religion n'a ces preuves de divinité. Aucune autre religion ne remonte aux Apôtres directement. Les protestants ne sont établis que depuis trois cents ans ; ils ne sont venus que seize cents ans après Jésus-Christ. Donc ils n'ont pas été établis par Jésus-Christ, ni par les Apôtres, mais par Luther, un moine apostat, ou par Calvin, un diacre pervers et hérétique. [/58]

XXI- Quelques questions sur la naissance et la vie cachée de Notre-Seigneur.

Afin que vous reteniez bien, cher enfant, tout ce que je viens de vous dire, je vais vous poser quelques questions. - Avoir la foi, c'est croire sur la parole d'un autre, ce que l'on ne comprend pas et ce que l'on n'a pas vu.

Quand vous croyez que Paris existe, si vous ne l'avez pas vu, avez-vous la foi ? - Oui, puisque vous croyez sur la parole de ceux qui l'ont vu.

Cette foi est-elle une foi divine ? - Non, puisque vous croyez sur la parole des hommes que Paris existe, c'est une foi humaine.

Qu'est-ce que la foi divine qu'on appelle simplement la foi ? - C'est croire ce que l'on ne comprend pas sur la parole de Dieu.

Cette foi est-elle une vertu ? - Oui, car c'est bien d'écouter Dieu, et mal de contester ce qu'il a dit.

Dieu a donc parlé ? - Oui, il s'est manifesté souvent aux hommes, comme un bon Père à ses enfants ; mais il a parlé aux hommes d'une manière plus claire, plus complète, plus frappante par son divin Fils quand il est venu sur la terre.

Le Fils de Dieu est donc venu sur la terre ? - Oui. - Comment s'est-il appelé ? - Jésus-Christ ; et nous le nommons aussi Notre-Seigneur, car il est le Maître et le Seigneur de toutes choses.

Le Fils de Dieu est-il Dieu de toute éternité ? - Oui, assurément ; car Dieu n'a ni commencement ni fin.

S'est-il fait homme de toute éternité ? - Non, il n'y a que mille neuf cent quatorze ans qu'il s'est fait homme. Sa [59] venue sur la terre a paru à tous un événement si grand qu'on date de cette époque mémorable les années du monde. Quand en tête d'une lettre, on met 2000, cela veut dire qu'il y a deux mille ans que Jésus-Christ est né.

Quel jour est-il né ? - Le jour de Noël, le 25 décembre à minuit. C'est pour cela qu'à Noël, on dit la messe à minuit.

Quelle a été sa mère ? - La Vierge Marie, la plus pure et la plus parfaite des créatures.

Quel a été son Père ? - Il n'a point eu d'autre Père, même comme homme, que Dieu le Père qui est aux cieux.

Qui a annoncé sa naissance aux bergers ? - Les anges eux-mêmes qui chantaient par troupes : *Gloire à Dieu et paix sur la terre* ; et les bergers vinrent l'adorer.

Comment les rois mages ont-ils connu sa naissance ? - Par une étoile extraordinaire, qui les guida d'abord à Jérusalem, et ensuite à Bethléem, vers l'étable, où Jésus était né dans la pauvreté.

Qui chercha à le faire mourir dans son enfance ? - Le roi Hérode qui avait peur qu'il ne prît sa place sur le trône.

Où dut-on conduire l'Enfant Jésus pour le soustraire à la rage d'Hérode ? - En Egypte, où il passa plusieurs années.

Qui l'accompagna en Egypte ? - La Sainte Vierge Marie et saint Joseph que Dieu avait donné pour protecteur à la Sainte Vierge et à son divin Enfant.

Quand Hérode fut mort, où conduisit-on l'Enfant Jésus ? - A Nazareth, où il resta jusqu'à trente ans.

Que faisait-il à Nazareth ? - Il obéissait ; et l'Évangile ne dit à peu près que ces trois mots de ses trente premières années : *Il était soumis*. Pourquoi a-t-il ainsi obéi ? - Pour apprendre à tous et [/60] surtout aux petits enfants l'obéissance sans laquelle ils risquent de se perdre.

N'a-t-il pas fait autre chose à Nazareth ? - Il a travaillé tout le jour dans l'atelier de saint Joseph, qui était ouvrier sur bois, afin qu'à son exemple nous ne restions jamais à ne rien faire ; car la paresse est la mère de tous les vices.

Après trente ans ainsi passés, qu'a-t-il fait ? - Il a quitté Nazareth pour aller recevoir le baptême de saint Jean.

Comment à ce baptême Dieu le Père a-t-il manifesté la divinité de son Fils ? - Par une voix qui retentit dans les airs, et qui dit : *C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances*, et le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe.

Où se rendit notre Seigneur après son baptême ? - Dans le désert où il se prépara à ses prédications par la prière et par le jeûne.

Que lui arriva-t-il dans le désert ? - Il fut tenté par le démon qu'il renvoya en lui disant : *Va-t'en en arrière, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*.

Que nous a-t-il appris par-là ? - A repousser le démon, notre mortel ennemi, en lui disant des injures.

XXII - Questions sur ta vie publique de Notre-Seigneur.

Après sa retraite au désert, que fit Jésus-Christ ? - Il commença sa prédication.

Comment attira-t-il sur lui l'admiration des peuples ? - Par ses miracles.

Qu'est-ce qu'un miracle ? - C'est un fait extraordinaire qui dépasse toutes les forces des créatures et que Dieu seul peut faire. [/61]

Que prouve le miracle ? - Que celui qui le fait a été envoyé par Dieu, et que sa parole mérite d'être crue. Car si Dieu donnait à de menteurs la puissance de faire des miracles, puissance qui n'appartient qu'à lui, c'est lui qui aiderait à faire croire des mensonges ; or, le Dieu de vérité ne peut pas se faire complice du mensonge.

Quel a été le premier miracle de Notre-Seigneur ? - Le changement de l'eau en vin aux noces de Cana.

N'en a-t-il point fait d'autres ? - Il en a fait un grand nombre, il a guéri les aveugles, les sourds, les muets, les paralytiques, il a délivré les possédés des griffes du démon, il a ressuscité trois morts.

Quels sont les morts qu'il a ressuscités ? - La fille de Jaïre, le fils unique de la veuve de Naïm, et enfin Lazare, qui était dans le tombeau depuis quatre jours.

Pourquoi Notre-Seigneur faisait-il ces miracles ? - Pour prouver qu'il était Dieu et Fils de Dieu, et pour faire croire à ces paroles et à ses enseignements.

Les paroles de Notre-Seigneur étaient-elles divines comme ses miracles ? - Oui, assurément. - Ses enseignements étaient sublimes, il a appris aux hommes des choses admirables de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté, de l'âme humaine, de sa grande valeur, de sa haute destinée, du Ciel où nous devons aller, et des devoirs que nous avons à remplir pour le mériter.

Les enseignements de Notre-Seigneur sont-ils plus beaux que ceux de tous les savants anciens et nouveaux ? - Les savants avant Notre-Seigneur ont dit des choses absurdes sur Dieu, sur le monde, sur l'homme ; et ils ont autorisé par leurs exemples et quelquefois par leurs paroles les crimes les plus abominables. Aussi l'univers était-il dans la barbarie et la corruption avant Notre-Seigneur.

Et Notre-Seigneur a-t-il mené une vie en rapport avec [62] ses enseignements ? - Oui, il a commencé par faire avant de dire ; et cette pureté angélique qu'il recommandait aux hommes, il en a donné lui-même l'exemple, et il a fait paraître une bonté admirable à l'égard de tous.

A quoi employait-il ses jours et ses nuits ? - Le jour il prêchait, et la nuit il la passait parfois tout entière en prière.

Dieu le Père a-t-il durant la vie publique de Notre-Seigneur fait connaître de nouveau la divinité de son Fils ? Oui, au jour de la Transfiguration, il a fait entendre la même voix que celle qui avait dit à son baptême : *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez-le.*

Dieu le Père veut donc qu'on écoute son Fils, et qu'on croit tout ce qu'il a enseigné ? - Sans doute, il l'a envoyé sur la terre pour être le Maître, le Docteur des nations.

Les enseignements de Notre-Seigneur ont-ils été conservés ? - Oui, avec le plus grand soin par les Evangélistes qui étaient des saints hommes, qui ont vu et entendu la plupart des choses qu'ils racontent, et qui sont morts pour en attester la vérité.

Notre-Seigneur a-t-il prêché seul son Evangile ? - Non il a choisi douze hommes qu'il a chargés de prêcher avec lui : ce sont les douze Apôtres.

En retour des bienfaits de Notre-Seigneur, qu'ont fait les Juifs ? - Ils l'ont poursuivi de leur jalousie et ont complété sa mort, car les grands de la nation ne pouvaient souffrir que le peuple les délaissât, pour se mettre à la suite de Jésus.

Qu'a fait Notre-Seigneur la veille de sa mort ? - Il a institué la Sainte Eucharistie, ordonné prêtres et évêques ses Apôtres. [/63]

XXIII- Questions sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Notre-Seigneur.

Du cénacle où s'est-il rendu ? - Sur la montagne des Oliviers et dans le jardin de Gethsémani, où il a sué du sang, en pensant aux tourments de sa Passion et à la perte des pauvres pécheurs.

Quand il sortit du jardin que se passa-t-il ? - Des soldats, ayant à leur tête le traître Judas, se présentèrent pour se saisir de lui ; et Jésus en disant : C'est moi, les renversa tous à terre ; mais ensuite, il se livra à eux et ils le lièrent avec des cordes pour le conduire chez Anne et chez Caïphe qui le condamnèrent à mort.

Les Juifs purent-ils le mettre aussitôt à mort ? - Non, ils n'en avaient pas le droit, depuis qu'ils étaient soumis aux Romains ; c'est pourquoi ils le conduisirent au gouverneur romain, appelé Ponce-Pilate, pour qu'il fit exécuter la sentence qu'ils avaient eux-mêmes portée.

Que fit Pilate ? - Il aurait voulu délivrer Jésus dont il connaissait l'innocence. Mais les Juifs l'ayant menacé de la colère de l'empereur romain, s'il le délivrait, il eut peur de perdre sa place de gouverneur de la Judée, et il livra Jésus à ses ennemis pour être crucifié.

Que se passa-t-il ensuite ? - Les bourreaux qui avaient déjà mis une couronne d'épines sur la tête de Jésus, placèrent sur ses épaules une lourde croix et l'entraînèrent vers la montagne du calvaire. Sur la route, Notre-Seigneur tomba trois fois, et il eut de la peine à arriver sur la montagne.

Comment le mit-on à mort ? - A l'aide de marteaux on [/64] enfonça de gros clous dans ses pieds et dans ses mains et on les fixa à la croix. On le souleva ensuite de terre et on planta la croix dans une fosse.

Combien de temps Notre-Seigneur est-il resté sur la croix ? - Pendant trois mortelles heures, et pendant ce temps il a prié pour ses bourreaux ; il a promis le pardon au larron repentant, crucifié à côté de lui ; il a donné pour mère aux hommes, la vierge Marie qui pleurait près de sa croix ; et puis en disant : *Tout est consommé*, il a rendu le dernier soupir.

Que s'est-il passé alors ? - Alors le soleil a caché ses rayons ; des ténèbres épaisses ont couvert le monde qui prenait le deuil à la mort de son Dieu ; la terre a tremblé ; les rochers se sont fendus, et des morts sont ressuscités.

Que faut-il conclure de cette mort et des prodiges qui l'accompagnèrent ? - Ce qu'en conclut le commandant des bourreaux, que *cet homme était vraiment le fils de Dieu* ; et comme les bourreaux il faut nous frapper la poitrine, en pensant à nos péchés qui ont été la cause de sa mort.

Qu'est devenu le corps de Notre-Seigneur après sa mort ? - Il a été enseveli dans un tombeau neuf, par Joseph d'Arimathie ; et les juifs ont placé à la porte du tombeau une grosse pierre et y ont mis des soldats pour garder le corps.

Et son âme où est-elle allée ? - Dans les Limbes ; on appelle ainsi le lieu où les âmes des justes qui avaient été sauvés par la foi en Notre-Seigneur et par l'amour de Dieu, avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, attendaient qu'il vînt leur ouvrir le Ciel jusque-là fermé. L'âme de Notre-Seigneur leur annonça leur délivrance.

La divinité de Notre-Seigneur resta-t-elle unie à son âme et à son corps après sa mort ? - Oui, elle ne se sépara ni du corps ni de l'âme de Jésus ; et en Jésus, vrai Dieu et [/65] vrai homme, la divinité ne pouvant mourir, la mort n'a fait que séparer de son corps l'âme humaine de Notre-Seigneur.

Combien de temps l'âme de Notre-Seigneur a-t-elle été séparée de son corps ? - Depuis le vendredi jusqu'au dimanche suivant, c'est-à-dire pendant trois jours ; et après, elle s'est réunie à son corps, et Jésus-Christ est ressuscité vivant et glorieux pour ne plus mourir.

Que prouve la Résurrection de Notre-Seigneur ? - Elle prouve que Jésus-Christ était véritablement Dieu ; car les hommes quand ils sont morts ne sont pas capables de se rendre la vie.

A qui s'est fait voir Notre-Seigneur après sa résurrection ? - Sans doute à sa divine Mère pour la consoler ; et il s'est montré plusieurs fois plein de gloire aux saintes femmes et aux Apôtres, et même à cinq cents fidèles réunis.

Est-il resté longtemps sur la terre après sa résurrection ? - Il y a passé quarante jours ; le quarantième jour, il a conduit ses Apôtres à la montagne des Oliviers, et de là, en leur présence, il s'est élevé dans les airs par sa puissance, et est remonté au ciel.

Quand descendra-t-il du ciel ? - Au jugement dernier, pour juger tous les hommes, récompenser les bons et punir les méchants. [/66]

XXIV- Quelques questions sur l'établissement de l'Eglise.

Que firent les Apôtres après l'Ascension ? - Ils rentrèrent au cénacle pour y prier avec Marie, mère de Jésus, et attendre la descente du Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit descendit-il sur eux ? - Oui, le jour de la Pentecôte, on entendit comme un souffle de vent violent ; et des langues de feu apparurent sur la tête de chacun des Apôtres.

Que signifiait ce feu en forme de langues ? - Il signifiait l'action du Saint-Esprit dans les Apôtres. Leur cœur était embrasé, sous l'influence du Saint-Esprit, du feu de l'amour divin ; et ils recevaient le don merveilleux de prêcher Jésus-Christ dans toutes les langues, même dans celles qu'ils ne connaissaient pas auparavant.

Commencèrent-ils dès lors à prêcher ? - Oui, saint Pierre fit deux sermons aux Juifs de toutes les nations, et à ces deux sermons il convertit huit mille personnes.

Comment a commencé l'Eglise catholique ou la société des fidèles fondée par Notre-Seigneur ? - Elle a commencé au jour où Notre Seigneur a prêché et s'est fait des disciples ; il l'a établie en se choisissant des Apôtres pour être les chefs qui la gouverneraient, les pasteurs qui

la guideraient ; elle a été sanctifiée et affermie par la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte.

Les Juifs ont-ils écouté la prédication des Apôtres ? - Non, ils les ont maltraités.

Qu'ont fait les Apôtres pour se soustraire à leur haine ? - Ils se sont dispersés à travers le monde, après avoir composé le *Je crois en Dieu*, qu'ils devaient prêcher partout. [/67]

Ont-ils fait des conversions dans le monde ? - Oui, ces hommes pauvres, sans réputation, sans rien de ce que les hommes recherchent, ont converti presque tout l'univers connu.

L'ont-ils fait sans difficulté ? - Non, ils ont été persécutés de toute manière ; et tous ont subi le martyre.

Comment ont-ils pu réussir ? - Par les grands miracles qu'ils faisaient et qui prouvaient qu'ils avaient une mission divine, et qu'ils étaient assistés de Dieu.

Que prêchaient-ils ? - Ce que Notre-Seigneur leur avait ordonné de prêcher, la vérité apportée du ciel par Notre-Seigneur.

N'auraient-ils pas pu tromper les hommes ou se tromper eux-mêmes en prêchant ? - Non, car Notre-Seigneur leur avait promis d'être avec eux pour les préserver de toute erreur ; et les miracles qu'ils faisaient montraient clairement que l'Esprit de vérité était avec eux.

Quand les Apôtres sont morts, l'Eglise a-t-elle été ruinée ? - Non, assurément, jamais elle n'a été plus florissante. Notre-Seigneur ne voulait pas seulement le salut de ses Apôtres et de ceux qui croiraient à son Évangile du vivant des Apôtres ; il est le Dieu de tous les hommes, de tous les temps ; voilà pourquoi il a voulu que son Église, qu'il a établie pour le salut, se répandît partout, et durât jusqu'à la fin du monde ; et il a promis d'être avec elle jusque-là.

Quel était le chef des Apôtres ? - Saint Pierre ; c'est à lui surtout que Notre-Seigneur a promis de le préserver de toute erreur.

Qui a remplacé, comme chef de l'Eglise, saint Pierre après sa mort ? - C'est le Saint Père le Pape, qui est l'Évêque de Rome ; et depuis saint Pierre jusqu'à Pie X, il y a eu une suite non interrompue de Papes : c'est pourquoi l'Eglise [/68] romaine s'appelle apostolique, parce qu'elle vient des Apôtres ; elle s'appelle aussi catholique, parce qu'elle est répandue dans tout l'univers.

Qui a remplacé les Apôtres ? - Ce sont les Evêques qui, avec le Pape, sont les pasteurs de l'Eglise ; et les autres membres de l'Église qui ne sont pas pasteurs s'appellent les fidèles.

XXV- Questions sur l'histoire de l'Eglise.

Pendant ces dix-neuf cents ans de son existence, qu'a fait l'Eglise ? - Elle a fait le bien partout, elle a chassé la barbarie, elle a dissipé l'ignorance, elle a ruiné le culte des dieux de bois ou de pierre que les païens adoraient ; elle a aboli l'esclavage ; elle a fait régner la pureté de l'Évangile ; elle a secouru les pauvres, les malades, et appris aux hommes à s'aimer comme des frères.

Comment les méchants ont-ils reconnu tant de bienfaits ? - En la persécutant avec rage, et en immolant à leur fureur plus de quatorze millions de fidèles auxquels ils ont fait endurer les tourments les plus atroces.

Qu'est-ce que cela prouve ? - Cela prouve que l'Eglise est la vérité, puisque tous ceux qui sont dans l'erreur l'attaquent ; cela prouve qu'elle est la religion seule bonne, puisque seule elle subit la haine du mal.

Comment les martyrs ont-ils pu supporter tant de tourments ? - Par l'assistance de Dieu qui a pu seul les soutenir ; et leur courage est un miracle qui prouve que la religion pour laquelle ils mouraient est divine.

Comment les martyrs se vengeaient-ils ? - En priant pour ceux qui les torturaient et en les convertissant, tant ils étaient saints. [/69]

Y a-t-il toujours eu des saints dans l'Eglise ? - Oui, toujours ; et il y en aura toujours, puisque l'Eglise doit durer jusqu'à la fin, et que jusqu'à la fin la sainteté sera une des marques à laquelle on pourra la reconnaître.

Y a-t-il toujours eu des miracles ? - Oui, et l'Eglise ne donne le titre de saint qu'à ceux qui ont fait plusieurs miracles.

N'est ce que dans l'Eglise que s'opèrent des miracles ? - Assurément les miracles ne se font que dans l'Eglise, parce qu'elle est seule divine. Erasme disait que les chefs des protestants n'avait jamais pu, à eux tous, guérir un cheval boiteux.

Ce que prêche le Pape aujourd'hui est-ce la même chose que ce qu'a prêché saint Pierre ? - Oui, c'est la même chose. Saint Pierre a prêché l'Evangile et le Pape l'enseigne aussi.

Est-ce la même chose que ce qu'a enseigné Jésus-Christ ? - Oui, absolument la même chose.

Le Pape et les Evêques réunis au Pape ne pourraient-ils pas se tromper ou nous tromper ? - Est-ce que le bon Dieu manque de parole, mon enfant ? Non, sans doute. Eh bien ! si le Pape se trompait ou nous trompait, Dieu manquerait à sa parole, il serait infidèle à la promesse qu'il a faite d'être avec son Eglise jusqu'à la fin du monde ; et ce n'est pas possible. Si le Pape et les Evêques nous trompaient, l'œuvre si grande que Notre-Seigneur a faite pour notre salut serait ruinée, et l'Eglise qu'il a établie pour nous conduire au ciel nous égarerait. Le bon Dieu ne peut pas faire ainsi les choses.

Où se trouve contenu ce qu'enseigne le Pape et ce qu'a enseigné Notre-Seigneur ? - Dans l'Evangile surtout et dans le Catéchisme, qui est partout le même pour le fond des choses, bien que les mots ne soient pas les mêmes. [/70]

Y en a-t-il beaucoup qui croient et ont cru l'Evangile, le Catéchisme ? - Tous les prêtres de votre diocèse le prêchent partout. Dans tous les diocèses de France on l'enseigne, et dans tous les pays du monde on l'apprend aux grands et aux petits. Le Pape le sait, il sait que c'est la même chose que ce qu'il enseigne lui-même et il commande de le prêcher partout. Et ces mêmes

vérités, qui sont crues aujourd'hui par tous les catholiques de l'univers, par les savants et les simples, ont été enseignées et crues depuis dix-neuf siècles par tous les saints, par tous les grands savants qu'il y a eu dans l'Eglise, par tous les martyrs.

On est donc en bonne compagnie quand on les croit.

Voulez-vous, mon enfant, croire avec les saints et les martyrs, avec le Pape et les Evêques, avec les Apôtres ? Ou bien voulez-vous ne rien croire avec les impies et les libertins de tous les temps ? Qu'en dites-vous ? Ah ! vous voulez être chrétien, disciple fidèle de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Soyez-y bien résolu à la vie et à la mort.

Mais il est temps de finir mes questions et de recommencer mes histoires.

XXVI- Marguerite d'Antioche.

Elle était la fille d'un prêtre des faux dieux. Convertie elle-même au christianisme, elle fut chassée de la maison paternelle et condamnée à garder les troupeaux ; elle le faisait avec joie, car elle souffrait pour le Christ. Un préfet du prétoire, nommé Olybrius, qui la rencontra un jour qu'elle conduisait ses brebis aux pâturages, fut ravi de sa beauté et résolut d'en faire son épouse ; il la fit venir [/71] auprès de lui ; mais apprenant qu'elle était chrétienne, il la cita, avec grand appareil, à son tribunal ? « Quel est ton nom ? lui demanda-t-il. - Les hommes m'appelle Marguerite ; mais, au saint baptême, j'ai reçu un nom plus illustre : je me nomme *Chrétienne*, et je confesse de cœur et de bouche que je suis la servante de Jésus-Christ. » Olybrius la somma de sacrifier aux dieux, la menaçant des derniers supplices si elle s'y refusait. « Si mon Sauveur Jésus-Christ n'était qu'un homme, comme tu as folie de le prétendre, répondit Marguerite ; et s'il n'était pas véritablement Dieu et homme tout à la fois, tes menaces pourraient m'effrayer ; mais parce qu'il est le Roi du ciel et de la terre, et qu'il a une puissance telle que s'il voulait, à l'instant, il t'engloutirait tout vif dans l'enfer, quelle stupidité ne serait-ce pas que d'abandonner un tel Seigneur pour courber la tête devant de vaines idoles ? Donc, juge, écoute et sois assuré que je n'obéirai pas aux édits des empereurs. Tue-moi, si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, tu peux me mettre à mort ; mais me séparer de l'amour du Christ, jamais ! ». Le tyran, en effet, la fit déchirer avec des ongles de fer, brûler avec des torches ardentes, descendre dans une chaudière d'eau bouillante. Marguerite supporta tout avec un courage qui convertit un grand nombre de spectateurs, qu'Olybrius fit aussitôt décapiter. A la fin, il fit abattre, par le glaive, ta tête de la jeune héroïne.

Quelle est ta plus grande gloire de l'homme sur la terre ? - C'est d'être chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus-Christ. L'êtes-vous comme sainte Marguerite ? - Oui, mon enfant, vous l'êtes devenu par le baptême. Mais pour être vrai chrétien, il faut croire tes vérités de la religion catholique. Sans cela on est hérétique, protestant. Il faut faire ce que le bon Dieu nous a ordonné, car sans cela [/72] il n'y a point de salut. Enfin, il faut employer les moyens que Dieu nous a donnés pour croire ce qu'il nous a enseigné et pour faire ce qu'il nous a ordonné. Voulez-vous faire tout cela ? - Assurément, sans quoi vous ne seriez pas chrétien, ou vous le seriez d'une manière insuffisante pour le salut.

Passons à une autre histoire.

XXVII- Saint Pierre, martyr.

Où sont contenues les vérités qu'il faut croire ? - Je vous l'ai dit : dans l'Évangile surtout et dans le Catéchisme. Mais où se trouve le résumé, l'abrégé de tout le Catéchisme ? - Dans le *Je crois en Dieu*. Qui a composé le *Je crois en Dieu* ? - Les apôtres, avant de se séparer pour prêcher à travers le monde.

Saint Pierre, martyr, était fils de parents hérétiques. Son Père le confia pourtant à un maître catholique qui était en grande réputation de science, et qui apprit à son élève le *Je crois en Dieu*. L'enfant le récitait même devant ses parents ; et aux objections qu'ils lui faisaient, il répondait toujours : « Il faut croire ce qu'ont enseigné les Apôtres ». Dès l'âge de quinze ans, il entra chez les Dominicains. Devenu prêtre, il ramena à Jésus-Christ une foule d'hérétiques. Ceux-ci lui jurèrent une haine à mort ; et quand Pierre revenait de Côme à Milan, ils apostèrent sur sa route deux assassins, dont l'un lui déchargea deux coups de hache sur sa tête. Le martyr est renversé, baigné dans son sang ; il a pourtant encore la force de se mettre à genoux pour réciter une dernière fois le symbole des Apôtres. Et pendant qu'il le récitait, il reçoit un [73] coup de poignard dans le côté, et expire dans cet acte de foi, le 6 avril 1252. En récitant le *Je crois en Dieu*, pensons que les martyrs l'ont dit avant nous. Et disons-le avec la même foi qu'eux.

Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, et né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Eglise catholique, à la communion des Saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

XXVIII- Saint Cyrille de Césarée.

L'attachement à la foi d'un enfant de Césarée en Cappadoce fit l'admiration de toute cette ville. Le père de Cyrille adorait les idoles de pierre, et pour obliger son fils à renoncer à la foi en Jésus-Christ, il le chassa de sa maison, l'abandonnant sans secours à la charité publique.

Cyrille fut amené par des soldats en présence du gouverneur. « Mon enfant, lui dit le juge avec douceur, il ne tient qu'à toi de rentrer dans les bonnes grâces de ton père, sois sage et renonce à ta superstition ». Le saint enfant répondit : « Je me réjouis d'être chassé de la maison de mon père ; Dieu me recevra dans sa demeure ».

Alors le juge prenant un ton propre à intimider un enfant, le menaça des plus cruels supplices ; il le fit lier, [74] comme pour le conduire au lieu de l'exécution ; il ordonna de préparer un bûcher et d'y mettre le feu. Le courage de Cyrille n'en parut que plus assuré. Il se laissa conduire, sans verser une larme ; on l'approcha du feu comme pour l'y jeter ; mais il ne perdit rien de sa constance. Le juge avait secrètement donné l'ordre de ne pas aller plus loin. Quand on vit que l'aspect du supplice n'avait fait aucune impression sur lui, on le ramena au juge, qui lui dit : Tu as vu le feu, tu as vu le glaive, seras-tu sage à présent ; et, par ta soumission à ma volonté et à celle de ton père mériteras-tu qu'il te rende son affection, et qu'il te reçoive

chez lui ? Le jeune Cyrille répondit : Vous m'avez fait grand tort de me rappeler ; je ne crains ni le feu, ni l'épée. Ne tardez pas à me faire mourir, pour que j'aie plus promptement à Dieu. Les assistants pleuraient, en l'entendant parler ; mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir, au lieu de pleurer ainsi. Vous devriez m'encourager et m'animer à tout souffrir. Vous ne savez pas quelle est la gloire qui m'attend. Laissez-moi finir ma vie mortelle ». Ce fut dans ces sentiments qu'il reçut la couronne du martyr.

Etes-vous attaché à la foi comme le petit Cyrille, mon enfant ? - Peut-on se sauver sans la foi, sans croire ce que Notre-Seigneur a dit ? - Non, c'est impossible. - Peut-on, sans un grand péché, refuser de croire à la parole de Dieu ? - Non, car ce refus est une injure à Dieu et une révolte contre lui. - Si, quand vous êtes allé la première fois à l'école et qu'on vous a appris les lettres vous n'aviez écouté ni votre maître ni votre maîtresse, si quand ils vous expliquaient que la première lettre de l'alphabet était un A, vous aviez soutenu que c'était un B, sans vouloir convenir que c'était un A ; ils vous auraient chassé de l'école et vous n'auriez rien appris, pas [/75] même à lire ? - Et refuser d'écouter Dieu n'est-ce pas mille fois plus grave ? - Assurément ; car il mérite le respect de toutes ses créatures. La simple raison nous le fait comprendre.

En effet, mon enfant, tous les païens, tous les sauvages eux-mêmes, dans tous les temps, ont su qu'il existe un Être suprême que nous appelons Dieu. Il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de cette vérité. - Y a-t-il une montre sans horloger ? - Non - Y a-t-il une maison sans maçon pour la faire ? - Non. S'il faut un horloger pour faire une montre, un maçon pour faire une maison, n'a-t-il pas fallu nécessairement un ouvrier bien habile pour faire toute la terre, et puis encore le soleil, les étoiles, pour faire tomber la pluie à temps pour que la terre ne soit pas brûlée par le soleil pour régler l'hiver, le printemps et toutes les saisons. Qui a fait toutes ces choses si grandes et si admirables ? - C'est Dieu. - Qui est-ce qui soutient le poids immense du monde et l'empêche de retomber dans le néant ? - C'est Dieu. - Qui fait succéder le jour à la nuit, et la nuit au jour, qui fait tomber la rosée du matin sur les plantes pour les rafraîchir, et lever le soleil pour les réchauffer ? - Dieu. Voilà ce que nous disent la raison et le bon sens.

Dieu, qui donne au soleil sa lumière, aux fleurs leur beauté, au cœur de votre père et de votre mère la bonté, aux savants la science, aux sages la sagesse ; Dieu qui donne à toutes les créatures tout ce qu'elles ont de bon, de bien, de qualité, de perfection, a-t-il plus de perfection qu'elles toutes ensemble ? - Eh ! bien sûr. Quand vous n'avez pas un sou dans votre bourse, pouvez-vous le donner aux pauvres ? Non. - On ne donne pas ce que l'on n'a pas. Si Dieu donne tout à tous les êtres, il faut nécessairement qu'il ait tout ce qu'il leur donne. - Par conséquent [/76] lui a plus de science que tous tes savants ; il est plus fidèle à ses promesses que tous les hommes qui ne manquent pas de parole ; il a plus de vérité que ceux qui ne mentent jamais et que tous tes anges ensemble ; il est plus puissant que toutes les armées, que tous les grands de ta terre ; il a plus de bonté pour ses créatures que tous les pères, que toutes tes mères n'en ont pour leurs enfants ; il a plus de qualités, de perfections, que tout ce qui est parfait sur ta terre et dans le ciel.

Refuser de croire ce qu'il dit, c'est faire comme s'il ne savait pas ce qu'il dit lui-même, ou comme s'il était menteur. C'est donc l'outrager très gravement. Et puisque nous savons très sûrement par toute l'histoire et par l'enseignement de l'Eglise assistée de Dieu, que Dieu a parlé

aux hommes par son divin Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ il faut donc croire tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné. Notre-Seigneur nous a-t-il dit que Dieu sait tout qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper ? Oui. Il nous a dit, de plus, que lui-même était Dieu, et il l'a prouvé par ses miracles. Il nous a assurés que le Dieu de toute vérité et de toute science nous parlait par sa bouche. Il faut donc croire avec certitude tout ce qu'il nous a dit, et tout ce que l'Eglise catholique enseigne, puisqu'il l'a chargée de nous instruire en son nom. Et l'Eglise veut que nous croyions tout ce que je vous explique, et tous les catholiques dans l'univers le croient. Dites donc de tout votre cœur, mon enfant : « Mon Dieu qui êtes la vérité même et ta science infinie, tenant pour certain que vous vous êtes fait connaître aux hommes, surtout par Jésus-Christ votre Fils, je crois sur votre parole qui est ta vérité même tout ce que vous avez dit, et tout ce que le Pape et les évêques enseignent ». Ah ! gardez bien cette foi mon enfant ; ne fréquentez pas ceux qui en parleraient [/77] mal, et demandez la grâce de vivre et de mourir, comme les saints, dans cette foi qui vous ouvrira le ciel.

XXIX- Rufin et Valère.

Rufin et Valère étaient les intendants d'un palais impérial des Romains, dans le territoire de Soissons. Le préfet du prétoire, Rictiovare, ayant appris qu'ils étaient chrétiens, les fit amener à son tribunal : Quel Dieu adorez-vous ? leur demanda-t-il. Ils répondirent : « Nous adorons un seul Dieu tout-puissant, immuable, éternel, créateur de toutes les choses visibles, gouvernant tout, et un seul Seigneur Jésus-Christ. Quant à ces dieux, vains simulacres faits de la main des hommes, avec une matière sujette à la corruption, nous ne les adorons pas. La substance divine, existant avant le temps, n'est pas sujette à ces changements elle demeure éternellement simple et parfaite. Rictiovare les fit battre avec des lanières armées de plomb ; mais les glorieux martyrs restèrent fermes au milieu des tortures et eurent la tête tranchée pour la cause de Dieu. Comme ces deux saints, nous devons croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Il ne suffit pas de savoir par la raison, comme l'ont connu les païens, que Dieu existe ; il faut croire qu'il existe parce qu'il s'est fait connaître à nous, surtout par Jésus-Christ. C'est en croyant sur sa parole, qu'il existe, que nous allons à lui, comme à notre fin dernière, que nous lui sommes agréables. Sans la foi, s'il ne nous avait pas parlé, nous n'aurions pas su que nous sommes destinés à le voir tel qu'il est, non pas avec les yeux du corps qui ne voient que les pierres, les arbres, les corps, et qui ne voient pas les anges ; mais avec les yeux de notre âme. [/78] Que nous serons heureux de le voir ! Il est si beau ! Et c'est à cela que nous sommes appelés : Il nous l'a appris lui-même.

Il n'y a qu'un Dieu, qu'une seule Divinité, et il ne peut y en avoir plusieurs ; c'est une vérité que prouve la raison. S'il y en avait deux, ni l'un ni l'autre ne seraient parfaits ni tout puissants ; l'un n'aurait ni les perfections ni la puissance de l'autre, Mais il faut croire qu'il n'y a qu'un Dieu parce que Dieu lui-même nous l'a appris.

Ce seul Dieu est un esprit pur comme les anges. Il est partout, et nous ne pouvons pas le voir, parce qu'il n'a pas de tête, des bras, des pieds comme nous ; mais il voit tout, il connaît tout et il entend tout. Il n'a point eu de commencement, et n'aura point de fin. Il est infiniment juste pour punir les méchants et récompenser les bons. Il ne peut pas changer ni vieillir, il est toujours le même ; il est indépendant de tout, et il gouverne tout par sa providence ; sa sagesse

et sa sainteté sont infinies. C'est ainsi qu'il s'est fait connaître à nous ; et la raison nous fait comprendre du reste que celui qui donne toute bonté et toute perfection à toutes les créatures a lui-même toutes les perfections d'une manière infinie.

Ce seul Dieu a créé le ciel et la terre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que tandis que les maçons font des maisons avec des pierres et se servent pour leur travail des matériaux qui existent déjà, Dieu par la vertu de sa puissance a fait le ciel, la terre, les anges, les hommes, sans matériaux, les a faits de rien, les a tirés du néant. C'est ce que la raison prouve, et c'est ce que Dieu lui-même nous a appris, et ce que l'Eglise enseigne. [/79]

XXX- Une enfant de six mois qui parle.

Sainte Véronique de Giuliani n'avait que six mois quand, le jour de la fête de la Sainte Trinité, elle s'échappa des bras de sa mère, pour aller vénérer un tableau représentant ce mystère, qui se trouvait sur les murs de l'appartement. Depuis ce jour, elle marcha sans le secours de personne.

Quel est donc ce grand mystère ? Et d'abord, mon enfant, qu'est-ce qu'un mystère ? - C'est une chose que notre raison ne peut pas découvrir ni comprendre par elle-même, et que nous n'aurions jamais sue, si Dieu ne nous l'avait apprise. Dieu en sait infiniment plus que nous, il peut donc nous en apprendre. Or, il nous a appris que dans sa nature divine qui est unique il y a trois Personnes divines, trois propriétés distinctes, égales en toutes choses, qui s'appellent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Nous avons une âme qui anime notre corps, qui fait mouvoir nos yeux, nos mains. Après la mort, quand l'âme a quitté le corps, le corps a des yeux, mais ils ne voient plus ; des oreilles et elles n'entendent plus ; des mains mais elles sont raides ; des pieds, mais ils ne marchent pas. Cette âme est une, nous n'en avons pas deux ; c'est un esprit comme les anges ; mais elle est destinée à donner la vie à un corps, tandis que les anges n'ont point de corps. Eh bien ! dans cette âme, il y a trois propriétés qui sont distinctes, la mémoire qui fait que vous vous souvenez des histoires que je vous raconte, l'intelligence qui fait que vous comprenez ce que je vous explique, la volonté qui fait que vous désirez faire ce qui est bien, et que vous avez le mal en horreur. Donc, trois facultés dans une seule et même âme : la mémoire, l'intelligence et la volonté, qui ne sont pas les [/80] mêmes. C'est ainsi que l'homme est fait à l'image de Dieu.

Le Père est-il Dieu ? - Oui. - Le Fils est-il Dieu ? - Oui. - Le Saint-Esprit est-il Dieu ? - Oui. - Cela fait-il trois Dieux ? - Non, mais un seul Dieu en trois Personnes. Le Père n'est pas la même Personne que le Fils ; le Fils n'est pas la même personne que le Saint-Esprit ; mais le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne sont qu'un seul et même Dieu en Trois Personnes ou en trois propriétés distinctes. Le Père n'est pas plus ancien que le Fils, les trois Personnes sont égales en toutes choses.

Voilà ce que Notre-Seigneur nous a appris et ce que l'Eglise enseigne. Nous faisons un acte de foi en cette vérité, quand nous faisons le signe de la croix, et que nous disons : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*. Faisons le souvent et avec un grand respect, en nous éveillant, avant de nous endormir, avant et après nos repas, et dans la tentation.

« Oh ! que ne puis-je mourir », s'écriait souvent une âme sainte, la Bienheureuse Françoise des Cinq Plaies de Jésus, que ne puis-je donner ma vie comme témoignage de ma foi au grand mystère de la Très Sainte Trinité ! Que ne puis-je, au prix de mon sang, le faire connaître et adorer par tous les hommes ! Elle ne commençait jamais aucune de ses prières, sans avoir d'abord récité *Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit*, et elle ne pouvait souffrir que quelqu'un récitât, en sa présence, cette prière sans être profondément incliné.

Elle avait au-dessus de son lit un tableau représentant ce grand mystère ; et chaque fois qu'on lui commandait quelque chose, elle levait les yeux vers ce tableau, pour demander la force de bien accomplir ce qui lui était commandé. L'adoration de la Très Sainte Trinité était la première et la dernière action de sa journée. [/81]

XXXI- Je crois en Jésus-Christ.

Quelle est la première personne de la Sainte Trinité, c'est le Père, Créateur de toutes choses ; nous venons de l'expliquer. Quelle est la seconde ? -C'est Jésus-Christ, son Fils unique.

Dieu le Père a envoyé sur la terre son Fils pour sauver les hommes. C'est ainsi qu'il nous a aimés. Vous souvenez-vous, mon enfant, de l'histoire du Fils de Dieu que je vous ai racontée. Il s'est fait homme comme nous. Etant Dieu de toute éternité, et ne pouvant pas cesser d'être Dieu, il a pris un corps et une âme comme nous, s'est appelé Jésus-Christ.

En Jésus-Christ combien y a-t-il de natures ? Deux : la nature divine, qu'il a de toute éternité, la nature humaine qu'il a unie à sa nature divine, il y a deux mille ans. -Y a-t-il deux personnes en Jésus-Christ, une personne divine et une personne humaine ? Non, il n'y a qu'une personne, c'est la personne du Fils de Dieu.

Savez-vous comment on appelle ce mystère du Fils de Dieu fait homme ? on l'appelle le mystère de l'Incarnation. Comment Notre-Seigneur est-il mort ? Il est mort sur la croix . - Pourquoi a-t-il souffert et est-il mort sur la croix ? Pour nous racheter du péché et de l'enfer, et nous mériter le ciel.

Est-ce que tous les hommes étaient pécheurs ? Oui, parce qu'Adam le premier père de tous les hommes, et Eve leur première mère, que Dieu avait créés dans l'innocence, avaient désobéi gravement à Dieu, qui les avait chassés d'un séjour de bonheur appelé le paradis terrestre [/82] où il les avait placés, et les avait condamnés à la mort ainsi que tous les hommes qui devaient naître d'eux. Tous les enfants d'Adam coupable naissent donc sous le coup de la colère de Dieu, et dans sa disgrâce, dignes à cause de cela d'être séparés de lui pour toujours, et incapables d'aller le voir et de le posséder au ciel. -Cet état si triste, dans lequel nous naissons, s'appelle le péché originel, ou le péché d'origine parce que nous l'apportons en naissant.

Et, outre ce péché, la plupart des hommes en ont commis d'autres bien graves qui leur ont mérité les châtements de Dieu. Leurs prières et leurs pénitences n'étaient pas capables d'apaiser, comme il faut, la justice de Dieu, ni de réparer l'injure en quelque sorte infinie que le péché fait à la majesté divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu a voulu souffrir à leur place, et mourir pour leur procurer la vie éternelle.

Si Jésus-Christ n'était pas mort pour nous, aurions-nous pu aller au ciel ? - Jamais. - Et maintenant, qu'il est mort pour nous, pouvons-nous aller au ciel ? -Oui. Jésus par une seule goutte de son sang, qui a un prix infini, parce que c'est le sang d'un Dieu, aurait pu laver tous les péchés du monde ; et il n'en a pas versé seulement une goutte, il l'a répandu tout entier. La croix de Jésus est donc la clef à l'aide de laquelle nous pouvons ouvrir le ciel. Comment s'appelle le mystère de Jésus-Christ mort sur la croix pour racheter tous les hommes ?- Il s'appelle le mystère de la Rédemption, ce qui signifie rachat. Nous étions vendus au démon par le péché ; Jésus nous a achetés de nouveau au prix de son sang. Malheur à nous, mon enfant, si nous perdions pour une bagatelle, notre âme qui a coûté si cher au Fils de Dieu ! - Qui nous a aimés autant que Jésus ? Personne. Qui est mort pour nous sauver ? - [/83] Jésus seul. Donc aimons-le plus que toute créature. Ecoutez une histoire.

Saint Antonin rapporte qu'une veuve avait fait étudier à Paris son fils unique. Celui-ci, ses études achevées avec grand succès, entre dans un monastère. Sa mère, à cette nouvelle, accourt soudain pour l'en retirer et lui persuader d'en sortir. Il rencontre un grand crucifix dans le couvent et se met à genoux comme pour lui dire adieu ; et du crucifix il sort cette voix : Ne m'avez-vous pas coûté plus cher qu'à votre mère ? Cela suffit, il dit adieu à sa mère et resta dans son couvent où il vécut et mourut saintement. Quelque créature qui vous attire, entendez la même parole sortir du crucifix ; et n'écoutez jamais ceux qui voudraient vous détourner de son amour.

XXXII- Sainte Eulalie de Mérida en Espagne.

Cette sainte enfant, à l'âge de douze ans, fut tourmentée pour la foi, dans la persécution de Dioclétien. Calpurnien officier du préfet Dacien, la fit battre cruellement ; et elle, toute meurtrie de coups, dit à cet officier devenu son bourreau : « Regardez-moi bien, considérez mon visage, pour que vous me reconnaissez bien, au tribunal de Dieu. Nous y comparaîtrons tous deux, moi pour être récompensée de mes souffrances ; et vous pour recevoir le châtiment de votre cruauté ». Elle avait raison. Nous comparaîtrons en effet au tribunal de Jésus-Christ.

Je n'explique pas, mon enfant, ces paroles du *Je crois en Dieu : Et en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur qui a été conçu du Saint-Esprit (c'est-à-dire que c'est par l'opération du Saint-Esprit et d'une Manière miraculeuse [/84] que Marie est devenue sa Mère), est né de la Vierge Marie a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers (c'est-à-dire dans les limbes), est ressuscité d'entre les morts, est monté au ciel* - car je vous ai raconté longuement toute cette belle histoire, et vous vous en souvenez.

Mais il faut que vous sachiez bien que ce même Jésus-Christ, à la fin du monde, descendra de nouveau du ciel, pour juger tous les hommes, les justes et les pécheurs. Alors il sera assis sur un trône de gloire et ayant tous les anges et tous les hommes à ses pieds. Son Père lui rendra en ce jour les honneurs qui lui sont dus et dont il s'est dépouillé en ce monde en s'anéantissant lui-même en acceptant les affronts, les tourments pour l'amour de nous.

Mais chacun de nous comparâtra en particulier aussitôt après sa mort devant Notre-Seigneur pour être jugé. Malheur ! trois fois malheur à ceux qui seront alors condamnés. Ecoutez encore une histoire :

Un docteur de l'Université de Paris, homme d'une vie extérieurement irréprochable, vient à mourir avec tous les secours de la religion ; on lui fait de magnifiques funérailles : mais au milieu de la cérémonie, tout à coup, son cadavre se dresse dans la bière et crie : Je suis accusé. Dans l'épouvante générale, on renvoie les obsèques au lendemain. Le lendemain, il se redresse et dit : Je suis jugé. Même épouvante, même délai. Le troisième jour, il se redresse encore : Je suis condamné crie-t-il à tous. Bruno, qui le connaissait, était présent ; et ce lugubre spectacle le détermina à quitter le monde, à se retirer avec cinq de ses amis sur une montagne du Dauphiné, où, avec eux il fonde la Grande-Chartreuse et devint un saint.

On ne saurait trop faire pour se procurer la grâce d'une [/85] sainte mort, et se préparer la sentence que Notre-Seigneur prononcera sur les justes : *Venez*, leur dira-t-il, *venez les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Vivons saintement, mon enfant, afin de bien mourir. A quoi s'exposent ceux qui vivent mal ? - A être surpris par la mort en état de péché. - Et si la mort tes surprend, qu'arrive-t-il ? - Ils sont damnés pour toujours.*

XXXIII- Quelques questions sur le *Je crois en Dieu*.

Vous avez bien compris ce que je vous ai expliqué jusqu'ici, mon enfant ; mais permettez-moi encore de vous poser quelques questions. - Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? - C'est la troisième Personne de ta sainte Trinité. - Est-il vraiment Dieu ? - Oui, le même Dieu que le Père et le Fils. - La foi nous l'apprend. Il a été envoyé par le Père et le Fils et il est descendu sur l'Eglise au cénacle en forme de langues de feu ; et c'est lui, avec l'abondance de ses dons, que tes fidèles reçoivent dans le sacrement de Confirmation que donne l'évêque et dont nous parlerons plus loin.

Je vous ai dit ce que c'est que l'Eglise catholique que Notre-Seigneur a chargée de nous instruire, de nous guider par ses lois. Il a promis d'être avec elle jusqu'à la fin du monde pour qu'elle nous dise toujours la vérité et rien que la vérité ; si l'on refuse de croire ce qu'elle enseigne, d'obéir à ses lois, de recevoir ses sacrements, on se perd pour toujours. - C'est à l'Eglise que Notre-Seigneur a donné le pouvoir de pardonner aux hommes leurs péchés. Tous les péchés des hommes peuvent être pardonnés par le baptême, et par la confession ; et si les hommes par [/86] leur faute ne reçoivent pas ces sacrements, il n'y a point le salut pour eux. Par ces mots du *Je crois en Dieu* : la rémission des péchés, nous croyons que les péchés sont pardonnés à ceux qui reçoivent avec de saintes dispositions les sacrements de l'Eglise.

Tous les membres de l'Eglise de Jésus-Christ sont-ils sur la terre ? - Non, mon enfant. - Les Saints sont au ciel et ils nous sont unis quand même ; ils prient pour nous, et nous les honorons comme nos pères dans la foi et nos frères aînés - Tous les catholiques qui sont morts sont-ils au ciel ? - Non, pas tous. - Sont-ils en enfer ? - Il y en a malheureusement un trop grand nombre qui sont en enfer, parce qu'ils ont fait des péchés graves et n'en ont pas fait pénitence ; mais, les damnés étant séparés de Dieu à jamais ne peuvent rien faire non plus pour eux ; car leur malheur est irréparable ; nous n'avons qu'à les abandonner à la justice de Dieu qui les punit comme ils le méritent. Mais n'y a-t-il pas des enfants de l'Eglise qui ne sont ni au ciel, ni sur la terre, ni en enfer. - Il y en a qui sont en purgatoire, ce sont ceux qui sont morts dans l'amitié de

Dieu, n'ayant aucun péché mortel sur la conscience, mais n'ayant pas fait d'assez grandes pénitences, ou ayant quelques péchés légers dont ils ne s'étaient pas repentis.

Que font-ils en purgatoire ? - Il souffrent de grands tourments, au milieu des flammes qui les purifient. - Sommes-nous unis à eux ? - Oui, la charité qui nous unit aux saints du ciel, nous unit aussi aux âmes du purgatoire qui sont les amies de Dieu. - Devons-nous les soulager ? - Oh ! sans doute ; car ces chères âmes qui probablement prient pour nous, ne peuvent rien pour se délivrer des terribles tourments qu'elles endurent. Les saints du ciel ne peuvent pas expier pour elles ; car dans le ciel [/87] on ne fait plus pénitence. Ce n'est donc que sur nous qu'elles comptent. Et nous avons peut-être en purgatoire un père, une mère, un frère, une sœur qui nous aimaient bien et qui nous crient du milieu des brasiers : *Ayez pitié de moi, ô vous qui êtes mes amis : car la main du Seigneur m'a frappé* - Que pouvons-nous faire pour elles ? - Nous pouvons prier et faire pénitence. Prions tous les jours pour ces âmes, surtout pour celles de nos parents, et récitons, en vue de les délivrer tous les jours après notre prière, un *Notre Père* et un *je vous salue Marie*, pour que Dieu leur ouvre le ciel. Nous pouvons aussi nous priver de quelque chose qui nous ferait plaisir en vue de les soulager ; par exemple, nous pouvons garder le silence au lieu de trop parler, souffrir de bon cœur le froid, le chaud, la soif, la faim.

Ainsi, mon enfant, l'Eglise du ciel, celle du purgatoire et celle de la terre, ne font qu'une seule Eglise de Jésus-Christ. Ce sont trois branches qui partent du même cep de vigne Jésus-Christ ; et toutes trois seront un jour ensemble dans le ciel. Ah ! qu'il est beau et qu'il est doux d'être unis avec les saints qui nous encouragent, qui nous protègent et prient pour nous et avec les âmes du purgatoire que nous soulageons dans leurs peines et à qui nous pouvons ouvrir le paradis !

Mais les membres de l'Eglise qui sont sur la terre sont-ils unis entre eux ? - Oui, comme les enfants d'une même famille ; les prières et les bonnes œuvres des uns servent aux autres, comme les travaux et les bénéfices que font les frères aînés dans la maison, profitent aux plus petits enfants qui ne travaillent pas encore. Mais les membres de l'Eglise qui sont dans la grâce de Dieu, retirent bien plus de profit que les pécheurs des bonnes œuvres et des prières des autres. C'est ce que veut dire ce mot du *Je* [/88] *crois en Dieu, la Communion des Saints*. C'est donc une grande grâce d'être membre de l'Eglise ? - Oui c'est le plus grand bienfait du bon Dieu.

A la fin de sa vie, sainte Thérèse, en présence de ses Sœurs réunies autour de sa couche, remercia, de tout son cœur, Notre-Seigneur de l'avoir faite fille de l'Eglise et de permettre qu'elle mourût dans le sein de cette Eglise. Oui, Seigneur, disait-elle avec un ineffable amour, je suis certainement la fille de l'Eglise. Il est doux de mourir dans la foi de l'Eglise romaine et munie des secours par lesquels elle ouvre le ciel à ses enfants.

Dites donc de tout cœur, mon cher enfant : Mon Dieu je vous remercie de m'avoir fait naître dans votre Eglise.

XXXIV- Les sept frères Macchabées.

L'impie Antiochus voulait forcer les sept frères Macchabées et leur héroïque mère à manger des viandes défendues par la loi de Dieu. Ils dirent tous : « Nous aimons mieux mourir

». Alors, on arracha à l'aîné la peau de la tête avec les cheveux, on lui coupa les mains et les pieds et, comme rien ne pouvait vaincre l'intrépide jeune homme, on acheva sa vie par le feu.

Vint le tour du second, qui avait été témoin de ce cruel spectacle ; il se vit livrer au même supplice ; et, lui aussi, offrit au bourreau, avec le même courage, tous ses membres. Sur le point d'expirer, il trouva encore assez de force pour dire au tyran : « Scélérat, vous pouvez nous enlever la vie présente ; mais le roi du monde saura bien ressusciter ceux qui seront morts pour ses lois, au jour de la résurrection pour la vie éternelle ». Le troisième, [/89] dès qu'on lui en fait la demande, offre sa langue pour qu'on la coupe ; il présente aussi ses mains en disant avec confiance : « C'est du Ciel que je tiens ces membres mais, par fidélité à la loi de Dieu, je les sacrifie volontiers car j'espère en Celui qui me les rendra ». En sorte qu'Antiochus et ceux qui l'entouraient étaient eux-mêmes dans l'admiration d'un tel courage. Les quatre autres frères, et enfin la courageuse mère de ces martyrs, subirent de semblables tourments.

Les saints sacrifient volontiers leurs corps mortels pour sauver leur âme qui ne peut mourir et pour rester fidèle à Dieu. Ils savent que ce corps qui n'a de vie que pour peu de temps et qui demain pourrira dans la terre, ressuscitera un jour à la voix de Dieu, s'unira à son âme pour n'en être plus séparé. C'est ce qu'on appelle la *résurrection de la chair*. Le corps des justes sera glorieux, comme celui de Notre-Seigneur après sa résurrection. Il ne sera pas lourd comme maintenant, mais plus agile que les oiseaux. Il traversera sans effort les murailles les plus épaisses ; il ne souffrira plus et ne pourra plus mourir. Mais ne le flattons pas en ce monde, si nous voulons qu'il soit heureux en l'autre.

XXXV- Valérien. La vie éternelle.

Valérien, époux de sainte Cécile, et son frère Tiburce, étaient en prison pour la cause de la foi. C'était vers l'an 160, sous la persécution de Marc-Aurèle. L'officier Maxime, chargé de les conduire au supplice, ouvrant la prison, les vit à genoux, les yeux levés au ciel, avec la sérénité la plus grande, peinte sur leur visage. Leur jeu -[/90] nesse, leur naissance illustre, leur innocence, leur résignation touchaient le cœur du soldat, qui se mit à pleurer. « Pourquoi pleurez-vous ? lui demandèrent-ils. – Je pleure de ce que, jeunes, riches, nobles, vous allez déjà mourir. - Détrompez-vous, Maxime, nous sommes chrétiens, et en quittant ce monde les chrétiens passent à une vie meilleure, où la mort n'a plus d'empire. - Ah ! si vos paroles étaient vraies, reprit Maxime. - Si vous promettez d'embrasser la foi chrétienne, vous verrez la vérité de vos yeux, au moment de notre mort », répondirent-ils. Maxime le promit, et lorsqu'on trancha la tête des martyrs, il vit leurs âmes, éclatantes de gloire, portées au ciel par les anges. A cette vue, il se déclara chrétien et reçut bientôt lui-même la couronne du martyr. Quand un enfant qui est bien sage vient à mourir, son corps reste sur la terre ; il est séparé de l'âme qui s'est envolée. Que fait-on de ce corps ? - On le porte en terre. Et l'âme où va-t-elle ? - Si elle est dans la grâce de Dieu, elle va au ciel. L'âme ne peut mourir. – Combien de temps restera-t-elle dans le ciel ? - Toujours, pendant toute l'éternité. - Sera-t-elle heureuse au ciel ? - Oui, heureuse d'un bonheur parfait. Pourquoi ? Parce que son intelligence qui est l'œil de l'âme verra Dieu tel qu'il est, face à face. Elle possédera Dieu, et en lui tous les biens ; elle l'aimera toujours et rien n'est capable de remplir le cœur et de le contenter entièrement comme l'amour et la possession de Dieu, le Souverain bien, qui vaut plus que tous les biens à la fois.

Et si l'âme est en état de péché mortel, où va-t-elle après la mort ? - En enfer. - Et qu'y a-t-il en enfer ? - Oh ! mon enfant l'enfer c'est une prison de feu où sont enfermés tous les démons et tous les damnés. Là on n'entend que pleurs, que grincements de dents, que blas- [/92] phèmes, que cris de rage et de désespoir. C'est le lieu où habite une éternelle horreur. Les damnés ne s'aiment pas dans ce séjour de la haine ; les démons tourmentent ceux qui les ont écoutés sur la terre, ils s'acharnent contre eux, les insultent, les torturent. N'écoutez donc jamais le démon quand il vous dit de mal faire, et ne commettez plus de péché. Un seul péché mortel mérite l'enfer.

Saint François de Girolamo, missionnaire de la Compagnie de Jésus, prêchait à Naples, en face de la maison qu'habitait une femme de mauvaise vie, qui l'interrompait par des cris discordants. Le saint homme n'y prenait pas garde et continuait son discours. Quelque temps après, passant devant cette même maison, et la trouvant fermée, il demande à ceux qui l'entourent : « Qu'est devenue Catherine ? - Elle est morte subitement hier, répondit-on. - Morte, répliqua François, entrons et voyons-là ». Il monte l'escalier ; on le suit : et en face du cadavre, au milieu du silence de l'assemblée : « Catherine s'écrie-t-il, dites-moi où vous êtes ! » et deux fois, il répète les mêmes paroles. Une troisième fois, il les redit avec plus d'autorité, et les yeux du cadavre s'ouvrent, ses lèvres s'agitent à la vue de tout le monde, et une voix qui semblait venir d'une grande profondeur, répond : « En enfer ! en enfer ! » Aussitôt tous ceux qui sont présents, saisis de terreur, s'enfuient de la chambre, et François sort en répétant : « En enfer ! en enfer ! » Ces paroles firent une telle impression, que plusieurs n'osèrent rentrer chez eux sans s'être confessés. Ah ! si nous pensions à l'enfer, nous ne garderions pas un jour un péché mortel sur notre conscience.

Le proconsul Prisque s'était saisi de la vierge Euphémie de Chalcédoine, et l'avait déjà tourmentée sans la vaincre. Il la menaça de la faire brûler toute vive si elle ne renon- [/93] çait à la foi. « Je ne crains point ce feu dont vous me menacez, lui dit-elle d'un air intrépide ; on l'allume quand on veut et il s'éteint de lui-même ; j'ai assez de courage pour ne pas appréhender des douleurs qui n'ont presque qu'un moment de durée ; mais ce qui me fait frémir, c'est la pensée de ce feu éternel qui brûle, et brûlera toujours dans les enfers, de ce feu qui s'allumera de plus en plus, sans jamais diminuer ; de ce feu qui est préparé pour ceux qui sacrifient aux idoles et qui abandonnent le vrai Dieu ». Craignons Dieu, mon enfant et n'ayons point d'autre crainte.

XXXVI- La montagne du Sinaï.

Mon cher enfant, vous savez ce qu'il faut croire pour être chrétien. Je vous l'ai bien expliqué, et vous le retiendrez bien. Il faut maintenant que je vous apprenne ce qu'il faut faire. Mais commençons par une histoire.

Les Israélites avaient quitté l'Egypte depuis trois mois ; et ils s'avançaient dans le désert de Sinaï où ils campèrent. Et Dieu appela Moïse, le chef de cette nation, et lui dit : « Je te parlerai dans l'obscurité d'une nuée ; et tout le peuple entendra ma voix, afin qu'il te croit toujours ». Et en effet trois jours après, au lever du soleil, le tonnerre gronda, les éclairs brillèrent, et une nuée ténébreuse couvrit la montagne. Des trompettes retentissaient. Tout le peuple dans le camp étaient saisi d'effroi. De toute la montagne s'élevait la fumée comme d'une fournaise. Et le

Seigneur donna à Moïse sa loi, ou ses dix commandements que nous récitons tous les jours. Les voici : [/94] *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement. Les Dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement. Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement. Homicide point ne seras, de fait ni volontairement. Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement. Les biens d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient. Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement. L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement.*

Ces commandements sont-ils obligatoires pour tous ? - Oui, Notre-Seigneur a dit : Si vous voulez entrer dans la vie (aller au ciel) observez les commandements ; et il les a tous rappelés. Donc tous, même les petits enfants, doivent les connaître, et bien éviter ce qu'ils défendent, et bien faire ce qu'ils ordonnent.

Désobéir à Dieu c'est un péché. Il y a deux sortes de péchés : le péché mortel et le péché véniel. Qu'est-ce qu'un péché véniel ? - C'est celui qui offense Dieu, mais d'une manière légère. C'est un grand malheur de le commettre ; mais pourtant le péché véniel ne donne pas la mort à l'âme. - Qu'est-ce que le péché mortel ? - C'est celui qui offense Dieu gravement et qui donne la mort à l'âme, en lui enlevant la grâce et l'amitié de Dieu. La grâce de Dieu fait la vie de l'âme, comme l'âme fait la vie du corps. - Hélas ! il y a des enfants qui boivent, qui mangent, qui courent ; on dirait qu'ils sont vivants ; s'ils ont commis un grand péché, en remarquant bien qu'ils faisaient mal, et en y consentant bien, ils sont morts devant Dieu ; et s'ils venaient à mourir, où iraient-ils ? En enfer, à la mort éternelle. Blanche de Castille, reine de France, avait donc bien raison de dire au roi saint Louis, son fils ; « Mon [/95] enfant, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un péché mortel. La mort n'est rien, quand on est l'ami de Dieu ; on va au ciel ; mais le péché, c'est le malheur le plus épouvantable qui puisse arriver à un enfant et à un homme.

Donc, mon enfant, obéissez au bon Dieu et gardez tous ses commandements.

Une jeune fille de douze ans, de la famille impériale de Chine, appelée Marie s'étant confessée à un missionnaire avec des dispositions admirables : « Vous êtes bien avec Dieu maintenant, mon enfant, lui dit le missionnaire ; mais je tremble pour vous ; la situation où vous êtes est pleine de périls. - Ne craignez rien, mon père, répondit-elle, j'aimerais mieux mourir que d'offenser le bon Dieu ». Et se prosternant devant une image de Marie qui était là, elle demanda à la Sainte Vierge, le front dans la poussière, de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Peu après, elle prit une enflure à la joue ; on crut d'abord que ce n'était rien ; mais un horrible cancer se déclara, qui la dévora toute vive. Au milieu des plus atroces souffrances, elle débordait de joie, en pensant que la Vierge avait exaucé sa prière. Avant sa mort, une de ses tantes lui demanda de prier pour elle, afin qu'elle servît mieux le bon Dieu. L'enfant lui dit qu'elle demanderait de plus, qu'elle la rejoignît bientôt au ciel. En effet, après la mort de la jeune fille, la tante vécut dans une ferveur extraordinaire, et mourut dans la même année. Nous avons tout à gagner en disant souvent à Dieu : Plutôt mourir que de vous offenser ! Dites-le donc souvent, mon enfant.

Dans la vue de procurer à leurs jeunes gens quelques honnêtes divertissements, les Pères de l'Oratoire les avaient conduits à une campagne. On y invite Alphonse de Liguori, encore

enfant, à jouer aux boules ; il s'en défend quel- [/96] que temps, sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu, n'en jouant jamais aucun ; enfin, il cède aux instances de ses compagnons ; et, malgré son inexpérience, il gagne la partie. Alors, soit de dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait fait d'abord Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières ; à ce langage, le saint enfant ne peut se contenir et répond d'une voix émue : « Quoi donc ? c'est ainsi que, pour la plus misérable somme, vous osez offenser Dieu ! tenez, voilà votre argent, et il le jeta à ses pieds ; Dieu me préserve d'en gagner à ce prix ! ». Aussitôt il disparut, s'enfuyant dans les allées les plus sombres du jardin. Cette fuite, ces paroles, ce ton sévère et fort au-dessus de son âge, frappèrent tous ces jeunes gens et le coupable surtout. Cependant, ils avaient repris leurs jeux, la nuit approchait et Alphonse ne paraissait plus ; ils en sont inquiets et se mettant tous ensemble à le rechercher, ils le trouvent dans un lieu écarté, seul et prosterné devant une petite image de la Sainte Vierge, qu'il avait attachée à un laurier ; il paraissait tout absorbé dans sa prière ; et déjà ils l'entouraient depuis un moment, sans qu'ils les aperçût, lorsque celui qui l'avait offensé, n'étant pas maître de lui-même, s'écrie avec force : « Ah ! qu'ai-je fait ? j'ai maltraité un saint ». Une telle délicatesse de conscience dans un enfant, prouve en effet la sainteté de son âme.

A son exemple, mon cher enfant, ayez en horreur les plus petites fautes volontaires, les mensonges, les colères, etc. [/97]

XXXVII- Anna Maria Gallo.

Anna-Maria Gallo, connue dans l'Eglise sous le nom de sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies, passa ses premières années sans éprouver aucune des faiblesses et des inclinations de son âge. Ennemie des divertissements de l'enfance, elle porta son attention à s'instruire des devoirs de la religion ; souvent elle offrait son petit déjeuner à ses sœurs aînées, pour qu'elles lui apprissent les éléments de la foi. Ses sacrifices et son zèle pour s'instruire furent si agréables à Dieu qu'en peu de temps elle fut capable d'instruire les autres, et elle se vit entourée de petites filles de son âge qui venaient profiter de ses leçons ; elle les leur donnait avec une clarté et une précision qui faisaient l'étonnement de ses sœurs et de ses parents eux-mêmes.

Voilà, mon enfant, ce que vous avez à faire vous-même ; bien vous instruire des vérités de la religion, en lisant ce livre que vous tenez entre les mains, et en étudiant votre catéchisme. Quand vous le saurez bien, vous ferez une bonne action en l'apprenant aux autres qui n'auront pas ce bonheur.

Saint François de Sales, dès sa tendre enfance, écoutait avec une avidité merveilleuse l'enseignement du catéchisme, et il faisait lui-même, sur les mystères, des demandes qui excitaient l'admiration. Dès qu'il savait un certain nombre de réponses, il sortait tout joyeux, convoquait les enfants du voisinage, à l'aide d'une clochette qu'on lui avait donnée pour se divertir, les rangeait en cercle autour de lui, leur récitait ses réponses, puis les leur faisait redire à eux-mêmes par petites phrases coupées, jusqu'à ce qu'ils les sussent. C'est ainsi qu'il se préparait à devenir un apôtre, un docteur de l'Eglise. [/98]

Je vous ai déjà dit que c'était un grand péché de ne pas croire les vérités que Notre-Seigneur et son Eglise nous enseignent, c'est même une faute grave que d'en douter. A plus forte

raison ne faut-il pas dire une parole contre la foi, ni lire aucun livre, aucun journal, qui l'attaque, ni fréquenter aucun camarade, aucun homme qui disent du mal de la religion. Gardez-vous aussi d'avoir peur de laisser voir que vous avez la foi. Les martyrs n'ont pas craint de se montrer chrétiens, et ils ont mieux aimé mourir que de cesser de croire en Jésus-Christ. Ils ont bien fait, et maintenant au ciel ils ne se repentent pas d'avoir versé leur sang pour gagner le paradis.

Valérien étant venu visiter la cité d'Autun, essaya d'y relever le culte des faux dieux et d'arrêter par le glaive les progrès de l'Évangile. Or, pendant qu'il faisait offrir des sacrifices aux idoles et blasphémer le nom du Christ, un jeune enfant de douze ans à peine, nommé Floscel, courait de tous côtés rassurer les chrétiens et les affermir dans la foi : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, sans pouvoir tuer l'âme*, leur disait-il, craignez uniquement Celui qui précipite en enfer le corps et l'âme du pécheur.

Un traître, Camarinus, le dénonça à l'empereur, et celui-ci le fit amener au forum par des licteurs et sortit pour l'interroger : « Détestable enfant, lui dit-il, qui te pousse à détruire le culte des dieux visibles ? » - « Persécuteur injuste et docteur d'iniquités, répondit Floscel, je ne crains pas tes menaces, je crains le Seigneur notre Dieu ».

Ainsi provoqué, Valérien ordonne d'étendre Floscel sur un chevalet et de le flageller. « Le Christ est ma confiance, disait le vaillant enfant, sous les verges qui déchiraient son corps. C'est lui qui nous aide et nous soutient ». Et Valérien irrité, criait aux bourreaux : « Tour- [/99] mentez-le plus activement, car il le mérite. - « Ô folie ! tu ne tireras nul profit de mes tortures : car je crois en Dieu qui donne la force » - « Brisez-lui la mâchoire, afin qu'il cesse de nous insulter » - « Mon courage augmente avec ma confiance dans le Seigneur ... » Alors, outré de colère, Valérien le fit jeter dans un cachot avec un lion. Floscel dit à Dieu : « Venez à mon secours, car vous êtes puissant ». A l'instant même, l'animal tomba mort à ses pieds ; le cachot fut miraculeusement éclairé par sept flambeaux, et embaumé de suaves parfums ; puis des anges apportèrent au martyr un pain mystérieux qui lui donna une nouvelle vigueur.

Cependant Valérien commanda aux licteurs de voir ce qui se passait dans la prison, et ceux-ci ayant vu l'éclat de la lumière, le lion étendu mort, et le jeune martyr qui chantait des hymnes, ils s'empressèrent de le rapporter au prince. L'empereur fut frappé de ce fait si merveilleux ; mais l'attribua à la magie, il ordonna aux bourreaux de brûler vif cet enfant ; on alluma donc un bûcher, mais un orage éclata soudain et les flammes s'éteignirent sous des torrents de pluie. Alors on perça au martyr les mains et la langue, puis on le dépouilla de ses vêtements pour le couvrir d'une tunique de lin et on lui trancha la tête sur la place publique en présence d'une multitude barbare et les yeux d'un prince plus barbare encore qui n'avait pas honte de verser le sang d'un enfant de dix à douze ans.

XXXVIII- Saint Adrien, soldat romain.

Saint Adrien, encore infidèle, ne pouvait assez admirer le courage des martyrs. Il chercha à s'approcher de [/100] l'un d'eux, pour lui demander d'où lui venait une telle patience. Le martyr, lui montrant de la main le ciel : C'est de là-haut, dit-il, que le Seigneur nous soutient et que l'espérance nous tend les bras, nous promettant pour des tourments d'un instant une

récompense éternelle. Adrien, frappé par ces paroles, se fit chrétien ; et peu après remporta, lui aussi, la palme du martyre.

Pouvez-vous comme les martyrs espérer le ciel ? – Oui mon enfant. – Pourquoi ? - Parce que Notre-Seigneur a promis le ciel à tous ceux qui mourront dans sa grâce, il a promis qu'il donnera sa grâce à ceux qui le prieront ; il a promis de donner le pardon de leurs péchés à ceux qui s'en repentiront et s'en confesseront. Il nous a assurés lui-même par ses paroles qu'il nous donnerait tout cela ; l'Eglise nous enseigne qu'il a fait toutes ces promesses. Peut-il manquer de parole ? - Non, autrement il ne serait pas Dieu ; Dieu c'est la vérité. N'est-il pas assez puissant pour nous donner ce qu'il nous a promis ? - Et qui pourrait l'en empêcher, il est tout-puissant. - N'est-il pas assez bon pour nous, pour vouloir nous donner tout cela ? - Ah ! sa bonté est infinie pour ses créatures ; et ayant toutes les perfections, il a tout ce qu'il faut pour les rendre heureuses. Du reste il nous a appris lui-même qu'il est fidèle dans ses promesses, infiniment puissant, miséricordieux, bon et parfait.

Dites-lui donc de tout votre cœur : *Mon Dieu, j'espère que vous me donnerez le ciel, et en ce monde votre grâce et le pardon de mes péchés.* Si l'on n'espère pas le ciel peut-on être sauvé ? - Non. - Il faut donc ne jamais se désespérer, ni se décourager. Saint Philippe de Néri alla, un jour, faire visite à une Sœur de Sainte-Marthe, appelée Scholastique, qui croyait être damnée. Le paradis est à vous, lui dit-il. – Oh ! impossible, mon Père, répondit-elle. - C'est là votre folie, reprit le saint. Voyons, pour qui Jésus-Christ est-il mort ? - Pour les pécheurs, dit-elle. - Eh bien, vous êtes une grande pécheresse, donc Notre-Seigneur est mort pour vous sauver et le ciel est à vous. Ces paroles rendirent la paix à cette bonne âme. *Si quelqu'un a péché, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ.* Donc, toujours confiance.

Murmurer contre Dieu dans les peines, c'est un péché ; il faut souffrir avec résignation en pensant que Notre-Seigneur a plus souffert que nous et que nous sommes coupables. - Il ne faut pas non plus compter trop sur nous, ce serait un acte d'orgueil qui offenserait Dieu et un péché contre l'espérance. C'est une faute, par exemple, de croire qu'on ira au ciel sans rien faire pour le mériter, et sans observer les commandements de Dieu. C'est une faute de demander à Dieu son secours pour faire le mal ; et de pécher plus facilement parce qu'il est miséricordieux. Puisqu'il est miséricordieux, c'est une raison de plus de l'aimer. Donnez-lui votre cœur, mon cher enfant, à ce Père si tendre ; et que rien au monde ne puisse le lui ravir.

XXXIX- Histoire d'un lion.

Le saint abbé Gerasime, se promenant un jour sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion qui, paraissant souffrir horriblement, lui présentait la patte. Gerasime s'assied, prend la patte de l'animal et y voit un abcès formé par l'éclat d'un roseau ; il ouvre l'abcès, le panse et le lion soulagé s'attache au saint abbé et l'accompagne partout, ne cessant de lui donner des marques de sa reconnaissance. Quand le saint homme fut mort, le lion ne cessa de rugir de regret, jusqu'au jour où il expira sur le tombeau de son bienfaiteur.

Vous voyez, mon enfant, que les bêtes sauvages nous apprennent la reconnaissance. Le chien auquel vous donnez un morceau de pain moisi, vous lèche la main, pour vous témoigner qu'il vous aime. Aurions-nous plus mauvais cœur que tes animaux ? Ne serions-nous pas

reconnaissants à l'égard de nos parents, de nos maîtres, et ne chercherions-nous pas à leur témoigner notre affection en toute occasion ? Mais qui est-ce qui nous a donné nos parents ? qui nous les conserve ? qui nous donne la lumière, l'air, l'eau, le pain, tous les aliments et la vie ? - C'est Dieu. - Qui nous donne notre âme, son intelligence, la vérité qui l'éclaire, notre corps avec tous ses sens ? - Dieu. - Qui nous a procuré le baptême, une éducation chrétienne, la grâce de la foi, de l'espérance ? - Dieu. - Que nous prépare-t-il si nous l'aimons ? - Le ciel. - Et combien ces grâces lui ont-elles coûté ? - Tout son sang ; car le Fils de Dieu est mort pour nous sauver. - Et nous ne l'aimerions pas ! Ô mon Dieu, personne ne m'a aimé autant que vous, je vous aime plus que tout.

Aimez-vous ce qui est beau, mon enfant ? - Oui, vous aimez un beau soleil, une belle fleur ; vous aimez les personnes qui ont de grandes qualités, quand même elles ne vous ont point fait de bien. Dieu est-il plus beau que toutes les fleurs, que tout l'éclat du soleil ? - Oui, sans doute ! Est-il plus saint que tous les saints, plus aimable que tous les hommes et que tous les anges ? - Oui, assurément. Personne autre que lui n'est bon, n'est parfait, a dit Notre-Seigneur. Comment ne l'aimerions-nous pas ? - Il faudrait n'avoir ni bon goût, ni bon cœur pour ne pas l'aimer. Dites-lui donc de tout votre cœur : *Mon Dieu, [/104] parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime par-dessus tout ; pour l'amour de vous, je vous demande pardon de vous avoir offensé ; je vous promets de ne plus vous offenser.*

La fille de Louis XV, madame Louise de France à quatre ans, disait à sa gouvernante, Mme de Soutlanges : « Vous savez que j'aime bien le bon Dieu et que tous les jours je lui donne mon cœur ; mais qu'est-ce qu'il me donnera à son tour ? » - Mme de Soutlanges lui expliqua que tous les biens venaient de lui ; alors l'enfant, à chaque nouveau plaisir, demandait si c'était le bon Dieu qui le lui procurait ; et son cœur débordait de reconnaissance.

Faites comme elle, mon enfant, dites souvent à Dieu que vous l'aimez, donnez-lui votre cœur tous les jours ; jamais ne prenez en dégoût son service, faites de bon cœur tout ce qui peut lui plaire et surtout ne l'offensez jamais gravement. Le péché mortel ruine l'amour de Dieu. Et sans amour de Dieu, il n'y a point de salut.

Sainte Osanna de Mantoue n'avait que six ans, quand elle se sentit tout à coup le cœur touché par la grâce, et dans l'ardeur de sa prière, elle demanda à Dieu ce qu'elle avait à faire. Aussitôt une voix intérieure lui dit : Ma fille, la bonne vie consiste à aimer Dieu de tout son cœur, Dans une autre circonstance, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un petit enfant ravissant de beauté, le front couvert de belles boucles de cheveux blonds ; mais portant une lourde croix et une couronne d'épines. Il tendit en souriant ses petits bras vers l'enfant et lui dit : Chère Osanna, je suis le fils de Marie ; à mon exemple il faut te disposer à beaucoup souffrir. Cependant ne crains point, je ne t'abandonnerai pas. Et il disparut ; mais Osanna demeura toute brûlante d'amour et désireuse de souffrir beaucoup pour plaire à Jésus. Sa vie, dès lors, fut [/105] toute de prière et de pénitence. Obstacles à la virginité qu'elle avait vouée à Dieu, stigmates aux pieds et aux mains, mépris du monde, attaques des démons, rien ne manqua à ses mérites. Elle supporta tout, elle avait coutume de dire : Oui, j'aimerais mieux, aimant mon Dieu, me trouver avec Judas en enfer, que d'être sans amour, la plus grande sainte du paradis.

XL- Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul.

Dieu seul est Créateur, mon enfant ; lui seul est Maître de toutes les créatures ; lui seul mérite l'honneur de Maître et de Créateur. Cet honneur c'est l'adoration, par laquelle nous reconnaissons que Dieu est le Maître absolu de toutes choses. - Peut-on adorer les oignons, ou les serpents, comme font certains infidèles ? - Non, c'est une folie absurde ; et c'est un crime quand on connaît le vrai Dieu. - Peut-on même faire semblant d'adorer d'autres dieux que le Dieu véritable ? - Non, assurément. Les martyrs ont mieux aimé mourir que de faire semblant d'adorer le soleil ou d'autres divinités païennes. Invoquer le démon, l'ennemi de l'homme, c'est un grand crime. Le consulter pour connaître des choses secrètes, pour trouver le moyen de faire des choses merveilleuses, de se guérir des maladies, de nuire au prochain, c'est horrible. Il ne faut même jamais prendre part à quoi que ce soit qui sente un commerce avec le démon ; il est en effet des choses auxquelles le démon, qui rôde toujours pour nous dévorer, cherche à se mêler ; ainsi il faut fuir les sorciers, qui disent la bonne fortune, les tables tournantes, les somnambules, les remèdes ou les mots ridicules que l'on emploie pour se [/106] guérir des maladies ; car le démon peut exercer dans tout cela son action funeste.

Ceux qui ont commerce avec le démon en ce monde, risquent de le continuer en l'autre. S'ils ne se corrigent pas, ils seront plongés avec Satan dans les feux de l'enfer. Tandis que ceux qui sont les amis des Saints du Paradis, règneront avec eux dans la gloire du ciel.

Peut-on adorer les saints ? - Évidemment non ; car tous, même la Sainte Vierge, qui est au-dessus de tous les saints et de tous les anges, et qui mérite plus d'honneur que tous, tous sont des créatures ; mais des créatures élevées bien haut par la grâce que Dieu leur a faite et par la gloire dont il les a revêtues. Nous pouvons donc les honorer comme les amis de Dieu, les prier, car ils sont puissants auprès de lui ; mais surtout nous devons les imiter.

Saint Grégoire le Grand rapporte qu'une femme pieuse allait souvent prier au sépulcre des saints Procès et Martinien, soldats romains, que saint Pierre convertit dans sa prison, et qui, peu après, subirent le martyre. Un jour les deux saints apparurent à cette pieuse femme et lui dirent : « Vous nous visitez souvent maintenant ; et nous, au jour du jugement, nous vous chercherons entre toutes les créatures, pour vous rendre tous les services que nous pourrons ». En invoquant les saints, nous nous préparons des défenseurs au tribunal de Dieu.

Les images de Notre-Seigneur et des Saints, les crucifix, les médailles méritent aussi d'être honorés, non pas à cause du papier, ou de l'encre avec lesquels sont faites ces images, ni du cuivre qui sert à faire des médailles ; mais à cause de Notre-Seigneur et des saints qu'elles représentent. Vous n'oseriez pas traîner dans la boue le portrait de votre père ou de votre mère ; si vous le faisiez ce serait une grande injure à l'adresse de vos parents. Vous respecteriez, vous [/107] aimeriez au contraire ce portrait, non à cause du papier, mais à cause de votre père ou de votre mère qu'il vous rappelle. C'est pour la même raison que nous adorons le crucifix, la croix, les images de Notre-Seigneur ; et que nous n'adorons pas, mais que nous vénérons, tout d'abord les images et les médailles de la Sainte Vierge et ensuite celles des autres saints. Et l'honneur que nous leur rendons s'adresse à Notre-Seigneur, ou à la Sainte Vierge ou aux saints.

Il faut toujours avoir sur nous, mon enfant, un crucifix, une médaille de la Sainte Vierge, il faut les regarder souvent pour 'nous exciter à bien faire, les baiser dans la tentation et le jour

et la nuit. Qu'il est bien de s'endormir le soir, en tenant à deux mains son crucifix ou sa médaille et en les collant sur ses lèvres.

Le général Bugeaud a porté, dans tout le cours de ses campagnes d'Afrique, la médaille que sa fille lui avait donnée au départ. Un jour qu'il était parti avec ses soldats pour une expédition, il s'aperçut, deux heures après, qu'il l'avait oubliée. Il appela aussitôt un cavalier et lui dit : Mon brave, j'ai laissé ma médaille dans ma tente ; je ne puis livrer bataille sans elle, j'arrête l'armée, et montre en main, je t'attends dans une heure. Le cavalier partit à toute bride, et une heure après il était de retour. Bugeaud prend sa médaille, la baise en présence de tout son état-major, la replace sur sa poitrine, et dit à haute voix : Maintenant, marchons ; avec ma médaille je n'ai jamais été blessé. Ayons toujours sur notre poitrine l'image de Marie ; elle nous protégera.

XLI- Questions sur les péchés contre la religion.

Mon enfant, si en comptant que Dieu vous protégera, vous vous jetez dans un puits la tête la première, feriez- [/108] vous une faute ? - Oui, assurément. - Le bon Dieu vous retirerait-il du puits ? - Non, il vous laisserait noyer. - De même si étant bien malade, vous refusiez les remèdes espérant que le bon Dieu tout seul vous guérira, vous feriez une faute. Il ne faut pas demander sans raison au bon Dieu de faire des miracles. - Je suppose, mon enfant, que vous allez avec de mauvaises compagnies qui vous font faire habituellement le mal ; et vous dites : Oh, le bon Dieu me gardera, et je ne ferai point le mal ; est-ce un péché ? Oui, un grand péché, il faut fuir les mauvaises compagnies, ceux qui disent de mauvaises paroles, qui n'ont pas de modestie, qui donnent de mauvais conseils, qui blasphèment, enfin tous ceux qui, grands ou petits, vous porteraient au mal.

Est-ce un péché que de frapper quelqu'un ? - Oui, sans doute. - Mais si vous frappez un prêtre serait-ce un péché de plus ? - Oui, et ce péché est bien plus grave que si vous frappez un homme ordinaire. - Pourquoi ? - Parce que la personne du prêtre est consacrée à Dieu : elle est donc plus respectable et plus sainte. Comment s'appelle le péché que vous feriez en frappant un prêtre ? - Il s'appelle un sacrilège ; et ce mot signifie la profanation d'une chose sainte.

Y a-t-il des lieux qui sont consacrés à Dieu, et qu'il ne faille pas profaner, non plus ? - Oui, il y a les églises où Dieu habite. - Il faut donc s'y tenir avec respect, n'y pas parler, y baisser les yeux, y prier avec recueillement. Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, ne recommandait rien tant à ses enfants que le recueillement pendant la messe. Elle réussit ; et un Edimbourgeois disait : Voulez-vous voir comment les anges prient sans le ciel, regardez comment, pendant la messe, notre reine prie avec ses enfants. Les Turcs qui n'ont pas la vraie foi, entrent [/109] dans leurs temples, les pieds nus, les mains jointes, ils se prosternent le front dans la poussière. Si quelqu'un osait leur parler, ils ne répondraient pas ; et quand même on les frapperait, ils n'y feraient pas attention. Commettre certains péchés énormes dans l'église, ce serait aussi un sacrilège.

Y a-t-il aussi des choses consacrées à Dieu ? - Oui, l'eau bénite, par exemple, que vous prenez avec respect, en entrant dans l'église, et avec laquelle vous feriez bien de faire le signe de la croix sur votre lit, et sur vous-même en allant vous coucher ; il y a surtout les sacrements,

comme la Confession, la Communion, etc. C'est un grand crime de les recevoir sans les dispositions nécessaires ; c'est un sacrilège. C'est le péché de Judas qui trahit Notre-Seigneur. - Comment finit-il Judas ? – Il alla se pendre. Malheur aux sacrilèges !

XLII- De petits blasphémateurs.

Saint Grégoire raconte qu'un enfant d'une noble famille de Rome, qui n'avait que cinq ans, avait appris des domestiques à blasphémer. Un soir qu'il l'avait fait plusieurs fois, il se trouvait entre les bras de son père, lorsqu'il se mit tout à coup à crier : « Hé ! des hommes noirs veulent m'emmener avec eux ». Et il continuait à blasphémer selon son habitude ; et en blasphémant, il rendit l'âme.

Eusèbe rapporte que l'empereur Maximin fit composer un petit livre, plein de blasphèmes contre le Dieu des chrétiens ; il le fit distribuer et apprendre par cœur aux enfants des écoles païennes, qui s'en allaient débitant ces blasphèmes. La justice de Dieu ne se fit pas attendre ; la peste [/110] éclata et fit mourir tant de païens que les bras manquaient pour les ensevelir. L'empereur lui-même perdit la vue, devint fou et se tua. Aucun chrétien ne fut frappé de la peste. Mais quels châtiments ils se préparent, les enfants d'aujourd'hui qui blasphèment ! Ils attirent sur toute leur vie la colère de Dieu ; et faisant en ce monde l'apprentissage du blasphème, il est bien à craindre qu'ils n'aillent blasphémer avec le démon en enfer. Ayez donc horreur de ce crime, mon enfant. Fuyez les blasphémateurs, demandez pardon pour eux. Se réjouir d'entendre insulter le bon Dieu, c'est le même péché que si on l'insultait soi-même.

Prendre Dieu à témoin d'une chose fausse ou d'une promesse qu'on n'a pas l'intention de tenir, c'est aussi un péché grave. C'est faire servir au mensonge l'autorité de Dieu, qui n'est que vérité. Ainsi donc, ne faites jamais de serment que quand c'est nécessaire, comme par exemple si on vous appelait à prêter serment devant le juge. Le proverbe dit vrai : « Grand jureur, grand menteur ». Surtout ne faites jamais de serment pour assurer une chose fausse ; et quand vous avez promis par serment de faire une chose bonne, tenez votre promesse. Vous ne seriez pas cependant obligé de faire une chose mauvaise promise par serment. Vous commettriez même un péché en la faisant.

Godwin, comte de Kent, avait fait mourir le prince Alfred d'Angleterre, et persuadé aux Anglais de donner la couronne au frère d'Alfred, Edouard III, qui avait épousé la fille de Godwin. Un jour qu'ils prenaient ensemble leur repas, le page qui présentait à boire au prince fit un faux pas, sans rien renverser ; et pour dire qu'un de ses pieds avait affermi l'autre, il cita ce texte de la Sainte Ecriture : « Le frère qui est aidé par son frère est inébranlable ». [/112] - Il est vrai, reprit le roi, que si j'avais mon frère, il me serait un grand appui ». Et en disant ces mots, il jeta sur Godwin un regard sévère. Godwin, croyant tromper le roi par un parjure, porta à la bouche un morceau de pain en disant : « Si je suis pour quelque chose dans la mort d'Alfred, que ce morceau de pain soit le dernier que je mangerai ». Et le pain s'arrêta dans sa gorge et l'étouffa. Juste punition du parjure.

XLIII- L'apparition de la Salette.

Le 19 septembre 1846, un samedi, la Sainte Vierge est venue à la Salette. Elle s'y est assise sur une pierre. Là, la tête dans ses mains et les coudes appuyés sur ses genoux, elle pleurait. Elle a appelé deux petits enfants qui gardaient leurs troupeaux, et elle leur a dit en versant des larmes, que le bras de son Fils, le bras de Dieu est si lourd qu'elle ne peut plus le retenir. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'on blasphème et parce qu'on travaille le dimanche tout l'été, et que l'hiver on ne va à la messe que pour se moquer de la religion.

Vous, mon enfant, si vous voulez que le bras de Dieu ne vous châtie pas, ne travaillez pas le dimanche, à moins que vous n'y soyez obligé et que vous ne risquiez de faire blasphémer ceux qui vous commandent de travailler, en ne leur obéissant pas. Ensuite, allez à la messe. Si vous avez sept ans finis : vous feriez un péché grave en la manquant par votre faute, ou entièrement, ou à moitié ; il faut donc arriver à temps.

Saint Liguori rapporte que trois marchands étaient disposés à partir ensemble de la ville Gubbio ; mais l'un [/113] d'eux désirant auparavant entendre la messe, les deux autres refusèrent de l'attendre. A leur arrivée sur le pont de la rivière, appelée Borfuone, grossie par les pluies, le pont s'écroula et ils périrent tous deux. Le troisième, une demi-heure après, revenant de la messe, trouva leurs cadavres sur la rive.

Pendant la messe, dites votre chapelet, ou suivez la messe sur un livre. Avant sept ans, ce n'est pas une obligation grave d'entendre la messe ; mais les enfants sages veulent y aller tout petits. Anna-Maria Gallo, dont je vous ai parlé plusieurs fois, avait à peine quatre ans accomplis qu'elle supplia sa mère et ses sœurs de la conduire à l'Eglise, désirant ardemment assister à la messe et aux autres offices divins. Elle y priait si bien que tous l'admiraient et l'appelaient *la petite sainte*. Il vaudrait mieux qu'on dît cela de vous, mon enfant, que si par vos espiègleries ou vos étourderies à l'église, vous vous faites appeler un petit sot. - Le dimanche, il ne faut pas manquer le Catéchisme ; il est bon d'aller aux vêpres et de faire de saintes lectures. Lisez souvent surtout le Livre des petits enfants, si vous pouviez le savoir par cœur et faire tout ce que je vous conseille, que vous seriez heureux !

XLIV- Mademoiselle Bayley.

Mlle Bayley, qui fut élevée dans le protestantisme et devint plus tard fondatrice des Sœurs de la Charité des Etats-Unis d'Amérique, n'avait pas encore trois ans quand elle perdit sa mère. Toutes ses affections se concentrèrent donc sur son père. L'attachement sans bornes qu'elle avait pour [/114] lui se manifestait de diverses manières. Souvent, lorsqu'elle était à l'école, elle apprenait rapidement ses leçons et les récitait ; puis épiait une occasion favorable d'échapper à la vigilance de sa maîtresse, pour courir à la rencontre de son père qui passait dans la rue, l'embrasser et rentrer rapidement avant que la vieille institutrice eût remarqué son absence. Non seulement elle le regardait comme son protecteur, mais encore elle payait sa sollicitude et sa bonté par la pratique de toutes les vertus propres à réjouir le cœur paternel. L'amour pour son père était le mobile de toutes ses actions et l'encouragement de tous ses efforts. Quoique incapable à cet âge de sentir l'importance de l'étude, elle estimait ses exercices de l'école, parce qu'ils étaient prescrits par son père. Telles étaient sa vénération et son affection pour lui que jamais on ne l'a vue contrarier ses volontés, ni lui désobéir dans les moindres détails.

Cette enfant vous donne l'exemple de tous vos devoirs envers vos parents, mon cher enfant ; comme elle, vous devez aimer tendrement votre père et votre mère, à qui, après Dieu, vous êtes redevable de la vie, et qui ne vivent que pour vous. Malheur à vous, si vous leur souhaitiez du mal, si vous ne leur rendiez pas service quand ils sont malades, si vous osiez lever la main contre eux.

Absalon osa faire la guerre à David son père. Savez-vous quelle fut sa fin ? Je vais vous la raconter. Battu par Joab, il fut obligé de prendre la fuite à travers une forêt, sa longue chevelure s'engagea dans les branches d'un chêne, auquel il resta suspendu ; et il fut frappé de trois flèches. Son cadavre fut jeté dans une fosse et recouvert de pierres, en signe de l'exécration qu'on avait pour sa révolte. Les voyageurs orientaux rapportent que, de nos jours encore, les passants jettent des pierres sur le tombeau d' Ab- [115] salon. Les pères donnent ordre à leurs enfants d'en jeter en disant : « Voyez, c'est ici que pourrit ce fils perfide et rebelle contre son père ».

Respectez vos parents, comme vous respecteriez Notre-Seigneur lui-même. Point de signes, point de paroles qui aient l'air de les mépriser. Jamais n'en parlez qu'avec vénération, et obéissez-leur à l'exemple du divin Enfant Jésus, dont nous vous avons parlé déjà longuement. Il faut toujours obéir aux parents, excepté quand ils commanderaient de mal faire, et quand ils voudraient empêcher leurs enfants de suivre leur vocation. Surtout il faut obéir quand ils commandent d'éviter les mauvaises compagnies, les courses de côté et d'autre, loin de leur surveillance, d'aller à la Messe ou au Catéchisme, ou de recevoir les Sacrements ! Quel malheur pour un enfant, s'il désobéissait alors.

Saint Cuthmann était d'une pauvre famille de Standing en Angleterre. Son père étant venu à mourir, il resta avec sa mère dans la plus grande misère. Tous deux travaillaient avec ardeur, afin d'en sortir ; mais le travail et les privations rendirent bientôt la mère paralytique. Voilà donc Cuthmann qui ne peut plus la quitter, ni par conséquent aller au travail pour la nourrir. Il ne se plaint pas, se construit une petite charrette, dans laquelle il place un petit lit pour sa mère, et il va la promener de village en village, pour la soigner et mendier son pain. Tous sont dans l'admiration pour la piété filiale de ce jeune homme et l'assistent avec sa pauvre malade. Celle-ci étant venue à mourir, Cuthmann se consacra au service de Dieu. Il fit bâtir avec les offrandes des fidèles une petite église, près de laquelle il vécut et mourut en odeur de sainteté à Standing. On célèbre sa fête le 8 février.

Un petit enfant doit aussi le respect et l'obéissance à ses grands-parents, aux maîtres, aux maîtresses qui lui font [116] l'école. Le bon Dieu veut même qu'il respecte les vieillards. Une bande d'enfants mal élevés voyant passer le prophète Elisée qui avait perdu ses cheveux, se mirent à l'appeler *tête chauve*. Savez-vous ce qui arriva ? Des ours sortirent de la forêt voisine et mirent en pièce quarante-deux de ces mal appris.

Saint Jean Berchmans, dès sa plus tendre enfance, témoignait sa reconnaissance à ses parents et à ses premiers maîtres avec la plus charmante amabilité. Il ne voyait dès lors en eux que l'image de Dieu, l'aimant et l'instruisant, ou même le reprenant et le punissant par leur ministère. Admirable pensée de foi, bien au-dessus d'un âge si tendre, et qui redoublait son amour pour eux. Ce sentiment tout filial ne fit que s'accroître et s'épanouir dans la Compagnie

de Jésus, où le saint ne laissa passer aucun jour sans offrir, surtout à la sainte Messe, de ferventes prières et de généreux sacrifices, pour tous ceux qu'il regardait comme ses bienfaiteurs ; et le plus léger service n'était jamais oublié par lui.

Mais il ne se bornait pas là. Sentant à merveille, par un instinct secret de l'Esprit divin, combien le cœur de l'homme est sensible à une marque de reconnaissance, combien il y puise même de courage et d'élan jusque dans les choses de Dieu, le saint jeune homme allait ingénument, tous les mois, offrir à chacun de ses maîtres, une liste de communions, des prières, des pénitences qu'il s'était prescrites pour eux en retour de leurs peines. « J'ai gardé plusieurs de ces billets et je les conserve précieusement, comme les reliques d'un bienheureux », disait, après la mort de Jean, le P. François Piccolomini, celui de tous ses professeurs que le serviteur de Dieu semblait avoir aimé plus filialement. Qu'ils sont loin des sentiments des saints, les écoliers égoïstes qui croient que tout leur est dû, et n'ont [/117] au cœur aucun sentiment de reconnaissance pour leurs maîtres.

XLV- Le Bienheureux François de Posadas.

Il naquit à Cordoue, le 25 novembre 1644. Quelques jours après sa naissance, sa mère le porta dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire et l'offrit à la Sainte Vierge. On vit dès lors ce que serait cet enfant de bénédiction. Le premier mot qu'il prononça fut le nom de Marie, et ses premières paroles, la Salutation angélique. A l'âge de cinq ans, il commença à se confesser avec une attention et un jugement qui étonnaient fort ses confesseurs. A sept ans on l'admit à la Table sainte. Chaque jour, il servait plusieurs messes dans l'église des Dominicains de Saint Paul. Il jeûnait durant le carême et le vendredi au pain et à l'eau. Plein de compassion pour les pauvres, il leur donnait tout ce qu'il pouvait mettre de côté pour eux dans sa pauvre maison. Ayant obtenu de sa mère deux images l'une de Notre-Seigneur, l'autre de la Sainte Vierge, il les plaça sur une sorte d'autel. Tous les jours, il y allait réciter le rosaire avec d'autres enfants qu'il avait réunis. Après la récitation, François leur faisait un petit sermon et donnait des avis. Il disait aux uns : « Pourquoi offensez-vous Dieu qui vous donne l'être et qui vous le conserve ? ». « Faites attention à vos paroles », disait-il à d'autres, parce que vous serez la proie du démon : les uns pour avoir parlé, et les autres pour avoir écouté. « S'il rencontrait une croix sur son chemin, il s'agenouillait et faisait mettre à genoux ses compagnons, en disant » : Ô croix sur laquelle mon Dieu est mort, c'est toi qui me sépares de ta maudite com- [/118] pagnie du démon ». Quand il allait jouer avec ses camarades au pied de la Sierra-Morena, pendant qu'ils s'amusaient, il se retirait dans quelque-une des grottes de la montagne pour prier et faire pénitence.

Dès son enfance, il désira se faire dominicain ; et, en prenant ses leçons de latin, il logeait chez sa mère devenue veuve ; il la soignait et la servait avec tant d'attention et de tendresse, que sa mère disait à tous ceux qu'elle connaissait : « Mon fils est un saint, il me lave et me baise les pieds, il me fait mon lit, il m'obéit en tout et me donne toutes sortes de marques d'amour ». Dans sa vieillesse, le Bienheureux François disait lui-même : « Si Dieu use de miséricorde envers moi, c'est à cause de la bonne volonté avec laquelle j'ai toujours obéi à ma mère ». Quand il eut été plusieurs fois nommé évêque, il disait encore : « Je n'attribue ces honneurs qu'à Dieu, qui peut-être aura voulu récompenser ainsi l'ardent désir que j'ai eu d'honorer ma mère ».

A 19 ans, il fit profession chez les Dominicains et dès lors, ce fut un homme tout céleste, et plus tard un apôtre à la parole de flammes, convertissant les pécheurs les plus endurcis et faisant des prodiges éclatants. Honorez votre père et votre mère, mon enfant, si vous voulez être béni de Dieu.

XLVI- Un saint écolier.

Saint Jean Berchmans, dont je vous ai déjà parlé, mon enfant, n'avait que sept ans, lorsque ses parents décidèrent qu'il se rendrait désormais chaque matin à une petite école voisine, pour y recevoir les leçons d'un maître chrétien. [/119] Mais bientôt sa grand'mère s'aperçut qu'il se levait et sortait tous les jours, longtemps avant l'heure de la classe et comme elle lui en demandait la raison : « Ma bonne mère répond-il, j'ai obtenu de servir deux ou trois messes de grand matin, avant de me rendre à l'école, pour que le bon Dieu m'accorde la grâce d'apprendre et de retenir mieux mes leçons ». Aussi, son maître, qui lui survécut et dont le témoignage fut invoqué pour la béatification du saint écolier, était-il dans une égale admiration de ses progrès et de sa piété. Après la classe, Jean se hâtait de retourner modestement au foyer paternel ; et s'il trouvait parfois la maison vide et la porte fermée, il se retirait paisiblement dans une chapelle voisine pour y réciter son chapelet. Vers cette époque, sa mère fut atteinte d'une longue et très douloureuse infirmité, qui se prolongea plusieurs années. Jean lui rendit alors avec usure le prix de ses maternelles leçons. Il n'avait pas de plus doux repos, hors de ses moments de classe ou d'étude, que de la consoler par les pensées de la croix ou du ciel ; et elle l'appelait avec bonheur l'ange visible que le Seigneur lui envoyait, pour adoucir ses maux. Les enfants pieux sont toujours ceux qui comprennent le mieux ce qu'ils doivent à leurs parents.

XLVII- Joseph.

Vendu comme esclave par ses frères, qui avaient même songé à le faire mourir, le patriarche Joseph trouva, dans ses malheurs mêmes, le moyen d'arriver au comble des honneurs. Il était devenu l'intendant du roi d'Egypte et le dispensateur de tous ses greniers, quand ses frères, qui [/120] ne le connaissaient plus, vinrent, contraints par la famine, lui demander une provision de grains. C'eût été une belle occasion, pour une âme vulgaire de se venger ; mais ce cœur magnanime, une première fois, sans se faire connaître, fit remplir leurs sacs de grains et remettre dans un des sacs les sommes qu'ils lui avaient apportées. Une seconde fois, il fit préparer un grand festin à leur arrivée ; et, ne pouvant plus contenir sa tendresse pour eux, il fit sortir tous les assistants ; puis, resté seul avec eux, il éclata en sanglots et dit : « Je suis Joseph, votre frère. Est-ce que mon père vit encore ? ». Consternés à cette parole, ils n'osaient répondre ; mais il ajouta avec douceur : « Approchez de moi, n'ayez pas peur, ne prenez pas peine de ce que vous m'avez vendu dans ces contrées ; car c'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé en Egypte ». Et se jetant au cou de Benjamin, son plus jeune frère, il l'embrassa en pleurant. Benjamin pleurait aussi ; et Joseph embrassa pareillement chacun de ses frères et les arrosa de ses larmes. On sait qu'il les fit venir en Egypte avec Jacob, son père, et leur fit part de toutes ses richesses. Les grands cœurs ne se vengent que par des bienfaits.

A l'exemple de Joseph, mon enfant, il faut après vos parents, aimer vos frères et vos sœurs plus que toutes les autres personnes. Rien n'est beau comme une famille où l'on s'aime

bien où les frères et les sœurs ne se souhaitent jamais de mal, et cherchent à se rendre service les uns aux autres. C'est un péché d'insulter ses frères ou ses sœurs, ou de les frapper.

Pendant la grande révolution, durant laquelle les méchants massacraient les prêtres et les évêques, deux frères, appelés de la Rochefoucauld, étaient évêques, l'un de Beauvais l'autre de Saintes. Les brigands vinrent les surprendre ensemble. Ils en voulaient surtout à l'évêque de Beau- [121] vais, et étaient disposés à rendre la liberté à celui de Saintes. Mais ce dernier leur dit : « Mon frère n'est coupable que de son attachement à la religion ; mon crime est le même. Je dois donc être puni avec lui ; au reste, je ne pourrais supporter qu'il soit en prison sans moi ». Ils les conduisirent donc tous deux à la prison des Carmes, où quelques temps après ils furent égorgés.

Ils s'aimaient tant, qu'ils voulurent mourir ensemble. Aimez ainsi vos frères et vos sœurs, mon cher enfant.

XLVIII- Saint Jean.

C'était le disciple bien-aimé de Jésus-Christ. C'est lui qui reposa sa tête sur la poitrine de Jésus au cénacle, quand Notre-Seigneur institua l'Eucharistie. C'est lui qui eut seul le courage de se rendre au Calvaire, au moment de la mort de son bon Maître. C'est à lui que Jésus, du haut de sa croix, confia sa divine Mère, en lui disant : « Mon fils, voilà votre Mère ».

Ce bon saint aima bien le bon Dieu. Il subit le martyre plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Le cruel Domitien le fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante. Mais par un miracle, saint Jean sortit de la chaudière plus fort et plus vigoureux que jamais, comme s'il avait pris un bain d'eau fraîche. Il parvint à une grande vieillesse, et quand il ne pouvait plus aller à l'église, il s'y faisait porter. Comme il était un des douze Apôtres, il prêchait ; mais il n'avait plus la force que de dire quelques mots. Il répétait toujours ces mêmes paroles : *Mes petits-enfants, aimez-vous les uns les autres*. Les fidèles lui disaient : « Mais, Père, vous nous dites toujours la même chose ! ». Et il ré- [/122] pondait : *Mes petits-enfants, aimez-vous les uns les autres ; car c'est le précepte du Seigneur, et si on l'accomplit, cela suffit*.

Retenez bien cette leçon, mon enfant : Aimez tous les hommes. Le bon Dieu le veut ; car tous sont faits à son image comme nous. Donc, c'est un péché de souhaiter du mal aux autres et de s'en souhaiter à soi-même. C'est un péché de vouloir faire du mal aux autres, et de vouloir s'en faire à soi-même.

XLIX- Il ne faut jamais garder de la rancune.

Adélaïde, fille du roi de Bourgogne, avait épousé Lothaire, roi d'Italie, qui fut mis à mort par Bérenger. Bérenger, maître d'Adélaïde, voulut lui faire épouser son fils. La reine repoussant cette proposition avec horreur, fut jetée en prison et confiée à la garde de Villa, femme de Bérenger, qui la traita inhumainement. Adélaïde réussit à s'évader. Elle alla se réfugier auprès de son oncle Othon, qui lui fit épouser son fils, Othon le Grand. Celui-ci vainquit Bérenger, et ayant fait captive sa femme, l'ignoble Villa, il l'amena à Adélaïde, qui devait décider du sort de la captive. Villa dit à Adélaïde, dans son désespoir : - « Je n'ai fait qu'une faute dans ma vie, c'est de ne vous avoir pas fait mettre à mort, quand vous étiez en ma puissance. - Et moi, reprit avec

douceur Adélaïde, je veux du moins faire une belle action dans ma vie, c'est de vous accorder la liberté. Retournez auprès de votre mari, et apprenez-lui à cesser d'être ingrat, afin qu'il cesse d'être malheureux ».

Que c'est beau de pardonner à l'exemple de Notre-Seigneur qui a prié pour ses bourreaux ! Que c'est laid de se [/123] venger ; c'est faire comme les chats qui mordent ceux qui leur mettent le pied sur la queue.

Donc, mon enfant, point de haine contre personne ; au contraire, le dévouement à l'égard de tout le monde. C'est vilain de ne vivre que pour soi. Notre-Seigneur a dit : « Il vaut mieux donner que de recevoir ».

Quand le père de saint Vincent de Paul, encore enfant, l'envoyait au moulin chercher de la farine, Vincent, s'il rencontrait un pauvre, ne pouvait résister au besoin de lui en donner quelques poignées ; et son père, qui était un homme de bien, ne s'en plaignait pas. Un jour que Vincent rencontra un pauvre dans une grande misère, il lui donna trente sous qu'il avait mis de côté à force de travail et d'épargne, et il ne s'en réserva rien. Imitiez-le, mon enfant, faites l'aumône aux pauvres que vous rencontrez, si vous avez quelque chose à votre usage ; si vous n'avez rien, demandez quelque chose pour eux à vos bons parents. S'ils ne vous donnent rien, faites au moins plaisir aux pauvres par une bonne parole. Quand saint Pascal Baylon, n'avait même pas un morceau de pain à leur donner, il allait chercher au jardin une fleur pour la leur offrir, et ils s'en allaient contents. Et puis, mon enfant, il y a d'autres moyens d'exercer la charité envers le prochain, apprendre le Catéchisme à un petit enfant qui ne le sait pas, lire avec lui le Livre des petits enfants, lui donner un bon conseil comme de ne pas blasphémer, d'être obéissant, le reprendre s'il fait le mal, le consoler quand il pleure, avertir ses parents ou ses maîtres quand il offense le bon Dieu, afin qu'ils le corrigent, prier pour qu'il se convertisse, faire l'aumône d'un chapelet ou d'une pénitence aux âmes du purgatoire, ce sont des actes de charité, que vous pouvez toujours faire, qui développeront votre bon cœur, et qui vous attireront toutes les bénédictions de Dieu. [/124]

L- Beaux exemples de charité.

Saint Bernardin de Sienne était orphelin à sept ans, et sa pieuse tante s'était chargée de l'élever. Un jour qu'il ne lui restait qu'un pain dans la maison pour toute la famille, elle refusa l'aumône à un pauvre. Bernardin lui dit : « Pour l'amour de Dieu, donnez quelque chose à ce pauvre, autrement je ne pourrai ni dîner, ni souper aujourd'hui ; j'aime mieux jeûner que de le voir endurer la faim ».

Saint Louis de Gonzague étant encore aux bras de sa nourrice, s'il rencontrait quelque pauvre, pleurait amèrement jusqu'à ce qu'on lui eût fait l'aumône. Heureux ceux qui ont appris de bonne heure la charité qui édifie, au lieu de l'égoïsme qui ruine tout !

Saint Thomas de Villeneuve, dans son enfance, fut envoyé à l'école, dès qu'il fut en âge. Il y devint un modèle de modestie et de vertu. Il servait la messe avec une dévotion qui ne tenait rien de l'enfance. Il se plaisait à balayer l'église et à embellir les autels ; il aimait, tout enfant, à imiter les cérémonies de l'Eglise ; quand il faisait le prédicateur, il l'était réellement ; il répétait

à ses condisciples les vérités qu'il avait retenues du sermon ; il était alors très pathétique ; il fondait lui-même en larmes et en tirait souvent des yeux de ses auditeurs. A sept ans, il se fit remarquer par son amour envers les pauvres ; il donnait son déjeuner au premier qu'il rencontrait ; et il s'est plusieurs fois dépouillé pour vêtir ceux des pauvres qui manquaient d'habits. Un jour qu'il était seul dans la maison paternelle, il se présenta six pauvres à la porte ; [125] il ne put leur refuser la charité ; mais, comme il n'avait point la clef de la dépense, il eût recours à six poulets qui étaient encore à la suite d'une poule, et leur en distribua un à chacun. Sa mère, ne les trouvant plus à son retour, lui demanda ce qu'ils étaient devenus ; il lui avoua ce qu'il en avait fait, ajoutant ingénument que si un septième pauvre se fut présenté, il lui eût aussi donné la poule. Loin de le reprendre de cette libéralité, elle en louait Notre-Seigneur en elle-même, le priant de bénir ces premiers sentiments de charité qu'il lui inspirait par sa grâce, et de les augmenter pour sa plus grande gloire. Il se faisait l'intercesseur de ceux qui demandaient l'assistance à ses parents, s'informaient soigneusement de leur misère, puis la représentait en des termes si touchants, qu'il n'était jamais éconduit. Heureux les parents qui savent favoriser les élans d'un bon cœur dans leurs jeunes enfants !

LI- La mort de Théodoric.

Symmaque était un sénateur romain. Théodoric, roi des Goths, le fit mourir injustement. Le remords de son crime le poursuivait partout ; et un jour qu'on apporta sur sa table, la tête d'un grand poisson, son imagination frappée lui fit voir, dans le plat, la tête de Symmaque fraîchement coupée, qui se mordait les lèvres et le regardait d'un œil furieux. Il en fut si épouvanté que, saisi d'un frisson, il se mit au lit, en pleurant son crime ; et il mourut trois heures après, dans d'atroces et humiliantes douleurs.

C'est un crime monstrueux que de tuer un homme, ou de se détruire soi-même. Nous ne sommes maîtres ni de [/126] notre vie, ni de nos membres, ni de la vie, ni des membres du prochain. La vie et les membres appartiennent à Dieu qui ne nous en laisse que l'usage. Celui qui se tue lui-même pour éviter les souffrances de quelques jours, se précipite lui-même dans les tourments de l'enfer qui ne finiront pas. Il n'est pas même permis d'abrèger ses jours exprès, en se privant de nourriture par exemple. Le duel où deux hommes se battent aux armes, avec péril de se tuer, ou de se blesser gravement est un grand péché. - Il est cependant permis à ceux qui gouvernent une nation, de punir de mort un scélérat qui assassine les autres, comme il est permis à un chirurgien de couper une jambe pourrie, afin de sauver le reste du corps. Quand un méchant voudrait obliger par force un enfant à faire le mal, l'enfant doit crier, appeler au secours et se défendre ; mais s'il ne pouvait se garantir autrement du mal, il pourrait tuer celui qui veut le forcer à le commettre.

L'âme est mille fois plus précieuse que le corps. Malheur donc à celui qui tue son âme par le péché mortel, ou qui s'expose volontairement au danger du péché mortel. C'est là une sorte de suicide. *Ne craignez pas, a dit Notre-Seigneur, celui qui peut tuer le corps, mais craignez celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer.* Qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer ? Les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les mauvaises paroles ; voilà ce qu'il faut craindre.

Notre-Seigneur a dit encore : *Malheur à celui par qui le scandale arrive ; il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât ainsi dans la mer !* Le scandaleux c'est celui qui porte au mal un enfant par ses paroles ou ses exemples. Il est pire qu'un assassin ; car il tue l'âme. Il lui ravit la grâce de Dieu. En vérité, mon enfant, c'est celui-là qu'il faut fuir [/127] comme un loup. Si vous voyiez un ours, en hiver, quand il y a de la neige, sortir des forêts et venir à vous à la course, iriez-vous lui caresser la patte ? Non, certes, vous fuiriez à toutes jambes. Le scandaleux qui vous invite à aller avec lui, pour vous faire offenser le bon Dieu, est plus redoutable. Si un ours vous dévorait et que vous fussiez en état de grâce, où iriez-vous ? - Au ciel. - Et si vous veniez à mourir, après que le scandaleux vous aurait fait offenser Dieu, où iriez-vous ? - En enfer. Donc fuyez-le comme une vipère. Et vous, mon enfant, non seulement ne conseillez jamais aux autres de mal faire, jamais ne les encouragez ni ne les aidez à offenser Dieu, mais même détournez-les du péché tant que vous pourrez.

LII- Quelques enfants modestes.

Sainte Claire de Montefalcone, encore enfant, pendant son sommeil, s'était un peu découverte sans le vouloir. Sa sœur aînée l'en reprit ; et l'enfant en fit une longue et rude pénitence, comme si c'eût été une faute énorme. Depuis lors, elle s'arrangeait pour dormir, de telle sorte qu'il lui était impossible de se découvrir, et qu'aucun de ses membres ne pouvait toucher un autre membre nu. Notre-Seigneur aime tant la modestie et en particulier dans l'enfance et dans la jeunesse !

Le Bienheureux Pierre Fourier, étant encore tout petit enfant, ne pouvait souffrir que l'on découvrit la moindre partie de son petit corps, lors même qu'il était nécessaire de changer de linge. Il versait tant de larmes et criait si haut, quand on ne le couvrait pas, que rien n'était capable de l'apaiser ; et sitôt qu'on l'avait revêtu de ses [/128] petits habits, il devenait en un instant paisible comme un agneau. Dans son enfance, il s'éloignait toujours de la compagnie des enfants d'un autre sexe, on ne pouvait même lui persuader de demeurer avec sa propre sœur.

Saint Louis de Gonzague évitait d'arrêter les yeux, même sur le visage de sa mère, et, quand il était malade, il ne laissait pas même voir le bout de ses pieds aux domestiques qui le servaient.

Heureux les enfants modestes ! Heureux, a dit Notre-Seigneur, *ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Si vous voulez voir Dieu, mon enfant, point de mauvaises paroles, point de mauvaises chansons, n'arrêtez : jamais les yeux sur des choses qui pourraient vous porter à mal faire. Seul et en compagnie, la nuit et le jour, étant assis ou étant couché, ne faites jamais rien qui puisse faire pleurer l'ange gardien qui est à côté de vous. Levez-vous et couchez-vous très modestement. Si vous aviez toujours à côté de vous un prêtre, qui vît tout ce que vous faites, oseriez-vous faire le mal ? - Non, assurément. Et si ce prêtre voyait les pensées qui sont dans votre esprit, oseriez-vous vous arrêter à de mauvaises, pensées ? - Jamais. Quand vous êtes seul, y a-t-il quelqu'un qui voit tout ce que vous faites, et comment vous vous tenez, qui entend ce que vous dites, qui lit dans le fond de votre cœur et de votre esprit tout ce qui peut y être de mauvais ? - Oui, assurément. Et qui est-ce qui vous voit ainsi ? - L'ange gardien. Il faut avoir grande confiance en votre ange gardien et l'invoquer souvent.

La Bienheureuse Jeanne d'Orvieto, qui plus tard entra dans l'ordre de Saint-Dominique, était devenue orpheline toute jeune ; et une personne vertueuse la plaignant de la perte de ses parents, elle lui montra l'image de son ange gardien : « - Voilà, dit-elle, celui qui me servira de père [/129] et de mère ; il m'aimera encore plus que mes bons parents que le Ciel m'a enlevés ». Admirable exemple de confiance en l'ange gardien !

Et qui est-ce qui vous voit encore quand vous êtes seul ? Le bon Dieu. Comment donc feriez-vous en sa présence, ce que vous ne feriez pas devant un homme ? Ne dites pas que les ténèbres vous cachent, que les murs vous environnent. Les yeux de Dieu sont bien plus pénétrants que le soleil ; tout est à découvert devant lui. Et il punira d'une manière terrible dans l'autre vie ceux qui auront profané par des fautes honteuses, leur cœur, leur esprit, leur corps qui est un temple où Dieu veut habiter. Ces fautes honteuses dégradent un homme et le rendent semblable aux bêtes. Donc, cher enfant, repoussez tout ce qui est mauvais. - Si un charbon vous tombait sur la main, vous amuseriez-vous à regarder quelle couleur il a ? - Non, vous le jetteriez vite à terre. Une mauvaise pensée qui vous vient à l'esprit est un tison d'enfer. Donc repoussez-la vite sans la regarder. Dites vite : *Jésus, Marie, Joseph* ! et occupez-vous d'autre chose.

Avez-vous remarqué que le petit Pierre Fourier n'allait pas avec de petites filles ? Eh bien ! les petits garçons doivent faire comme lui ; et les petites filles feront bien de ne pas aller avec les petits garçons ; qu'elles s'amuse entre elles dans leurs jeux. Mais surtout tous doivent éviter toute personne qui leur parlerait mal, ou leur conseillerait de mal faire. Je vous l'ai souvent dit, mon enfant. Retenez-le bien. Oh ! quel bonheur, si en gardant bien la modestie, vous pouviez conserver toujours, jusqu'à la mort, l'innocence de votre baptême. Oh ! priez pour obtenir du bon Dieu cette grâce. Que les commandements de Dieu sont aimables ! Si nous les observons bien, ils nous rendent semblables aux anges. Les gamins qui ne les ob- [/130] servent pas sont des petits démons. - Si vous en rencontriez qui fissent des choses mauvaises, dites-le vite à votre père, à votre mère, au maître, à la maîtresse, chez qui vous allez à l'école, afin qu'ils les punissent et ne vous laissent pas aller avec eux.

L'ami des insensés leur devient semblable. L'expérience confirme tous les jours cette parole du Saint-Esprit. Joseph Arger, jeune homme de vingt-trois ans, fut condamné à mort au mois de mai 1844, par la cour d'assise de la Seine-Inférieure. Arrivé au pied de l'échafaud, il demande à parler à la foule qui était immense : « Je vais mourir dit-il, parce que j'ai fréquenté des mauvaises compagnies. Six semaines ont suffi. C'est Décaut qui m'a perdu, je lui pardonne. Adieu, mon pauvre père ! ». Et sa tête tomba sous le couteau fatal. Décaut fut condamné aux travaux forcés. Voilà où conduisent les mauvaises compagnies. Vous êtes effrayés du sort de Joseph Arger. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus terrible. Il s'est repenti et est mort dans de bons sentiments. Les mauvaises compagnies peuvent mener plus loin qu'à l'échafaud ; où donc ? au libertinage, à l'impiété, à une mort de réprouvé.

Jeux de main, jeux de vilain, dit le proverbe. Il faut donc éviter de trop grandes familiarités avec d'autres enfants, même sages. Pendant les récréations du pensionnat dont elle était élève, Marguerite du Saint-Sacrement était toujours d'une douce gravité et ne souffrait jamais que ses compagnes lui témoignassent une amitié trop sensible. « Ma chère amie, dit-elle un jour à une de ses cousines qui lui prodiguait les marques de son affection, ne devrions-nous pas réserver

toute cette tendresse pour le bon Dieu ? ». A son exemple ne caressez personne, pas même les animaux, et ne supportez d'autres caresses que celles de vos bons parents. [/131]

LIII- Leçon d'un enfant de deux ans.

Sainte Véronique Giuliani était dans sa deuxième année, quand la servante de sa mère la mena chez un marchand, qui en ce moment cherchait à tromper par de faux poids. L'enfant éclairée de Dieu, lui dit d'une voix bien nette : « - *Soyez juste, car Dieu vous voit* ». Je vous dis la même parole, mon enfant, soyez juste, ne prenez rien aux autres, pas même un sou ; ne les trompez pas dans les jeux, ne faites aucun tort aux autres, aucun dommage aux récoltes, aux arbres de votre prochain ; car Dieu vous voit et vous punira. Si vous trouvez quelque chose qui appartienne aux autres, rendez-le leur aussitôt. Cela ne vous appartient pas. Si vous contractiez étant petit des habitudes de prendre de petites choses, quand vous seriez grands, vous seriez exposé à voler des choses de valeur, et vous mériteriez alors la prison, et votre réputation serait perdue. Souvenez-vous du proverbe : « Qui vole un œuf, volera un boeuf ». Les hommes ne craignent rien tant que les voleurs, et rien ne leur paraît si méprisable que l'habitude de voler.

LIV- Leçon d'une mère.

Mme Acarie disait souvent à ses enfants : « Quand vous auriez tout perdu, ou renversé toute la maison, si vous l'avouez quand on vous le demandera, je vous le pardonnerai de bon cœur ; mais je ne vous pardonnerai jamais [/132] le plus petit mensonge ». Ce ne lui était pas assez de voir ses enfants confesser ingénument leurs fautes, lorsqu'ils étaient interrogés, elle voulait que, sans attendre ses questions, ils s'en accusassent eux-mêmes par le seul instinct d'un humble repentir.

Le mensonge est si laid, que les anciens romains brûlaient les menteurs sur le front avec un fer rouge, pour leur imprimer une marque d'ignominie ; et on dit qu'ayant rencontré un vieillard de soixante ans qui, d'après ce qu'on assurait, n'avait jamais menti, le grand empereur Auguste lui fit élever une statue, pour lui faire honneur.

La mère de saint François de Sales avait si bien su mettre dans le cœur de son enfant l'horreur du mensonge et du vice, l'amour du vrai et du bien, que jamais on n'entendit sortir de la bouche du petit François une seule parole contraire à ce qu'il croyait la vérité ; il répondait avec ingénuité, simplicité, candeur, et aimait mieux être puni que de se dérober au châtement par un mensonge. Petits enfants, subissez un châtement plutôt que de mentir.

C'est surtout devant les tribunaux qu'il faut dire la vérité, et les mensonges les plus graves sont ceux qui nuisent au prochain.

La parole ne nous a pas été donnée pour mentir, ni pour nuire aux autres, mais pour dire la vérité et rendre service à notre prochain. Ils sont donc bien coupables ceux qui disent des autres du mal, capable de leur nuire gravement, S'ils disent des choses fausses du prochain, c'est ce qu'on appelle la calomnie ; s'ils disent des choses vraies, mais secrètes, qui puissent nuire, c'est la médisance. N'ayez pas une langue qui écorche tout ce qu'elle touche ; et quand on parle mal du prochain, gardez le silence ou parlez d'autre chose.

La fille de Louis XV, Mme Louise de France, qui se fit [/133] plus tard carmélite, étant encore dans le monde, ne pouvait souffrir qu'on parlât au désavantage du prochain. Si elle entendait quelque propos de ce genre, elle se faisait une loi de ne pas le répéter et détournait la conversation. C'est en effet ce que l'on doit faire en pareil cas.

Gardez-vous aussi de dire aux autres des injures, ou d'avoir pour eux des airs de mépris. Ceux qui ont le plus de défauts sont quand même faits à l'image de Dieu que nous devons respecter en eux. - Si on vous offense ne vous plaignez pas ; offrez cet affront à Jésus qui a été souffleté pour l'amour de vous.

Le P. Fernandez, compagnon de saint François Xavier, prêchait à Amanguchi, dans le Japon. Au milieu de son sermon, un homme de la lie du peuple, s'approche de lui, comme pour lui dire quelque chose, et lui lance à la face un hideux crachat. Le prédicateur sans s'émouvoir, s'essuie le visage et continue son discours, comme si rien ne fût arrivé de fâcheux. Cette patience frappa tellement les infidèles que, malgré tous les efforts de l'enfer, les conversions furent très nombreuses.

Sachez garder un secret, mon enfant ; et pour cela habituez-vous à ne pas trop parler.

Xénon, se trouvant un jour en compagnie d'un jeune homme, qui parlait beaucoup, lui dit : Sachez que si nous avons deux oreilles et seulement une bouche, c'est afin que nous écoutions deux fois plus que nous parlons. Retenez aussi, mon enfant, le proverbe des chinois : « Tête sage, langue courte ». [/134]

LV- Une leçon du roi Louis XVI.

Louis XVI, ayant fait disparaître l'usage établi à la cour, sous le règne précédent, de servir à la fois des plats gras et maigres, les jours de chasse, un courtisan s'en plaignit devant le roi, en citant les paroles de l'Evangile : *Ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'âme*. Non, répondit Louis XVI, mais c'est la révolte contre une autorité Légitime ; et puisque vous lisez l'Evangile, vous n'ignorez pas la parole de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain*.

Jésus-Christ a dit aux pasteurs de l'Eglise : Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. Désobéir à l'Eglise, au Pape et aux Evêques c'est donc désobéir à Dieu. - Or, quels sont les commandements de l'Eglise ? - Les voici :

Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement. Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement. Tous tes péchés confesseras à tous le moins une fois l'an. Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. Quatre-Temps, vigiles, jeûneras et le carême entièrement. Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement.

Il faut donc ne pas travailler et entendre la messe les jours de fête d'obligation ainsi que le dimanche. Or, savez-vous quelles sont en France les fêtes où l'on est obligé de cesser le travail et d'entendre la messe ? - Il n'y en a que quatre : la Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. Que nous rappelle la Noël ? - La naissance de Notre-Seigneur dans une étable. - Et l'Ascension que nous rappelle-t-elle ? - Elle nous rappelle Notre-Seigneur [/135] remontant au

ciel. - Et l'Assomption ? - Elle nous rappelle que la Sainte Vierge est ressuscitée après sa mort et que les Anges l'ont élevée en corps et en âme dans le ciel. - Qui honorons-nous le jour de la Toussaint ? - Tous les Saints qui sont au ciel ; nous les fêtons tous à la fois, afin qu'ils nous protègent tous, et nous aident à aller les rejoindre.

LVI- Quelques questions sur les commandements de l'Eglise.

Le troisième commandement de l'Eglise que nous ordonne-t-il ? - De nous confesser au moins une fois l'an, quand nous avons offensé gravement le bon Dieu. Quand on a fait des fautes graves, c'est un péché mortel de rester plus d'un an sans se confesser, lors même qu'on aurait moins de sept ans.

Que nous ordonne le quatrième commandement de l'Eglise ? - De communier au temps pascal, c'est-à-dire régulièrement dans la semaine d'avant Pâques, ou dans celle d'après Pâques. - Mais cette loi n'atteint pas les enfants qui n'ont pas été admis encore à la première communion. - Et si les enfants qui n'ont pas été admis à la première communion tombaient gravement malades, seraient-ils obligés de communier ? - Oui, s'ils ont l'usage de la raison.

Et le cinquième commandement que nous ordonne-t-il ? - De jeûner aux veilles de certaines fêtes, au mercredi, vendredi et samedi des Quatre-Temps et tous les jours de Carême, excepté le dimanche.

Les petits enfants sont-ils obligés de jeûner ? - Non, l'Eglise qui est une bonne mère, a peur que le jeûne ne les [/136] fatigue ; et elle n'ordonne de jeûner qu'à ceux qui ont vingt-un ans accomplis. Mais ceux qui sont plus jeunes font bien de faire quelque pénitence pour expier leurs péchés et pour s'en préserver à l'avenir.

Le sixième commandement de l'Eglise que défend-il ? - De manger de la viande, tous les vendredis de l'année, excepté le jour de Noël, les mercredis, vendredis, et samedis des Quatre-Temps et au moins les mercredis, vendredis et samedis du Carême. Est-ce un péché que de manger de la viande les jours défendus ? - Oui, si on le fait sans nécessité ou sans permission. Et si on mange plusieurs fois de la viande en un jour défendu, on pêche plusieurs fois. Mais les petits enfants, qui n'ont pas sept ans, peuvent manger tous les jours de la viande ; ils feront bien mieux toutefois de s'en priver. Une fois qu'ils ont sept ans, sont-ils obligés de s'en priver ? - Oui, mais cependant, quand ayant besoin de prendre leur repas, il n'y a rien que de ta viande sur table, ils peuvent manger ce qu'il y a sans péché ; mais qu'ils aient soin de prier humblement leurs parents de vouloir bien leur faire des aliments maigres une autre fois. S'il y avait sur table en même temps que du gras des aliments maigres, en quantité suffisante pour se nourrir, ils devraient se contenter d'aliments maigres, à moins qu'en refusant de manger du gras, ils ne craignissent de faire blasphémer leurs parents. S'ils avaient à craindre de grandes colères de leurs parents, ils pourraient faire gras sans péché.

Mon enfant, non seulement obéissez à l'Eglise ; mais aimez-la, car c'est par elle que vous arrive la vérité que [/137] Notre-Seigneur a apportée du ciel, l'instruction religieuse, le baptême qui vous a sanctifié, et les autres sacrements qui produiront la grâce en vous. Sainte Jeanne de Chantal, tout enfant, frémissait tour à tour de joie ou de tristesse selon que son père

lui racontait les triomphes ou les douleurs de l'Eglise ; et, plus tard, elle ne pouvait voir, sans verser des larmes, les ravages qu'avaient faits dans l'Eglise les protestants.

LVII- Leçon du vieillard Tobie.

Ce saint homme disait à son fils : *Ne laissez jamais l'orgueil dominer dans votre cœur, car il est la source de toute perte.* Je vous dis la même chose, mon enfant. Savez-vous ce qu'est un enfant orgueilleux ? Je vais vous le dire : c'est un petit désobéissant ; il répond à tout ce qu'on lui dit, il tient tête à tout le monde, il a toujours le dernier mot, il en sait plus long que ceux qui sont plus âgés que lui ; il commande aux autres comme s'il en avait le droit, il voudrait que tout le monde le servît, et lui-même ne voudrait rendre service à personne. Il cherche à se faire voir, il se vante ; le moindre mépris le met en colère. Pauvre enfant ! quel vilain défaut ; il y en a assez pour le perdre un jour. Les petites filles orgueilleuses peuvent être aussi égoïstes et fières ; mais surtout elles sont vaniteuses, elles ne pensent qu'à leurs cheveux, leurs rubans, leurs bonnets, leurs habits. Voilà le portrait des petits orgueilleux. Qu'ils sont loin des exemples de Notre-Seigneur, si modeste, si humble toute sa vie !

Saint Pierre de Luxembourg, cet ange terrestre qui fut évêque de Metz à seize ans, et cardinal à dix-sept ans et [/138] qui mourut à dix-huit ans, répétait souvent : Méprisez le monde, méprisez-vous vous-même, réjouissez-vous dans le mépris de vous-même, mais gardez-vous de mépriser qui que ce soit ! Quelle sublime leçon ! Faisons-en notre profit.

Le roi Hérode Agrippa voulut recevoir au théâtre les ambassadeurs de Tyr et de Sidon. Il parut devant la foule, vêtu d'une robe royale toute d'argent, dont les rayons du soleil relevaient encore l'éclat. Quand il eut harangué le peuple, on s'écria : C'est un dieu qui parle et non un homme ; mais l'ange du Seigneur le frappa à l'instant, et il mourut rongé par les vers. Juste châtiment de l'orgueil.

Sainte Rose de Lima, cette fleur gracieuse de sainteté qui s'est épanouie la première, sous le soleil de l'Amérique méridionale, coupa elle-même sa chevelure, dont elle ne pouvait souffrir la beauté ; et les auteurs de sa vie ajoutent que, pour défigurer son beau visage, elle appliquait sur ses joues l'écorce d'un arbre qui les déchirait. Il vous sera sans doute agréable, mon enfant, de connaître dans quelle circonstance cette admirable vierge commença à concevoir un profond mépris pour toute beauté périssable.

Elle n'avait encore que cinq ans ; son frère, jouant un jour avec elle, lui découvrit la tête et répandit de la poussière sur ses cheveux. Cette malice le fit beaucoup rire ; mais la petite Rose n'en fut nullement enchantée. Sensible à cette offense, elle quitta le jeu et voulut s'éloigner. Alors son frère, prenant un ton solennel et gesticulant comme un prédicateur, lui parla avec force contre la vanité. Les paroles de cet enfant furent pour Rose comme un coup de foudre ; elles pénétrèrent jusqu'à son cœur, et y firent naître, avec l'horreur de la vanité, un ardent désir de ne plaire qu'à Jésus.

La Bienheureuse Villana de Florence avait oublié la [/140] ferveur de son enfance. Elle mettait beaucoup de soin à se parer. Un jour qu'elle se regardait au miroir, elle se vit à deux reprises, semblable à un démon. Effrayée de cette vision qui lui fit connaître l'état de son âme,

elle quitta aussitôt ses parures et courut chez les Pères Dominicains, versant d'abondantes larmes sur ses péchés.

M. de Condren, qui fut plus tard supérieur de l'Oratoire, n'avait que cinq ans quand son père le fit peindre ; et son portrait faisait l'admiration de tout le monde. Seul, le pieux enfant n'en était pas satisfait ; il ne pouvait voir sans douleur qu'on admirât autre chose que la bonté divine. Sa peine alla même si loin, qu'il résolut de déchirer ce portrait. Il s'arma donc d'un bâton pour l'abattre ; mais la hauteur où il était suspendu ne lui permit pas d'y arriver. Alors, sans rien dire de son dessein, il se procura des flèches, s'enferma dans la salle où le portrait était exposé et le perça jusqu'à le rendre méconnaissable. Ce m'était, disait-il plus tard, une chose plus fâcheuse de me voir louer de la beauté, qu'elle n'est agréable au mondain, et Dieu imprimait en mon âme une grande horreur pour cette vanité.

Mon cher enfant, si vous vous occupez de la beauté de votre visage et de vos habits, et que votre âme soit en état de péché, sachez qu'elle est horrible aux yeux de Dieu comme un démon.

LVIII- De quelques autres défauts.

Mon enfant, savez-vous ce que c'est qu'un avaro ? - C'est celui qui tient trop aux biens de la terre. Vous entendrez dire partout que les riches sont heureux. Prenez [/141] bien garde de croire à ses fausses maximes du monde. Notre-Seigneur a-t-il parlé ainsi ? - Non, il a dit : Bienheureux les pauvres par l'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Est-ce Jésus-Christ qui se trompe, ou est-ce le monde ? - Jésus-Christ est la sagesse de Dieu ; c'est donc le monde qui est dans l'erreur. Cherchez donc les biens que les voleurs ne peuvent pas vous ravir : les biens de la grâce et ceux du ciel.

Gardez-vous aussi de flatter votre corps, il n'en vaut pas la peine : Allez voir au cimetière ce qu'on aime quand on aime son corps, disait le saint curé d' Ars. Ce corps sera rongé par les vers ; et il pourrira plus vite, si nous le flattons.

Quand le chevalier Bayard partit pour la cour du duc de Savoie, il n'avait que quatorze ans. Sa mère pleurait dans une tour du château ; elle sortit par une porte de derrière la tour, fit venir son fils vers elle, et lui adressa ses recommandations. Entre autres paroles, elle lui dit : Pierre, mon ami, fuyez l'envie, car c'est un vilain vice. L'envieux est jaloux du bien des autres, il leur souhaite du mal ; il se rend malheureux de ce qui fait le bonheur d'autrui. C'est l'envie qui porta Caïn à tuer son frère Abel, et les frères de Joseph à le vendre comme esclave à des marchands.

La mère de Bayard lui dit encore : « Pierre, maintenez-vous sobre au boire et au manger », c'est-à-dire évitez la gourmandise. Surtout ne buvez point de vin ou buvez-en peu, afin de vous préserver toujours de l'ivresse qui fait la ruine de l'âme et du corps.

La colère est fille de l'orgueil, et empêche comme l'ivresse un enfant d'écouter la raison. Un enfant qui se laisse emporter par cette passion, dit des injures aux autres, se bat, casse ce qui lui tombe sous la main. On dirait un fou fu- [/142] rieux. C'est la colère qui provoque les blasphèmes.

Le philosophe Athénodore donna à l'empereur Auguste un moyen assez plaisant de se corriger de la colère. Il lui conseilla de réciter les 24 lettres de l'alphabet grec, quand il sentirait l'aiguillon de cette passion. Il suffit, en effet, de prendre le temps de réfléchir pour éviter les excès auxquels conduit la colère. La récitation des lettres de l'alphabet français serait suffisante.

Enfin la paresse est la mère de beaucoup de péchés, comme je vous l'ai expliqué déjà. Ne vous laissez aller à aucun de ces défauts, mon enfant ; et si vous voulez réussir à triompher de tous à la fois, priez, pensez à Notre-Seigneur, si humble, si mortifié, si bon pour tous, si pauvre, si doux, et tâchez de reproduire en vous toutes ses vertus.

C'est ainsi qu'ont fait les saints, et quelle belle vie que celle des saints, si on la compare à la vie des orgueilleux, des avarés, des jaloux, des gourmands, des emportés et des paresseux. Qu'il est plus beau, plus noble, plus heureux de ressembler à Notre-seigneur et aux saints que de faire comme ceux qui sont les esclaves de leurs mauvaises passions !

LIX- Le tic-tac d'un moulin.

Le Bienheureux Notker, dit le bègue, à cause d'une infirmité de langue, était un moine de Saint-Gall, en Suisse ; il était devenu un célèbre musicien. Une nuit, en passant dans un dortoir, il entendit le tic-tac d'un moulin, et pensant que l'homme sans le Saint-Esprit est comme un moulin sans eau, il composa une magnifique invocation à l'Esprit-Saint. [/143]

Le moulin sans eau, c'est l'homme sans la grâce. Pourriez-vous, mon enfant, monter au sommet d'une haute église, sans échelle, ou sans que personne vous tendît une corde ? - Vous ne le pourriez pas. Le bon Dieu nous appelle-t-il à monter plus haut qu'une église ? Oui, il nous appelle à aller au ciel, où notre âme le verra face à face, et le possédera ? Est-ce haut cela ? C'est si haut que non seulement aucun homme, mais même aucun ange, aucun séraphin ne pourrait s'élever jusque-là, sans que le bon Dieu lui tendît une échelle ou une corde. - Et quelle est l'échelle que le bon Dieu nous tend ? C'est sa grâce, c'est son secours qu'il nous donne pour nous donner des forces qui nous rendent capables de monter là-haut.

Combien y a-t-il de sortes de grâces ? Deux : la grâce qui nous rend saints et que l'on appelle à cause de cela grâce sanctifiante et la grâce que Dieu nous donne à tout moment et qui s'appelle grâce actuelle.

La grâce qui nous rend saint, est pour l'âme ce que la vie est pour le corps, elle nous délivre du péché, elle nous fait les amis de Dieu, elle nous rend dignes du ciel.

Mais pour la conserver et l'augmenter, pour rendre nos actions capables de mériter le paradis, avons-nous besoin encore d'un autre secours de Dieu ? Oui. Si Dieu ne nous aidait, nous perdriions la grâce sanctifiante, ou l'état de grâce. Et ce secours, par lequel il nous aide à la conserver, c'est la grâce actuelle.

Donc, ce que Notre-Seigneur a dit est bien vrai. Et qu'a-t-il dit ? Ecoutez sa parole, mon enfant : *Sans moi, vous ne pouvez rien*, pour le salut, ni peu ni beaucoup. Sans la grâce qu'il nous a méritée par sa passion, nous ne pouvons pas avoir une bonne pensée, pas même prononcer le Nom de Jésus d'une manière méritoire pour le ciel. Mais [/144] avec la grâce nous pouvons

tout. Et il nous a donné des moyens à l'aide desquels nous pouvons nous procurer sa grâce tant que nous voulons.

Quels sont ces moyens ? Il y en a deux : la prière et les sacrements.

LX- Encore une histoire d'Anna Maria Gallo.

Elle n'avait pas atteint sa quatrième année, que déjà l'esprit de prière s'était emparé de son cœur. Non contente des prières qu'elle faisait en famille, on la vit souvent seule pendant le jour, prosternée au pied d'un petit autel dressé par ses mains, baignée de larmes et dans la posture de l'extase ; elle déroba encore au sommeil les heures de la nuit, pour s'entretenir intimement avec son Dieu. Une de ses sœurs, qui dormait dans le même appartement, s'en apercevait ; mais pour ne point la troubler dans sa profonde méditation, elle feignait de ne rien voir. Toutefois, ce qui paraît le plus admirable, c'est que dès cet âge elle se servit d'instruments de pénitence, afin d'apprendre à son corps qu'il était fait pour obéir et non pour commander à l'esprit. Elle voulait aussi par-là se rendre capable de s'élever aux plus sublimes considérations sur la mort ou sur la Passion du Sauveur.

Ô mon enfant, quelle grâce si vous pouviez ressembler à cette petite sainte, et bien prier le matin, le soir, vous recommander à Dieu le long du jour, avant et après les repas, avant et après les études et le travail, quand vous entendez sonner l'heure, et surtout quand vous êtes tenté disant à ce moment-là surtout : *Mon Jésus miséricorde*, ou bien : *Ô Marie conçue sans péché*, *Priez pour nous qui avons* [/145] *recours à vous*, ou plus simplement : *Jésus, Marie, Joseph*.

Quel bonheur, si vous pouviez penser aux choses de Dieu et à la Passion de Notre-Seigneur surtout, vous servant pour cela d'un petit livre, comme de celui que vous lisez en ce moment, ou bien de *l'Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ*, le lisant avec attention, vous pénétrant bien de ce que vous lisez et prenant des résolutions de vous corriger de vos défauts et d'aimer le bon Dieu.

Quel bon goût chez un enfant d'aimer mieux parler avec Dieu qu'avec les hommes. Sainte Rose de Lima ne prenait jamais part aux amusements des petites compagnes, qui venait la voir. Celles-ci crurent un jour la gagner en lui apportant leurs poupées. Elles demandèrent à voir celle de Rose, qui n'en avait point, et lui offrirent de jouer avec les leurs. Mais la sainte enfant s'y refusa, et se retira dans un coin pour prier. Son frère vint la chercher, et lui demanda comment elle préférait un coin solitaire à ces jeux innocents : Oh! dit-elle, ici je trouve Dieu, et je ne suis pas sûre de le trouver parmi les poupées.

Aimez donc, mon enfant, à vous retirer seul dans quelque coin de la maison, ou dans une chapelle, à y prendre entre les mains, un bon livre, ou bien un crucifix et à parler au bon Dieu et à la Sainte Vierge. Vous leur diriez les prières que vous savez. Les plus belles des prières sont le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie* que je vais vous expliquer.

LXI- Le Notre Père.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite [/146] *sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque*

jour, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Qui nous a appris cette prière la plus belle de toutes ? - C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Voici maintenant une petite explication de chaque parole du *Notre Père* :

Qui appelez-vous notre Père ? - C'est Dieu, qui nous a tous créés et qui est certainement notre Père à tous, - Où est-il Dieu ? - Il est partout ; mais c'est au ciel qu'il manifeste sa gloire à ses élus : voilà pourquoi nous disons : *Notre Père qui êtes aux cieux*. Son Nom est saint et terrible ; mais les hommes au lieu de l'honorer, le blasphèment ; nous demandons que ce nom béni soit glorifié, exalté, respecté par ces mots ; *que votre nom soit sanctifié*.

Dieu règne partout, au ciel, sur la terre et dans les enfers ; mais dans les pauvres pécheurs, le règne de sa grâce n'est pas établi ; nous lui demandons qu'il vienne prendre possession de ces cœurs qui lui sont infidèles par ces mots : *que votre règne arrive*. Qu'il arrive aussi ce règne sur les hommes qui ne connaissent pas le vrai Dieu, sur les sauvages qui n'ont pas reçu la lumière de l'Évangile. Qu'il arrive pour nous le règne parfait de Dieu, en ce monde par la grâce, et en l'autre par la gloire. Au ciel, les anges et les élus aiment et font en tout la volonté, le bon plaisir de Dieu ; par ces mots : *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, nous demandons que les hommes obéissent à la volonté de Dieu comme les anges et comme les saints du Paradis.

Ces premiers mots du Notre Père, sont des actes d'amour parfait de Dieu ; et les actes d'amour sont ceux [147] qui sont les plus agréables à ce bon Maître, et qui sont les plus méritoires pour nous. C'est pourquoi il faut les redire souvent. Sainte Gertrude récitait 365 fois par jour cette prière : *Que votre volonté soit faite*. Et Dieu, lui offrant un jour la santé ou la maladie, elle lui dit : « Je désire ardemment, Seigneur, que vous ne fassiez pas ma volonté, mais la vôtre ». Répétons souvent les mêmes paroles, quand nous avons des peines ; et nous apprendrons à tout supporter, comme la pauvre petite aveugle dont je vais vous raconter l'histoire.

Françoise Fouquet, était fille d'un humble vigneron d'Illiers, diocèse de Chartres. A l'âge de douze ans, elle devint aveugle, et perdit sa mère. Son père épousa une seconde femme qui maltraita Françoise, et qui, chaque jour, la chassait de sa maison, dès que son mari était allé au travail. La pauvre enfant, avec une patience admirable, allait se mettre sous un buisson qui n'était pas fort éloigné ; elle y demeurait, pleurant et pensant à Dieu, jusqu'à ce qu'elle sentît que la nuit s'approchait. Alors, elle se rendait à la porte de la maison paternelle, et son père la faisait entrer et lui donnait à manger. Le bon vigneron ignorait la dureté cruelle dont la pauvre aveugle était l'objet. Pendant douze années qu'elle eut à subir cette épreuve, jamais elle ne dit à son père un mot qui pût trahir le secret de ses souffrances.

Au bout de douze ans, Françoise perdit son père, et sa belle-mère la renvoya sans pitié, de sa maison. Les malheurs consommèrent la vertu de Françoise. Après une vie sainte, elle

mourut en odeur de sainteté, après avoir opéré plusieurs miracles de son vivant. Heureux ceux qui savent souffrir !

Mais achevons d'expliquer le Notre Père. Nous avons besoin de deux sortes d'aliments pour nous soutenir. Pour [/148] le corps de quoi avons-nous besoin ? - De pain. - Et pour notre âme ? - De la grâce, et de la communion qui nous la donne. Nous demandons tout cela par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. Nous ne méritons guère que Dieu nous donne tout cela. Pourquoi ? parce que nous l'avons offensé, et nos péchés nous ont rendus dignes de sa colère, nous lui demandons donc pardon en disant : *pardonnez-nous nos offenses*, c'est-à-dire nos péchés. Et comme il a dit qu'il ne pardonnerait pas à ceux qui gardent rancune aux autres, nous ajoutons vite : *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé*. Ce n'est pas assez qu'il nous pardonne nos fautes, nous avons encore besoin qu'il nous préserve d'y retomber. C'est pourquoi nous lui disons de nous délivrer des tentations, ou du moins de ne pas nous y laisser tomber. *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire de toute sorte de mal, des maux de cette vie, du péché surtout qui est le plus grand de tous, et du démon, notre plus redoutable ennemi. Nous terminons cette prière par ce mot : *Ainsi soit-il*. Qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu ! Que tout ce que j'ai demandé pour vous et pour moi, arrive comme je le désire.

LXII- Le Je vous salue, Marie.

Après Dieu, aucun être aussi beau, aussi puissant, aussi saint, aussi bon que Marie, la Mère de Dieu, placée au ciel la première après Notre-Seigneur qui ne sait rien lui refuser. Les anges, les archanges, les séraphins, les chérubins honorent Marie ; sur la terre, partout où Notre-Seigneur Jésus-Christ est connu, Marie est vénérée. Le nom [/149] de Marie est terrible pour les démons, qui fuient d'épouvante quand nous le prononçons. Voilà pourquoi il faut le répéter souvent. Si l'enfant n'avait point de nourrice, pourrait-il vivre ? - Non, il mourrait. Il faut, mon enfant, si vous voulez vivre de la vie de la grâce, que vous ayez pour vous Marie, la Mère de nos âmes, sans quoi, vous risqueriez de vous perdre. Mais si vous aimez : Marie, si vous la servez fidèlement, vous ne pouvez périr. Point de prière plus capable de l'honorer et de vous attirer sa protection que le : *Je vous salue, Marie*. Voici cette prière :

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ; sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Qui a composé cette prière ? - L'ange Gabriel en a composé une partie ; une autre partie a été composée par sainte Elisabeth, la cousine de la Sainte Vierge, et la troisième par l'Eglise qui a ajouté aux paroles de l'archange Gabriel et à celle de sainte Elisabeth ces mots : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, etc.*

Je vous salue Marie, cela signifie je vous vénère, je vous honore, Marie, ô Souveraine du ciel et de la terre, étoile qui nous guidez sur la mer orageuse du monde, vers le port de salut. *Pleine de grâce*, les autres saints ont eu la grâce, l'amitié de Dieu ; mais vous l'avez eue dans sa plénitude, dès le jour de votre création. Jamais le péché, ni le péché originel, ni aucun autre péché, n'a terni la beauté de votre âme ; vous avez la grâce non seulement pour vous, mais

encore pour tous les hommes, car Jésus-Christ vous a fait le canal de toutes les grâces qu'il nous a acquises par sa mort, et vous les dispensez à qui vous voulez. Tous les dons du ciel passent par vos mains. *Le [150] Seigneur est avec vous.* L'Esprit-Saint habite en vous, comme dans son sanctuaire le plus riche. Le Fils de Dieu a habité dans votre sein virginal, puisque vous avez été sa Mère. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Point de grande sainte qui vous égale! Vous êtes bénie de Dieu qui vous a comblée de faveurs, bénie des anges qui chantent vos louanges. Vous êtes bénie sur la terre par toutes les bouches chrétiennes qui vous appelleront à jamais bienheureuse. *Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.* Jésus votre Fils est la source de toutes les bénédictions que vous recevez ; et à son Nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Sainte Marie, Mère de Dieu. Il y a eu des saintes qui ont été mères des rois ; mais vous seule avez été Mère du Roi du ciel. Mère de Dieu, votre prière est donc toute puissante sur son cœur. Mettez votre puissance à notre service ; *priez pour nous, pauvres pécheurs* ; sous le coup de la colère divine, nous avons si grand besoin de votre protection. Priez pour nous *maintenant*, pendant que nous sommes en ce monde, si tentés, si éprouvés ; mais surtout *à l'heure de notre mort* ; car à ce moment redoutable, le démon fera tout pour nous perdre ; défendez nous alors, afin qu'en quittant notre corps notre âme s'envole vers le ciel. *Ainsi soit-il.*

Qu'il en soit ainsi !

Sainte Elisabeth de Hongrie, en jouant avec ses compagnes d'enfance avait comme un pressant besoin de réciter des *Je vous salue Marie* ; et afin de cacher sa dévotion, elle invitait ses compagnes à mesurer en s'étendant par terre, celle qui était la plus grande ; elle s'étendait la première et, pendant que les autres étaient attentives à se mesurer, elle récitait des *Je vous salue Marie*, le visage contre terre. - Catherine, fille d'un teinturier de Sienne, [152] qui habitait aux derniers étages de la maison, en remontant chez son père, récitait un *Je vous salue Marie*, sur chaque marche de l'escalier ; et, comme cela durait longtemps, les anges vinrent quelquefois la transporter chez son père. Saint Paul de la Croix et Jean-Baptiste, son frère, priaient souvent ensemble la Sainte Vierge. Un jour qu'ils jouaient sur les bords du fleuve Tanaro, ils y tombèrent tous deux et allaient se noyer, quand Marie leur apparut, les prit par la main, les porta sur la rive et disparut.

Comme ces petits saints, mon enfant, récitez souvent le *Je vous salue, Marie.*

LXIII- Acte de contrition.

A ces prières, c'est-à-dire au *Notre Père* et au : *Je vous salue, Marie*, joignez, mon enfant, le *Je crois en Dieu*, que je vous ai appris et expliqué, les *Commandements de Dieu et de l'Eglise*, que je vous ai fait connaître aussi ; ajoutez-y encore *l'Acte de Contrition*, que je vais vous expliquer, et vous ne manquerez pas de dire ces prières matin et soir. Elles seront bien courtes, mais elles suffiront pourtant, surtout si, au moins le soir, vous y ajoutez un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie* pour les pauvres âmes du Purgatoire, surtout pour celles de vos parents défunts : mais n'omettez jamais *l'Acte de contrition* dont je vais vous parler.

Cet acte bien fait, mon enfant, est d'une grande importance. Si vous étiez en danger de mort, que vous n'eussiez point de prêtre, et que vous eussiez fait un gros péché, quel moyen auriez-vous de recevoir le pardon ? – [/153] Point d'autres que l'acte d'amour parfait de Dieu et l'acte de contrition. Il faut donc que vous sachiez faire ces actes. Ecoutez une histoire :

Une femme qui menait une vie scandaleuse alla, un jour, entendre saint Vincent Ferrier, pour un tout autre motif que celui de profiter de sa parole. Aussi se plaçât-elle dans un endroit apparent, afin d'être mieux vue de ses admirateurs. Mais, bientôt, les paroles du saint pénétrèrent le cœur de cette malheureuse ; elle se met à fondre en larmes de repentir ; sa douleur est si vive, qu'elle est suffoquée et tombe morte à terre à la vue de l'auditoire.

Tous ceux qui étaient là avaient été témoins de sa douleur, mais ils tremblaient pour son salut. Vincent, inspiré de Dieu, leur dit : Soyez sans crainte, la contrition parfaite l'a sauvée ; mais priez pour elle. Et une voix du ciel se fit entendre à tout l'auditoire et elle dit : Non, ne priez pas pour elle, car elle est en paradis. C'est un acte d'amour parfait de Dieu, à cause de ses perfections infinies, joint au regret sincère de l'avoir offensé, qui peut sauver à la mort les plus grands pécheurs, lors même qu'ils ne peuvent recevoir les sacrements.

Si vous aimez votre père seulement parce qu'il vous donne des bonbons, est-ce que vous l'aimez parfaitement ? - Non, mon enfant, vous vous aimez plutôt vous-même, que vous n'aimez votre père. Si vous aimez Dieu à cause des bienfaits qu'il vous accorde, à cause de la vie, de la santé, des aliments qu'il vous donne, ou bien à cause de son sang qu'il a versé pour vous, est-ce que vous l'aimez parfaitement ? - Non, vous vous aimez trop vous-même pour que ce soit parfait. L'amour parfait consiste à aimer Dieu à cause de ses perfections, et non à cause de ses bontés pour nous ; et se repentir du péché parce qu'il nous a fait perdre le ciel, mériter l'enfer et outrager le bon [/154] Dieu qui a été si bon pour nous, c'est une contrition imparfaite.

Pour que le repentir soit parfait, il faut qu'il soit inspiré par un amour parfait de Dieu. Voici l'acte de contrition parfaite :

Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime par-dessus tout ; et pour l'amour de vous j'ai un grand regret de vous avoir offensé et je vous promets de ne plus le faire.

Dites toujours cet acte à votre prière du matin et du soir ; et si vous aviez le malheur de tomber dans quelque grand péché, relevez-vous vite, en récitant aussitôt cet acte du fond du cœur.

LXIV- Offrande de ses actions à Dieu.

Le matin, mon enfant, quand vos parents vous éveillent, quelle est la première action que vous devez faire ? C'est le signe de la croix en disant : *Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*. Et après le signe de la croix, que faut-il faire encore ? - Il faut offrir sa journée au bon Dieu, avant même de faire sa prière et avant de se lever. Pourquoi faut-il offrir sa journée à Dieu ? Afin que tout ce que nous ferons dans ce jour soit agréable à Dieu et méritoire pour nous. Quand vos parents prennent un ouvrier, ils ne le paient pas à la fin du jour, s'il n'a pas travaillé pour eux. Le bon Dieu ne récompense que ce qu'on fait pour lui. Donc, afin de ne point perdre de temps, afin que pas une de vos actions ne reste sans récompense, consacrez-les lui dès le

matin ; et toutes les bonnes actions comme de prier, d'étudier, toutes les indifférentes, comme de manger, [/155] de dormir, de vous amuser, seront dignes du ciel, pourvu que vous soyez en état de grâce.

Je dis : *pourvu que vous soyez en état de grâce* ; car si vous aviez un péché, mortel sur la conscience, tout ce que vous feriez serait incapable de vous mériter le paradis. Avez-vous vu des arbres morts sur le bord des chemins ou dans les vergers ? - Si vous en avez vus, avez-vous remarqué s'ils avaient au printemps des feuilles et des fleurs et en automne des fruits ? Non, ils n'en portaient point. Eh bien ! une âme qui est morte à la grâce par un péché mortel, ne peut point porter de fruits pour la vie éternelle Faut-il pour cela qu'elle désespère ? - Non pas. Qu'elle prie beaucoup ; qu'elle fasse pénitence ; elle obtiendra par-là de se réconcilier avec le bon Dieu ; mais tant qu'elle ne sera pas dans la grâce, ses œuvres ne lui mériteront pas le paradis.

Que faut-il pour qu'elle retrouve la grâce ? Qu'elle se confesse, ou bien qu'elle fasse de bon cœur l'acte de Contrition parfaite.

Mais, quand vous n'avez point de péché sur la conscience, offrez avec confiance vos actions à Dieu, et elles lui seront agréables. Comment faut-il faire cette offrande ? C'est facile, écoutez bien. Dites à Dieu, de tout votre cœur, l'acte suivant :

Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur, et pour l'amour de vous je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui.

Après qu'on a fait cet acte, on ne reste pas au lit sans dormir. On fait comme le petit Samuel qu'une voix du ciel appela pendant la nuit ; et il alla par trois fois trouver aussitôt le grand prêtre Elie, en lui disant : *Me voici parce que vous m'avez appelé.* Quand on est éveillé, matin, il faut quitter son lit, comme si le feu y était, se lever en glissant sous ses couvertures, de manière à être toujours [/156] bien couvert, quand même on serait seul. Car le bon Dieu nous voit toujours, et il y faut penser.

LXV- Un petit oiseau.

Sainte Rose de Lima, en voyant les créatures, pensait au Dieu qui voit tout, qui entend tout, qui est toujours avec nous et même au dedans de nous.

Un jour, étant revenue de l'église accablée de fatigue, Rose voulut faire un potage pour réparer ses forces épuisées. Elle descendit donc au jardin, afin d'y prendre du bois pour allumer le feu qui lui était nécessaire. Alors un oiseau s'étant mis à chanter, elle s'arrêta pour l'écouter, avec la pensée qu'il chantait au Seigneur un hymne de louanges. Pendant qu'il modulait et variait agréablement le son de sa voix, elle fit une réflexion qui la fit rougir et l'indigna en quelque sorte contre elle-même : « Eh ! quoi, se dit-elle intérieurement, ce petit être privé de raison, pour louer son Créateur et le mien oublie de chercher sa pâture ; et moi, au lieu de l'imiter, j'irai me préparer un aliment ! Non certes, il n'en sera pas ainsi ! Louons Dieu maintenant, nous déjeunerons une autre fois ! » Oh ! que le temps passe vite avec le Seigneur quand on l'aime. Cette sainte fille croyait avoir donné un demi-quart d'heure au chant de cet oiseau et à ses propres réflexions, et plusieurs heures s'étaient écoulées à son insu.

Une plante, une fleur , un brin d'herbe, un insecte, une pierre, un morceau de bois sec suffisaient pour élever son âme à Dieu et embraser son cœur. Dans le carême de l'année 1617, qui fut la dernière année de la vie de cette sainte, un petit oiseau venait chaque soir, après le cou- [/157] cher du soleil, se percher sur un arbre devant la fenêtre de sa chambre, et chantait d'une voix sonore, comme pour l'inviter à en faire autant. Rose, docile à cette aimable invitation, fit en vers un charmant cantique, pour provoquer son petit chantre des airs, ou répondre à ses provocations. Et tous les soirs, pendant une heure entière, Rose et le petit oiseau alternaient leurs chants de louanges à leur Créateur. L'oiseau s'envolait ensuite pour revenir le lendemain. La sainte affligée de sa retraite disait : « Mon petit oiseau me quitte, mon chantre s'envole ! Qu'il soit béni à jamais le Dieu qui est toujours avec moi ! ».

Pensez à Dieu souvent, mon enfant, élevez votre cœur à lui, en voyant le ciel, les montagnes, la pluie, la neige, les oiseaux, les fleurs ; et jamais vous ne pécherez. Comment oser l'offenser, quand on songe qu'il nous voit, et qu'il peut nous foudroyer à toute heure, et nous précipiter en enfer ? - Non seulement pensez à Dieu ; mais élevez souvent votre cœur à lui, en le priant, en lui disant que vous l'aimez.

LXVI- Encore saint Jean Berchmans.

Ce saint n'avait encore que dix ans, et déjà un de ses emplois favoris était de faire le plus souvent possible, la lecture publique durant le repas, surtout lorsqu'il s'agissait de lire la vie des saints, ou quelque ouvrage sur la divine enfance et sur les douleurs de Jésus. Il était même si pénétré du pieux sujet de sa lecture, que son âme semblait étrangère à tout ce qui se passait autour de lui. Sa ferveur le rendait ingénieux à se dérober de temps en temps, sans affectation, à quelques divertissements prolon- [/158] gés ou extraordinaires, pour se retirer à l'écart, et lire, méditer ou prier. Il arriva même un jour qu'après l'avoir longtemps cherché, sans qu'il s'en doutât, on finit par le trouver blotti sous le couvercle d'un grand coffre, où il s'était comme enseveli depuis plus de deux heures, pour vaquer ainsi plus librement à ses doux entretiens avec Notre-Seigneur, loin de toute distraction et de tout bruit.

Si vous voulez devenir saint, mon enfant, lisez la *Vie des Saints*. C'est à leur école qu'on apprend la sainteté, comme on apprend à faire des souliers chez un cordonnier, et à chanter chez un musicien. La Vie des Saints devrait être dans toutes les familles. Il n'y a point de si belles histoires que celles qui y sont racontées, dites à vos parents de vous procurer ce livre. Laissez les journaux de côté, et les contes aussi ; mais lisez tous les jours quelques bons livres.

LXVII- Le Bienheureux Herman-Joseph.

Il était né à Cologne ; dès l'âge de sept ans, il quittait les jeux pour aller se jeter aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge, portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Il parlait tantôt à l'Enfant, tantôt à la Mère, et leur racontait ses petites peines. Mon cher petit Jésus, disait-il, ce matin je n'ai eu pour déjeuner qu'un tout petit morceau de pain, cependant, je ne m'en plains pas ; car, vous aussi, vous avez enduré la faim. Il disait ensuite à l'Enfant Jésus ce qu'il avait appris la veille, et ce qu'il ferait dans la journée ; et, avant de se retirer, il ajoutait : j'aimerais bien rester encore avec vous, et votre sainte Mère, mais il est temps que j'aille à l'école, bénissez-moi et, en attendant que je re- [/159] vienne, pensez à moi... Un jour qu'on lui avait donné une pomme, il

l'offrit à la Sainte Vierge, et la statue de pierre, ou de bois, tendit la main pour la recevoir. Une telle piété dans un enfant doit, en effet, obtenir des miracles.

Mon enfant, aimez à aller à l'église, vous prosterner devant une statue de la Sainte Vierge, et de son divin Enfant, et parlez-leur comme cet admirable enfant, dont je viens de vous raconter l'histoire. Confiez-leur vos peines ; demandez-leur la grâce de bien apprendre, de bien obéir, d'être bien pur. Dites-leur que vous les aimez bien ; et ils ne vous refuseront rien.

Si vous ne pouvez aller à l'église, parce que vous en êtes éloigné, ayez chez vous une statue ou une image de Marie et de l'Enfant Jésus, allez-vous jeter à genoux devant elle, et entretenez-vous avec la divine Mère et son divin Fils. Si vous ne savez que leur dire, récitez les prières que vous savez, ou faites souvent les actes de foi, d'espérance, de charité, que je vais mettre ici pour vous :

ACTE DE FOI.

Mon Dieu, parce que vous êtes la vérité infinie, et que vous m'avez appris tout ce que je dois savoir, je crois tout ce que vous avez dit, et tout ce que l'Eglise enseigne.

ACTE D'ESPÉRANCE.

Mon Dieu, vous m'avez promis votre grâce et le ciel, je sais que vous êtes fidèle dans vos promesses, tout-puissant et bon, c'est pourquoi j'espère que vous me donnerez le paradis et votre grâce pour y arriver.

ACTE DE CHARITÉ.

Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur, et pour l'amour de vous j'aime tous les hommes comme moi-même.

Apprenez ces actes par cœur, mon enfant, et redites-les souvent, en y ajoutant l'acte de Contrition. [/160]

LXVIII- Sainte Lutgarde.

S'entendant demander par Notre-Seigneur ce qu'elle voulait, sainte Lutgarde répondit : Ce que je veux, ce que je vous demande, c'est votre Cœur. - Mais moi, dit le Sauveur, je veux plutôt avoir le tien. - Qu'il en soit ainsi, reprit-elle aussitôt : prenez-le, cachez-le dans votre poitrine sacrée, et que je ne possède jamais que vous. - Et depuis lors Notre-Seigneur enflammait Lutgarde de son amour, et Lutgarde était toujours hors d'elle-même ; ne vivant qu'en Jésus et pour Jésus. C'est la dévotion au Sacré-Cœur qui nous vaudra de ressembler à Notre-Seigneur et de ne vivre que pour lui.

Mon enfant, ce que Jésus veut, c'est votre cœur ; donnez-le lui ; cachez-le dans le sien. Ce Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes, vous embrasera d'amour. Vous y puiserez toutes les vertus dont il est la source : l'obéissance, l'humilité, la pureté.

Mais invoquez-le souvent en lui disant : CŒUR SACRÉ DE JESUS, FAITE QUE JE VOUS AIME DE PLUS EN PLUS.

LXIX- Le vénérable curé d' Ars.

Dans son enfance, il allait travailler la vigne ; il avait soin de planter devant lui un bâton, sur lequel il plaçait une petite statue de la Sainte Vierge ; et fréquemment, il tournait ses regards vers cette image bénie. Cela lui donnait du courage de telle sorte qu'à la fin du jour, il avait [/161] fait autant de travail que son frère qui était plus âgé que lui. A son exemple, mon enfant, placez devant vous une image de Marie, en étude, et dans tout autre travail. Regardez-la souvent, cela vous donnera de l'énergie pour bien faire.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, tenait souvent entre ses mains une statuette de la Vierge. A sa mort elle l'avait encore ; et quand elle eut rendu le dernier soupir, ses doigts glacés la retinrent si fortement, qu'on ne pût la lui enlever, et qu'on dut l'ensevelir avec elle. Longtemps après, quand on exhuma les restes de la Sainte, on trouva ses chairs entièrement consumées et ses os déboîtés ; mais les doigts qui tenaient la petite statue étaient demeurés intacts.

Vous ferez bien aussi, mon enfant, d'avoir toujours sur vous une petite statue de Marie, ou du moins une médaille.

LXX- Bouquet offert à Marie

Le Bienheureux Crispin de Viterbe fut placé fort jeune en apprentissage, chez un de ses oncles qui était cordonnier. Cet oncle lui donnait, le samedi soir, un petit salaire. Le dimanche matin, le pieux enfant courait au marché et y achetait un bouquet. Donnez-moi vos plus belles fleurs, disait-il au marchand ; car c'est pour les offrir à une grande Dame. Il allait ensuite les porter à quelque statue de Marie, et demeurait toute la matinée à servir des messes dans l'église, qui avait eu son choix. Heureux enfant, Marie lui a préparé au ciel une couronne de fleurs immortelles, en échange de celles qu'il lui offrait ici-bas.

Au printemps et en été, vous pouvez souvent offrir à Marie des fleurs, que vous aurez eu soin de cueillir pour [/162] elle ; mais en tout temps vous pouvez, tous les jours, lui faire un bouquet d'actes de vertu. Vous faites la charité à un pauvre, c'est la rose de la charité ; vous ne répondez rien, quand on vous dit une parole dure : c'est la violette de l'humilité ; vous fuyez celui qui vous dit une mauvaise Parole : c'est le lis de la pureté ! Vous unissez le lis à la violette et vous les offrez à Marie, le soir, avec beaucoup d'autres actes de vertu. Cela lui sera plus agréable encore que les fleurs des prairies, ou des jardins.

LXXI- Le Bienheureux Henri Suzo.

Dès le matin, il chantait dans son cœur à Marie, un cantique d'amour, comme font les oiseaux au lever du soleil. Un jour, il s'entendit répondre par une voix ravissante : *Voici Marie, l'étoile de la mer qui se lève* ; puis cette aimable Reine, se penchant vers lui, lui dit : « Plus ton âme m'aura poursuivie d'un amour chaste et dégagé des sens, plus aussi au ciel tu régneras triomphant et attaché à mon cœur ».

Jamais de mauvaises chansons, mon enfant, mais quand vous avez le cœur triste ou joyeux, chantez des cantiques à Marie.

LXXII- Saint Simon de Stock.

Saint Simon de Stock, donna dès le berceau, des marques miraculeuses de dévotion à Marie. On le voyait souvent tressaillir entre les bras de sa mère, quand elle prononçait le nom de Marie. Il suffisait de lui présenter une image de la Sainte Vierge pour apaiser ses cris, et [/163] calmer ses douleurs. Il n'avait qu'un an, lorsqu'on l'entendit articuler plusieurs fois le *Je vous salue Marie*. Il sut lire dès qu'il sut parler ; et dès lors, il récita tous les jours le petit office de la Sainte Vierge, qu'il continua toute sa vie. Ayant lu un livre qui traitait de l'immaculée Conception de Marie, il conçut un tel amour pour la pureté qu'il fit le vœu de la garder (ce qu'un enfant ne doit pas faire sans permission de son confesseur) ; et pour être bien fidèle à ce vœu, il veillait constamment sur ses sens, sur ses yeux surtout, et il s'interdisait toute familiarité avec les autres enfants. C'est, sans doute, cette tendre dévotion à Marie, dès le berceau, qui prépara Simon à la haute sainteté à laquelle il s'éleva plus tard.

La Sainte Vierge lui apparut et lui présenta le scapulaire en lui disant : *Reçois, mon fils, ce scapulaire. Celui qui mourra revêtu de cet habit, sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, et une sauvegarde dans les périls.* Mon enfant, il faut vous faire recevoir du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, afin que la Sainte Vierge vous préserve de tout danger, et que vous fassiez une sainte mort. Ayez aussi toujours avec vous un chapelet, et dites de temps en temps quelques dizaines de *Je vous salue Marie*, cela vous portera bonheur.

Quoiqu'il fut doué d'un esprit vif et d'une grande facilité de mémoire, M. Olier comptait beaucoup plus, pour le succès de ses études, sur l'assistance de la Sainte Vierge que sur ses talents naturels. Avant d'apprendre ses leçons il l'invoquait toujours avec une dévotion extraordinaire ; et comme si Dieu eût voulu le mettre dans la nécessité de recourir sans cesse à elle, il ne pouvait jamais rien apprendre qu'à force de *Je vous salue Marie*. - Dans sa jeunesse, le vénérable Grignon de Montfort ne témoignait pas moins de confiance en son aimable Souveraine. Il ne [/164] rentrait jamais en classe sans avoir fait une visite à Marie dans quelque église, où, à genoux devant son image, il passait un temps considérable. Les écoliers les plus dévoués à Marie réussirent toujours dans leurs études.

Le célèbre Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, avait toujours chez lui une image de la Mère de Dieu ; il ne sortait jamais de sa chambre sans lui demander à deux genoux sa bénédiction ; et il baisait la terre en son honneur. C'est une sainte pratique de demander tous les matins et tous les soirs la bénédiction de Marie en se mettant à genoux devant une de ses images.

LXXIII- Les Sacrements.

Mon enfant, je vous ai donc parlé de la prière et des diverses pratiques pieuses qui vous assureront la protection de la Sainte Vierge et des saints. Si vous y êtes fidèle, vous obtiendrez bien des grâces ; mais ces diverses prières ne sont qu'un des moyens d'obtenir le secours du bon Dieu ; et je vous ai dit que ce Dieu si bon nous a donné deux moyens de nous procurer sa grâce. – Savez-vous quel est le second moyen ? - Ce sont les Sacrements.

Qu'est-ce qu'un sacrement ? C'est un signe sensible, institué par Notre-Seigneur pour produire la grâce. Je vais vous faire comprendre ces paroles. On appelle signe ce qui nous fait connaître quelque chose. Ainsi la fumée est un signe parce qu'elle vous fait connaître qu'il y a du feu à l'endroit d'où vous la voyez s'élever. La parole est un signe parce qu'elle nous fait connaître ce que vous pensez. Un signe sensible est celui que l'on voit, que l'on entend, qui frappe nos yeux, nos oreilles, nos sens enfin. [/165] - Il y a des signes que les hommes ont inventés, les lettres dans un livre par exemple. Il y a des signes que Dieu a institués ou établis : ce sont les Sacrements. Et que signifient les sacrements ? Ils signifient tous la grâce de Dieu qu'ils produisent.

Savez-vous, mon enfant, combien Notre-Seigneur a institué de sacrements ? Sept, ni plus, ni moins.

Quels sont ces sacrements ? Ce sont le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

Ces sacrements sont-ils un grand moyen de salut ? Oui, assurément. Ceux qui ne reçoivent pas régulièrement les sacrements qu'ils sont appelés à recevoir, prient peu ou prient mal, par conséquent les deux sources de la grâce sont comme desséchées pour eux, et leur âme devient aride comme une pierre. - Voulez-vous, mon enfant, que je vous dise un mot sur les sacrements. Sans doute, vous avez si bien écouté tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, que vous serez plus attentif encore quand je vais vous expliquer des choses si importantes, tout en vous racontant des histoires que vous ne savez pas encore.

LXXIV- Un petit enfant bien laid.

Au XIII^e siècle, un prince Mogol, Usun Cassan, qui était païen. épousa la fille du roi d'Arménie qui était fervente chrétienne. Quand elle fut sur le point de devenir mère, le père défendit de faire baptiser l'enfant. La pieuse princesse pria Dieu avec larmes de changer le cœur de son mari. Dieu récompensa sa foi par un miracle. L'enfant naquit, mais portant sur son visage l'image du péché ori- [/166] ginel : jamais on ne vit d'enfant plus hideux. Usun en parut au désespoir. La mère lui dit que le baptême seul pourrait faire disparaître cette laideur. Usun se laissa fléchir ; et une fois baptisé, l'enfant devint beau comme un ange. Son père, ravi de ce prodige, embrassa la foi chrétienne. La beauté de cet enfant après le baptême, n'était que la figure de celle de son âme.

Votre âme aussi était laide, mon enfant, lorsque vous êtes venu au monde ; elle était si défigurée par le péché originel, que nous apportons en naissant, et qui est un fruit de la désobéissance d'Adam, notre premier père, que si nous mourrions sans faire disparaître cette laideur, jamais nous ne pourrions voir Dieu. Qu'est-ce qui lave cette souillure de l'âme ? - Le baptême. C'est avec l'eau que vous vous lavez les mains ; eh bien, c'est avec l'eau de baptême que le prêtre lave les âmes. Le baptême efface tous les péchés. Vous voyez ici que l'eau est un signe ; elle signifie la grâce qui purifie l'âme. Et afin qu'on ne s'y trompe pas et qu'on sache bien que cette eau n'est pas faite pour rafraîchir, mais bien pour laver, le prêtre dit en même temps qu'il verse de l'eau : *Enfant je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* Je te baptise veut dire je te lave.

Et quand l'âme est ainsi lavée par la grâce, l'image de Dieu resplendit en elle ; elle devient le temple du Saint-Esprit qui y habite, elle devient l'enfant de Dieu, la sœur des anges et digne de la gloire éternelle.

Quelle grâce, mon enfant, d'avoir reçu le baptême ! Ce sacrement est si nécessaire que s'il n'y avait point-là de prêtre et qu'un enfant allât mourir sans être baptisé, tout homme et même tout enfant pourrait et devrait donner le baptême à cet enfant, en ayant l'intention de faire ce que fait l'Eglise, en versant de l'eau naturelle, de l'eau de [/167] pluie ou de fontaine, sur la tête de l'enfant, et en disant en même temps : *Enfant, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.*

Qu'est-ce qui fait que nous sommes chrétiens ? – Le baptême. Celui qui n'est pas baptisé peut-il recevoir les autres sacrements ? - Non, il ne peut ni se confesser ni communier ; et quand même il le ferait, cela ne lui servirait de rien. Il n'y a que les enfants de l'Eglise qui aient droit à recevoir les autres sacrements.

Convient-il, mon enfant, qu'un enfant d'une famille noble et riche aille se traîner dans la boue, et ait un visage noir comme un petit ramoneur ? - Non assurément. - Et maintenant que vous êtes devenu enfant de Dieu et de l'Eglise, ne serait-ce pas terrible, si vous viviez comme un petit sauvage, si vous souilliez votre âme tous les jours par le péché. Donc, gardez bien l'innocence de votre baptême ; et si vous l'aviez perdue, recouvrez-la vite par l'acte de contrition. ou par la confession ; et gardez-la ensuite de telle sorte que vous ne la perdiez jamais plus.

LXXV- Un jeune chrétien.

L'histoire rapporte que Julien l'Apostat, après avoir renoncé à la foi, voulut professer solennellement le paganisme et offrir, avec un grand appareil, un sacrifice aux faux dieux ... Quand tout est prêt pour cette abominable cérémonie, les prêtres des idoles se trouvent tout à coup interdits et comme paralysés ; leurs couteaux ne peuvent entamer les victimes, le feu qu'ils ont allumé s'éteint subitement. Ils se disent entre eux qu'il y a sans doute parmi les assistants quelqu'un qui a reçu récemment le Baptême [/168] ou la Confirmation et qui met obstacle à leur culte. L'empereur ordonne à haute voix de rechercher s'il n'y avait pas dans l'assemblée quelque Galiléen : c'est de ce nom qu'il désignait les chrétiens. Aussitôt un jeune homme se présente : « Je suis chrétien, dit-il, baptisé et confirmé depuis peu. C'est moi qui ai invoqué Jésus-Christ et les démons n'ont pu être reconnus pour dieux ». L'empereur, saisi de frayeur, sortit du temple couvert de confusion. Le jeune chrétien alla raconter à ses frères la force merveilleuse que le Saint-Esprit lui avait donnée, pour confesser sa foi et ruiner le culte sacrilège des idoles. Puissent tous ceux qui ont reçu comme lui ta Confirmation avoir le même courage !

Un enfant n'est pas encore un soldat ; et quand même on lui mettrait une épée à la main, il ne pourrait pas encore frapper bien fort. Le baptême nous fait enfants de Dieu ; la confirmation nous fait soldats de Jésus-Christ ; elle nous donne le Saint-Esprit, la troisième Personne de la Sainte Trinité qui descend dans l'âme de celui qu'on confirme, avec ses dons et ses grâces. - On peut recevoir jeune ce sacrement, mais il n'est pas destiné à effacer le péché

comme le baptême et la confession, mais à augmenter la grâce dans ceux qui l'ont déjà. C'est pourquoi on ferait un sacrilège en le recevant avec un péché mortel sur la conscience. On s'y prépare donc en faisant une sainte confession.

Qui est-ce qui administre ce sacrement ? un homme ordinaire le peut-il faire ? Non. Un prêtre ordinaire peut-il le faire ? - Non, pas sans la permission du Pape. Qui est-ce donc qui peut donner la confirmation ? - L'évêque seul. Et il la donne au moment où posant la main sur la tête de l'enfant, il lui fait sur le front une onction avec un mélange d'huile et de baume, en disant : *Mon enfant je [/169] vous marque du signe de la croix et je vous confirme avec le Chrême du salut au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.* Ces paroles de l'évêque et l'onction qu'il fait en mettant la main sur la tête de l'enfant sont le signe sensible de la grâce qui descend dans l'âme.

Préparez-vous bien, mon enfant, à recevoir ce sacrement si vous ne l'avez pas reçu encore. Et si vous l'avez reçu ayez du courage pour vous montrer chrétien et pour vivre en chrétien.

LXXVI- Sainte Jeanne de Chantal.

Toute petite et pour ainsi dire à la mamelle, elle ne pouvait voir un protestant sans pleurer à chaudes larmes. Si l'un d'eux voulait la caresser, comme on fait d'ordinaire aux enfants, elle se mettait à crier, en cachant sa tête dans le sein de sa nourrice, et ne s'apaisait que quand il était parti. Un jour, à peine âgée de cinq ans, elle s'amusait dans le cabinet de son père, lorsqu'une vive discussion s'engagea entre le président Frémyot et un gentilhomme protestant qui était venu lui faire visite.

Il s'agissait de la sainte Eucharistie. Le seigneur protestant disait que ce qui lui plaisait surtout dans sa religion, c'est qu'on n'ait la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. A ces mots, la sainte enfant n'y peut tenir ; elle s'approche vivement du protestant et arrêtant sur lui un regard ému : « Monsieur, lui dit-elle, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement, parce qu'il l'a dit ». Le ton avec lequel elle parlait étonna le protestant qui entreprit de discuter avec elle ; mais elle l'arrêta court par la sagesse de ses réponses, et enchanté tous les assistants [/170] par l'ardeur de sa foi. Embarrassé de ses vives réparties, le protestant voulut terminer la discussion, comme on termine tout avec les enfants ; il lui présenta des dragées. Aussitôt, elle les prend dans son tablier ; et, sans y toucher, va les jeter au feu en disant : « Voyez-vous, monsieur, voilà comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques parce qu'ils ne croient pas ce que Jésus-Christ a dit ».

Un autre jour, ce même seigneur étant encore dans le salon du président Frémyot et discutant, à son ordinaire, sur la religion, la sainte enfant s'approcha et lui dit : « Monsieur, si vous aviez donné un démenti au roi, mon papa vous ferait pendre ; Eh bien ! ajouta-t-elle en lui montrant un grand tableau qui représentait saint Pierre et saint Paul, vous donnez tant de démentis à Notre-Seigneur que ces deux présidents-là vous feront pendre ». A chaque instant elle laissait échapper des mots pareils.

Avez-vous la même foi que cette sainte en la sainte Eucharistie, mon enfant ? Et d'abord savez-vous ce que c'est que l'Eucharistie ? C'est un sacrement qui contient en réalité et en vérité

Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même tout entier avec son corps, son sang son âme, sa divinité sous les apparences du pain et du vin. L'hostie que le prêtre dépose sur la langue des fidèles qui vont communier a les apparences d'un petit pain rond et bien blanc et c'est Notre-Seigneur lui-même qui est là dans cette hostie. Dieu qui peut tout ce qu'il veut, a voulu dans son amour rester avec nous jusqu'à la fin du monde, pour nous tenir compagnie, pour renouveler sur l'autel l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père au Calvaire, et pour nourrir nos âmes de sa grâce.

Si vous aviez vécu, mon enfant, pendant que Notre-Seigneur était sur la terre, et tout près de l'endroit où il [/172] habitait, auriez-vous pu vous empêcher d'aller le voir, lui parler, lui demander sa bénédiction ? Oh ! vous y seriez allé si souvent, que les Apôtres auraient cherché à vous écarter aussi. Eh bien ! Notre-Seigneur est-il aussi réellement dans le tabernacle qu'il était à Bethléem dans sa crèche, à Nazareth dans l'atelier de saint Joseph, et au Calvaire sur la croix ? Oui, il y est aussi réellement. Nous ne le voyons pas, il est vrai. Il cache sa gloire afin de ne pas nous effrayer. S'il se laissait voir tel qu'il est, nous ne pourrions pas soutenir son éclat ; mais il est vraiment dans le tabernacle, et y accomplit la promesse qu'il nous a faite : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à la fin du monde.*

Il faut donc souvent le visiter à l'église, lui parler, l'écouter, l'adorer, le prier.

Une sainte carmélite qui s'appelait Mère Marie de la Trinité, étant encore tout enfant, passait de longues heures à l'église pour adorer le Saint-Sacrement. N'y restez pas si longtemps si vous le voulez, mais ne passez pas devant une église sans y entrer, pour saluer Notre-Seigneur, ou du moins, si vous ne pouvez y entrer saluez-le en faisant le signe de la croix, ou en vous découvrant, ou en faisant une inclination de tête, et en même temps faites un acte d'amour pour lui. Quand vous apercevrez le clocher d'une église, pensez que Notre-Seigneur est là dans cette église ; et priez votre ange gardien d'aller lui tenir compagnie, et lui parler de vous et pour vous.

Elisabeth de Hongrie disait aux compagnes de ses jeux d'enfance : Voyons celle de nous qui courra le plus vite d'une seule jambe. Elle partait la première, dirigeant la petite bande vers l'église. Puis elle disait à ses compagnes : Maintenant que nous sommes près du bon Dieu, allons le visiter. Admirable industrie dans une enfant ! [/173]

LXXVII- Une mère et son enfant.

L'empereur Valens fit fermer toutes les églises catholiques et ordonna de mettre à mort tous les fidèles qui assisteraient le dimanche aux offices divins. Le préfet Modeste avertit les chrétiens afin de les sauver ; ils se réunirent plus nombreux que jamais. Le Préfet, en se rendant à la réunion, rencontra une femme qui y accourait avec son enfant : Tu es donc la seule à ignorer que j'ai ordre de faire mourir tous ceux qui sont réunis, lui demanda-t-il ? - C'est pour cela que j'y accours, dit-elle ; permets que je mène cet enfant afin qu'il ait le même bonheur. Modeste n'osa exécuter les ordres de l'empereur.

Voyez-vous, mon enfant, le zèle que les premiers fidèles avaient pour assister à la messe. On avait beau les menacer de la mort, ils y allaient néanmoins.

C'est que, pendant la messe, Notre-Seigneur s'offre à son Père, comme au calvaire. Il renouvelle le sacrifice, l'immolation, l'offrande qu'il a faite de lui-même sur la croix. A l'autel et au calvaire, c'est le même Jésus qui s'offre au même Dieu, son Père. Il n'y a que cette différence qu' au calvaire le sang de Jésus fut versé, et il n'est pas versé sur l'autel ; qu'au calvaire Jésus mourut, sur l'autel, il ne meurt pas, mais il offre et rappelle la mort qu'il a subie. Les fruits de la messe sont les mêmes que ceux du calvaire. A la messe, Dieu reçoit des adorations, des actions de grâces, des prières d' une valeur infinie. Sa Justice est apaisée par la messe, comme par la mort de Jésus sur la croix.

La messe obtient la conversion des pécheurs, la délivran- [/174] ce des âmes du purgatoire. Donc, mon enfant, il faut aller à la messe le plus souvent que vous pourrez. Un petit garçon doit aimer à servir le prêtre pendant la messe, afin de s'approcher plus près du bon Dieu, mais soit que vous la serviez, soit que vous l'entendiez, tenez-vous bien recueilli, placez-vous à l'église loin d'autres enfants qui vous exposeraient à parler, et autant que possible près de vos parents lisez un livre, ou bien dites votre chapelet. Surtout ne vous dissipez pas à l'église pendant que s'opèrent sur l'autel les plus augustes mystères, devant lesquels les anges eux-mêmes se prosternent et adorent.

Philippe II, roi d'Espagne, entendant la messe un dimanche, aperçut deux courtisans qui ne firent que parler et rire. Au sortir de la chapelle, le roi les fit appeler dans son cabinet et leur dit d'un air terrible : « Est-ce ainsi, Messieurs, que vous entendez la messe ? partez d'ici ! et que je ne vous revois jamais plus dans ce palais ! »

Ce seul mot fut pour tous les deux un coup de foudre. L'un en mourut de chagrin trois jours après : et l'autre en devint fou. Que sera-ce donc d'entendre de la bouche du roi immortel des siècles : « Profanateurs maudits, retirez-vous de moi, et allez au feu éternel !

Donc, ne soyez pas dissipé à l'église, surtout pendant la messe. Écoutons bien ce que je vais vous dire :

En 1876, le général de Sonis écrivait à un de ses amis : « Je ne sais rien de consolant comme la prière, rien de grand comme les cérémonies de l'Eglise, rien de beau comme sa liturgie. Je n'ai jamais trouvé d'offices assez longs, et j'ai toujours quitté l'église avec peine ; je puis dire que le temps que j'y ai passé est le meilleur de ma vie ». Puissiez-vous dire un jour comme lui, mon cher enfant. [/175]

LXXVIII- Imelda Lambertini, de Bologne.

C'était le jour de l' Ascension, 12 mai 1333. Imelda, qui était entrée tout enfant au couvent des dominicaines, brûlait du désir de faire sa première communion. Elle avait alors douze ans. Pendant que ses compagnes, heureuses et recueillies, allaient, chacune à son tour, prendre leur place à la table des anges, seule elle demeura agenouillée devant sa petite stalle, pleurant d'envie, en songeant à leur bonheur. Les yeux levés au ciel, ses deux petites mains croisées sur la poitrine, comme pour modérer la violence des battements de son cœur qui semblait près de se rompre, et pressant entre les doigts l'image de Jésus crucifié qui ne la quittait jamais, elle disait avec l'Épouse du Cantique : « Venez, ô le Bien-Aimé de mon âme !

Descendez dans ce jardin qui est tout à vous, et cueillez-en les fruits... Que ne puis-je vous donner asile, moi aussi, et vous faire fête dans mon cœur ! Venez, Seigneur Jésus, venez, car je languis d'amour et me meurs du désir de votre adorable présence !... » Mais Jésus ne venait pas, et sachant que tout est possible à une prière opiniâtre, elle ne cessait de l'importuner de ses cris ; son cœur trop plein débordait en amoureuses plaintes. Comme elle pleurait et priait toujours, tout à coup une hostie miraculeuse se détache du tabernacle, traverse la grille du chœur, et, voltigeant dans l'air, s'arrête au-dessus d'elle. Les religieuses, émues d'un tel spectacle, n'osent d'abord en croire leurs yeux ; mais bientôt l'illusion n'est plus possible, le miracle persévère ; une clarté subite se répand dans l'église, accompagnée d'une suave odeur ; et une main invisible, mais [/176] puissante, retient le pain mystique suspendu devant la jeune enfant qui, triomphante mais timide, demeure partagée entre la joie de se sentir si près de Celui qu'elle aime et la douleur de ne pouvoir encore s'unir à lui. On eût dit un ange en adoration, plutôt qu'une simple mortelle. Son confesseur, averti de ce prodige, accourt, et voyant dans ce fait une manifestation non équivoque de la volonté divine, recueille respectueusement sur une patène la sainte hostie et en communie la bienheureuse enfant.

Enfin les vœux d'Imelda sont accomplis ! et comme si elle n'eut pu dans un corps mortel supporter une telle joie, elle s'affaissa sur elle-même, abîmée dans une contemplation profonde. Les mains toujours croisées sur la poitrine, les yeux doucement fermés, Imelda paraissait livrée à un délicieux sommeil. Longtemps ses sœurs l'admirèrent en silence, ne se lassant pas de la regarder ni de la voir. A la fin, cependant, elles conçoivent quelque inquiétude ; on l'appelle, on la prie ; on lui commande de se relever ; elle, toujours si prompte en obéissance, cette fois demeure immobile ; elle n'a pas entendu ; on la touche, elle n'a pas senti... Imelda n'était plus de ce monde. Le grand pape Benoît XIV, fit élever une chapelle et un autel en l'honneur de la Bienheureuse Imelda, sa parente.

Heureuse enfant, d'avoir mérité par ses ardents désirs de communier, que Notre-Seigneur vînt en elle, et l'emmenât ensuite avec lui au ciel.

Vous aussi, mon enfant, désirez le jour heureux qui vous unira à Notre Seigneur, appelez-le de tous vos vœux... Ah ! quand on connaît Notre Seigneur, comment ne pas soupirer après lui ! Mais il ne suffit pas de désirer de le recevoir, il faut se préparer à la première communion qui est un des plus grands actes de la vie. Pour cela il faut bien éviter le péché ; car quelle offense ce serait faire à [/177] Notre-Seigneur que de le recevoir dans un cœur souillé par une faute grave : c'est pourquoi c'est une obligation rigoureuse de se confesser avant de communier, si on a le malheur d'avoir commis un péché mortel.

Si vous veniez à être gravement malade mon enfant, demandez le prêtre et priez-le de vous confesser et de vous apporter la sainte communion ; car comme je vous l'ai dit, c'est un devoir grave de communier quand on est en danger de mort, une fois qu'on a l'usage de la raison, quand même on n'aurait pas encore fait la première communion.

LXXIX- Le Bienheureux Achas.

C'était un enfant admirable, de Thourout en Flandre. Les jours de fête, il avait l'habitude d'assembler les autres enfants du voisinage. A ceux qui étaient vicieux, il dépeignait les peines

de l'enfer ; à ceux qui s'étaient bien comportés, il promettait la gloire du ciel. Son plaisir était de leur apprendre à tous le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. Quand son père faisait une faute, il lui disait, les larmes aux yeux : Mon bien-aimé père, le prêtre ne nous dit-il pas, que ceux qui font ainsi, obtiendront jamais le royaume des cieux ! Etant tombé malade, il demanda à communier, et comme on eut le tort de lui refuser, à cause de son âge, il leva vers le ciel ses mains innocentes et s'écria : Vous savez, divin Jésus, combien je désire vous recevoir. Je vous ai demandé et j'espère n'être pas privé de votre présence. Ayant achevé ces mots, il expira. Il avait sept ans. On l'honore comme un saint.

Quand on ne peut communier à la mort, lors même [/178] qu'on le désire, on va au ciel pourvu que l'on soit en état de grâce. Mais j'espère, mon enfant, que le bon Dieu vous conservera sur la terre, au moins jusqu'au jour de votre première communion. Disposez-vous à ce grand jour comme saint Jean Berchmans, dont je vais vous raconter l'histoire.

LXXX- Une sainte première communion.

Saint Jean Berchmans touchait à sa onzième année, quand tout à coup, après une secrète et fervente préparation, la veille d'une fête solennelle, il alla prier le Père Pierre Emmerich, religieux Prémontré d'entendre sa confession générale et de l'admettre le lendemain au banquet sacré. Ce fut alors seulement que Pierre Emmerich vit avec ravissement l'incomparable beauté de cette âme désormais sans voile à ses yeux ; car bien loin d'avoir jamais perdu l'amitié de Dieu et la première fleur de son innocence, le jeune pénitent ne put offrir à son confesseur malgré le plus sérieux examen, que des fautes vénielles presque involontaires, tant il avait fidèlement suivi les inspirations du plus filial amour de Dieu ! « Aussi ajoute dans sa déposition le vénérable prêtre, au rayonnement divin dont fut tout illuminé le visage de ce bienheureux enfant, quand je déposais sur ses lèvres le corps du Sauveur il me fut aisé d'entrevoir à quel degré Jésus faisait ses délices de prendre possession d'une âme si pure ».

A partir de ce jour, malgré sa jeunesse, l'angélique enfant ne soupira plus qu'après le bonheur de s'approcher souvent de la Table sainte ; et il obtint aussitôt cette grâce. Pour mieux s'y préparer, il ne laissait même passer au- [/179] cune semaine sans se confesser, aucun jour, sans examiner durant quelques minutes sa conscience ; et de plus allait avec une candeur vraiment ravissante, prier humblement son cher maître de lui pardonner toutes ses prétendues négligences, la veille de chacune de ses communions.

Conservez-vous bien pur, mon enfant, comme le jeune saint dont vous connaissez maintenant l'histoire ; et Notre-Seigneur se trouvera bien dans votre bon cœur, quand il y viendra.

LXXXI- La Bienheureuse Marie des Anges.

Cette sainte était d'une noble famille de Turin ; et dès l'âge de quatre ans elle désira communier. Ce désir se développa avec l'âge. Un jour elle se rendit à l'église de Saint-Roch, et, voyant un grand nombre de personnes qui communiaient, elle se mit à soupirer et à fondre en larmes, en s'en voyant privée elle-même. Voyant un religieux de saint François qui entendait les confessions, elle alla se jeter à ses pieds et lui fit part de sa douleur. Le bon père la consola

et lui recommanda d'ouvrir et de fermer la bouche à chaque communion qu'on distribuait, en priant Notre-Seigneur de venir en elle. Elle le fit, et en reçut tant de consolations qu'elle oublia de rentrer dans la maison. Ses parents inquiets durent la faire chercher et on la trouva à l'église toute ravie d'amour.

On peut s'unir à Notre-Seigneur, mon enfant, quand même on ne reçoit pas encore réellement la communion. C'est ce que vous pouvez faire vous-même déjà ; et ce sera un bon moyen de vous préparer à votre première communion. Quand vous entendez la messe, quand vous [/180] allez faire une visite à l'église, représentez-vous devant les yeux de votre âme Notre-Seigneur, demandez-lui qu'il vienne en vous avec ses vertus, donnez-lui votre cœur tout entier. Dites-lui : Mon Jésus, venez en moi, j'ai soif de vous, vous êtes mon bien-aimé, je ne puis me passer de vous, prenez possession de mon cœur, je vous le donne tout entier. Puis figurez-vous que Jésus vous a exaucé, qu'il est venu en vous, et remerciez-le ; aimez-le, soyez heureux, comme si vous aviez communié réellement.

N'est-ce pas ce désir de s'unir à Jésus qui portait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, encore toute petite, à se placer bien près de sa mère qui venait de communier ? Elle se trouvait bien là, se sentant plus près de Jésus, qu'elle aurait tant désiré de voir venir en elle. Quand elle fut grande, elle se fit carmélite parce qu'elle savait que les religieuses du couvent qu'elle choisissait avaient le bonheur de communier tous les jours.

LXXXII- Une première communion faite à cinq ans.

La bienheureuse Françoise d'Amboise fut élevée à la cour de Jean V, duc de Bretagne. La duchesse Jeanne, fille du roi Charles VI, n'ayant point de fille donna tous ses soins à la petite Françoise.

D'ailleurs c'était une si aimable enfant ! spirituelle, naïve, facile à diriger et à conduire, d'une gravité enfantine, pleine de grâce, de modestie. Elle aimait déjà, et au-dessus de son âge, la prière, les offices de l'Eglise, et les pauvres. Ces derniers étaient ses amis de prédilection, et, sans comprendre encore tous leurs maux, elle y compatissait, et se plaisait à les soulager. On raconte à ce sujet qu'un [/181] jour, ayant fixé dans l'église un tableau de St François d'Assise, elle revint le cœur bien gros et tout en larmes. Comme il faisait grand froid, sa gouvernante crut que la souffrance était cause de ses pleurs. Elle la prit donc sur ses genoux, et, lui ôtant ses chaussures, se mit à lui chauffer les pieds à la flamme d'un bon feu. Mais loin de se calmer, l'enfant s'écria au milieu de ses sanglots : Oh ! n'avez-vous pas remarqué mon saint patron et père, St François, qui est pieds nus à la cathédrale ; allez lui porter mes souliers.

Françoise n'avait alors que quatre ans, et que ne pourrait-on augurer de si heureux présages ! Mais l'année suivante devait encore accroître ces belles espérances. Et en effet, Françoise était déjà sérieuse, fuyant l'oisiveté, et s'essayant à filer, à coudre, à lire ou à écrire. La duchesse lui servait de maîtresse en toutes ces choses, et de plus l'amenait avec elle, chaque jour, à l'église. C'était pour la jeune enfant une douce récompense, car elle comprenait déjà quel hôte renfermait le tabernacle, et quelle victime s'immolait sur l'autel. Comme elle désirait dès lors aussi de se nourrir de son Dieu ! Mais elle n'avait que cinq ans ! Il lui faudrait donc attendre plusieurs années encore. Cette pensée l'attristait profondément, et lui arrachait souvent des

larmes et des sanglots, principalement les jours où le duc, la duchesse et toute la cour recevaient la sainte communion. On fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de la cause d'un tel état. Mais un jour que la duchesse lui demandait tout maternellement le sujet de sa douleur : Eh quoi ! s'écria l'enfant, comment voulez-vous que je ne pleure pas, alors que je vois mon seigneur et vous, et toute votre cour recevoir le corps de Notre Sauveur, et que moi seule, faute d'âge, je suis privée de cc bien ! Cette exclamation, si naïve de [/182] foi et de piété, attendrit Jeanne jusqu'aux larmes, et essuyant les yeux de Françoise elle la baisa et lui dit : Apaisez-vous, mon petit cœur, je ferai en sorte qu'à la Toussaint prochaine vous communiez. Elle en parla, en effet à son confesseur, Yves de Ponsal, Dominicain, qui fut cette même année sacré évêque de Vannes. Ce saint religieux, reconnaissant le don de Dieu en cette enfant déjà si prévenue des bénédictions célestes, ratifia la promesse qui lui avait été faite, et Françoise fit sa première communion à l'âge de cinq ans, le jour de la Toussaint 1432.

Ah ! si tous les enfants étaient instruits, pieux, obéissants, désireux de recevoir Notre Seigneur comme cette petite Sainte, on leur permettrait volontiers de faire bien jeunes leur première communion.

LXXXIII- Première Communion de la petite Nellie.

A la fin de ce petit livre je vœux vous raconter, mon cher enfant, l'histoire de la première communion d'une petite sainte enfant nommée Nellie. Elle naquit à Waterford en Irlande, le 24 août 1903 des parents pauvres mais très vertueux. Encore toute petite, elle fut attaquée d'une horrible maladie et eut beaucoup à souffrir. Ayant manifesté souvent un ardent désir de recevoir la sainte Eucharistie on en fit la demande à Monseigneur O' Callaghan évêque de Cork, qui lui accorda cette grâce. Lorsque le jour de sa première communion approcha, elle avait alors 4 ans, sa joie fut au-dessus de toute expression. A tous ceux qui l'approchèrent elle répéta ce doux refrain. « J'aurai bientôt le Dieu saint dans mon cœur ». La nuit, qui précéda [/183] cette première communion fut sans sommeil. Semblable à l'épouse des cantiques la petite amante de Jésus ne se lassa pas d'appeler son Bien-Aimée. A chaque instant, elle, pourtant si retenue et si discrète, éveillait l'infirmière, et lui demandait si l'heure de se lever n'était pas enfin arrivée. Jamais ce vieux cantique n'avait eu si touchant commentaire :

« Mon doux Jésus ne paraît pas encore. Trop longue nuit, dureras-tu toujours ? Tardive encore hâte ton cours : Rends-moi Jésus, ma joie et mes amours !

Mère, disait l'enfant dans son ineffable langage les étoiles s'en sont allées ! Il est temps maintenant...

C'était sur sa demande expresse, le 6 décembre, un premier vendredi du mois consacré au divin Cœur de Jésus : jour d'amour et de réparation. A l'approche du moment où son ardent désir devait être satisfait, la joie de la petite Nellie était si véhémement qu'on se demandait avec anxiété autour d'elle si, dans l'état de faiblesse extrême ou elle était réduite, cette émotion ne la rendra pas incapable de réaliser son grand désir.

La messe de communauté avait été déjà célébrée. La petite malade ne pouvait faire qu'une courte station à la maison du Seigneur. L'exposition du saint Sacrement a été faite et

l'Hostie sainte rayonne au sommet de l'autel. Toute la communauté, sœurs et enfants, attendaient dans la prière la petite servante du Dieu Saint. La voilà, portée dans les bras de sa mère. Elle était vêtue de blanc, couronnée de roses, enveloppée d'un grand-voile mousseline.

Quand la chère petite Nellie paraît dans la chapelle on entend comme un murmure d'admiration que les assistants sont impuissants à retenir. De douces larmes mouillent tous les yeux.

Mais elle, l'heureuse enfant, n'entend rien de ce qui se [/184] passe autour d'elle. Une seule pensée la remplit d'un inexprimable bonheur. Il va venir, il vient ce Dieu Saint.

Le prêtre est là : le Tabernacle s'ouvre, le ciboire se découvre, et entre les doigts du prêtre paraît la petite Hostie blanche : Ecce Agnus Dei ! L'angélique enfant ouvre ses lèvres pures, avance sa petite langue et Jésus descend dans son petit cœur... Nellie a fait sa première communion !

Littéralement affamée de son Dieu, écrit le R. P. Bury, l'enfant le reçut de mes mains avec un transport d'amour. Après avoir reçu la sainte Hostie, elle demeura ravie en Dieu pendant un temps considérable. Après cette première communion la petite vécut encore deux mois et durant ce temps elle reçut encore trente-deux fois la sainte communion et puis elle alla rejoindre celui que son âme avait aimé tant sur la terre.

Mon cher enfant, la petite Nellie ne reçut la permission de communier, qu'après de longues instances, beaucoup de larmes et de gémissements. Aujourd'hui il vous est facile de communier aussi souvent que Nellie, car deux ans après sa mort, le saint père le pape Pie X. voulant faire revivre l'ancienne tradition de l'Eglise décida que ce n'est ni quatorze, ni douze, ni dix ans qui doit être fixé pour l'âge de la première communion, mais bien l'âge de raison ou de discrétion. C'est l'âge où l'enfant discerne le bien du mal, ou il peut déjà commettre le péché, où il peut discerner le pain matériel et ordinaire du Pain Eucharistique. A cet âge l'enfant peut et doit recevoir l'absolution qui le purifie du péché, et le Corps sacré de Notre-Seigneur Jésus Christ qui est le remède et le préservatif du péché, l'aliment divin, seul capable de maintenir et de développer en lui la vie de la grâce.

Profitez donc, mon cher enfant, de cette permission que [/185] le saint Père vous a donné, de vous approcher souvent du banquet céleste auquel les anges servent, vous deviendrez aussi un petit ange comme la petite Nellie. Si le saint Père vous a permis de communier, tout petit que vous êtes, il vous exhorte par le décret suivant à vous unir fréquemment à Jésus dans la sainte communion, et il vous y indique en même temps avec quelles dispositions vous devez le faire. Voici le décret.

La Sacrée Congrégation du Concile, dans sa réunion plénière du 16 décembre 1905 a examiné cette question avec le plus grand soin, et après avoir mûrement pesé les raisons pour et contre, a résolu de faire les déclarations suivantes :

1° La communion fréquente et quotidienne étant tout à fait conforme aux désirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles de

n'importe qu'elle classe ou condition, de sorte que personne, pourvu qu'il soit en état de grâce et s'approche de la sainte table avec une intention pieuse et droite, n'en puisse être exclu.

2° L'intention droite consiste en ce que celui qui s'approche de la sainte table n'y aille pas pour suivre l'usage, ni par vanité ou pour des motifs humains, mais bien pour correspondre aux désirs de Dieu, lui être plus étroitement uni par la charité, et, à l'aide de ce divin remède, guérir ses infirmités et corriger ses fautes.

3° Quoiqu'il importe tout à fait que ceux qui font la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces mêmes péchés, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucun péché mortel sur la conscience, et qu'ils se proposent de n'en jamais commettre à l'avenir ; s'ils ont ce ferme propos, il est impossible que, communiant tous les [/186] jours, ils ne se dégagent pas peu à peu de leurs péchés même véniels et de toute affection à ces péchés.

4° Comme les sacrements de la loi nouvelle, bien qu'agissant *ex opere operato*, produisent cependant d'autant plus d'effet que les dispositions pour les recevoir sont meilleures, on aura soin de faire précéder la sainte communion d'une préparation sérieuse, et de la faire suivre d'une convenable action de grâces, selon les capacités, la condition et les devoirs de chaque fidèle.

5° Pour que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et un plus grand mérite, le confesseur devra être consulté. Les confesseurs, toutefois, prendront garde de n'éloigner de la communion fréquente ou quotidienne, personne qui soit en état de grâce et s'en approche avec une intention droite.

6° Comme il est évident que, par la réception fréquente et quotidienne de la Sainte Eucharistie, l'union avec Jésus-Christ est augmentée et la vie spirituelle alimentée plus abondamment, que l'âme acquiert des vertus plus solides et que le gage du bonheur éternel se raffermi, en conséquence les curés, confesseurs et prédicateurs devront, selon l'enseignement autorisé du Catéchisme romain, exhorter fréquemment et avec grand zèle le peuple chrétien à une aussi pieuse et salutaire pratique.

7° La communion fréquente et quotidienne sera encouragée surtout dans les instituts religieux de tout genre ; on maintient cependant à leur regard le décret *Quemadmodum* du 17 décembre 1890, porté par la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Elle sera en grande faveur aussi dans les séminaires de clercs qui aspirent au service de l'autel ; de même encore dans tous les collèges chrétiens de jeunes gens.

8° S'il se trouve des Instituts à vœux solennels ou [/187] simples, dont les règles, constitutions ou calendriers fixent et imposent la communion à certains jours, ces indications seront gardées, non comme *perceptives*, mais comme purement *directives*. Le nombre des communions prescrites sera considéré comme un *minimum* pour la piété des religieux. Ils pourront donc toujours, selon les règles du présent décret, être admis à la table eucharistique plus fréquemment ou même tous les jours. Et, afin que tous les religieux de l'un et de l'autre sexe soient à même de connaître exactement la teneur de notre décret, les supérieurs de chaque

maison auront soin de le faire lire en langue vulgaire chaque année pendant l'octave du Saint Sacrement.

9° Enfin, après la promulgation de ce décret, tous les écrivains ecclésiastiques devront s'abstenir de toute discussion ou dispute, au sujet des dispositions requises pour la communion fréquente et quotidienne.

D'après ce décret, il est manifeste que les confesseurs pour permettre la communion quotidienne à ses pénitents ne peut exiger d'eux que l'état de grâce, la résolution de ne plus pécher mortellement, et une intention droite ; bien plus il fera bien d'exhorter à la communion de chaque jour tous les pénitents qui se trouvent dans ces conditions, et cela surtout s'il en à craindre que sans la communion fréquente ils ne persévèrent pas dans la grâce. Il ne faut pas oublier que le moyen le plus efficace d'éviter le péché c'est la communion fréquente.

Une décision de la Sacrée Congrégation du concile du 15 septembre déclare que le décret sur la communion fréquente s'applique aussi aux enfants qui ont fait la première communion, on ne peut les en empêcher, il faut plutôt les y exhorter. La pratique contraire qui serait en vigueur quelque part doit être reprouvée. [/188]

Il faut avoir soin toutefois d'exciter par la parole et par l'exemple tous les pénitents à une grande horreur du péché, à une préparation sérieuse à la communion, et à une action de grâce fervente, afin qu'ils en retirent des fruits plus abondants. Il est clair aussi qu'on ne peut permettre la communion fréquente, c'est à dire de 2 ou 3 fois par semaine, ni à plus forte raison la communion quotidienne à ceux qui n'ont pas une intention droite. A ceux qui ne sont pas en grâce on ne peut pas même permettre la communion pascale.

LXXXIV- Préparation à la première communion.

Marie-Eustelle Harpin, de Saint-Pallais, au diocèse de La Rochelle, se prépara avec soin à sa première communion et, dans ce but, elle renonça aux rondes qu'elle faisait avec ses compagnes, et elle fit quatre fois par semaine le chemin de la Croix.

Un bon religieux ayant engagé la bienheureuse Marie des Anges à faire une neuvaine préparatoire à sa première communion, elle la passa dans la prière et dans les larmes ; et quand il lui demandait ce qu'elle avait éprouvé, elle ne pouvait répondre que par ces mots : j'ai pleuré. Heureux les enfants qui, avant la communion, purifient leur conscience par les larmes du repentir.

LXXXV- Bonheur de la première communion.

Le bienheureuse Marianne de Jésus de Quito, béatifiée par Pie IX, avait une telle piété, une intelligence si précoce, qu'elle fut admise à la première communion à sept [/189] ans. Le bonheur dont elle fut inondée ce jour-là éclatait sur son visage. Elle n'avait qu'un chagrin, celui de porter en ce jour une robe de soie, que lui avait procurée son beau-frère ; car elle était orpheline. On fut obligé de la lui enlever. A vingt-six ans, elle mourut comme une sainte. Une bonne première communion est un heureux présage pour l'avenir.

LXXXVI- Effets de la première communion.

Madame de Maintenon écrivait du Dauphin, père de Louis XV : « Depuis la première communion de M. le duc de Bourgogne, nous avons vu disparaître tous les défauts qui, dans son enfance, nous donnaient de l'inquiétude pour l'avenir ». Comme on le félicitait un jour de ce que, depuis sa première communion, il savait si bien réprimer les saillies de son humeur : Eh ! comment pourrais-je être le même, répondit-il, depuis que j'ai reçu un Dieu qui veut que je devienne semblable à lui ? C'est sa douceur infinie qui a corrigé l'âpreté de mon humeur. Heureux les enfants qui savent puiser dans le cœur de Jésus, par la communion, les vertus dont il est la source.

Ce fut pour Anna-Maria Gallo un jour d'une consolation indicible que celui où elle participa pour la première fois au pain des anges. Des torrents de larmes exprimèrent les transports de sa joie de pouvoir s'unir à son Dieu et de l'avoir pour hôte. Son visage était enflammé comme un charbon ardent, et une telle chaleur se développa de son corps, que ceux qui étaient auprès d'elle en ressentaient les effets. Ces transports extraordinaires et ce don des larmes lui obtinrent, de ses confesseurs et directeurs spiri- [/190] tuels, la permission de la communion quotidienne qui fut pour toute sa vie sa consolation dans ses peines. De là cet ardent et insatiable amour envers le très auguste sacrement de l'autel, dont elle fut consumée sans interruption jusqu'aux derniers jours de sa vie ; de là cette constance cette énergie croissant toujours avec l'âge qu'elle déploya contre les vains et stériles efforts de l'enfer, une fois surtout qu'elle eut reçu le sacrement de Confirmation.

Ne l'oubliez jamais, cher enfant, que si vous recevez les sacrements souvent, et avec de bonnes dispositions, vous y trouverez, toute votre vie, votre consolation et votre force.

LXXXVII- Une Sainte qui se confesse à quatre ans.

Anna-Maria Gallo, dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois, mon enfant, dès l'âge de quatre ans, demanda à se présenter au tribunal de pénitence ; sa mère le lui accorda, après l'avoir recommandée à un saint prêtre de sa paroisse. L'homme de Dieu fut stupéfait de l'entendre s'exprimer avec une connaissance si extraordinaire, sur la doctrine de Jésus-Christ, et de voir avec quelle rapidité elle avait atteint le faite de la perfection. Déjà, à cette époque, la chère enfant désirait s'asseoir au banquet eucharistique, mais elle ne put l'obtenir avant l'âge de sept ans.

On est obligé de se confesser dès qu'on a eu le malheur de faire un péché mortel, quand même on n'aurait que quatre ans. Si vous veniez à mourir sans qu'un gros péché vous fût pardonné, iriez-vous au ciel ? Jamais. - Et que faut-il faire pour aller au ciel malgré vos péchés et éviter l'enfer ? Il faut se confesser. - Vous avez raison, Jésus-Christ n'a pas abandonné non plus les enfants, qui [/191] en grandissant ont le malheur de faire de gros péchés ; il a institué la confession ; il a ordonné de se confesser, afin qu'en se confessant on reçoive le pardon de ses péchés. - Qui est-ce qui a commandé la confession ? Jésus-Christ. - Pourquoi l'a-t-il commandée ? Pour nous pardonner nos péchés. - La confession est donc une grande grâce du bon Dieu, le plus grand de tous les bienfaits pour ceux qui ont fait des péchés, la porte du paradis. Faut-il aimer à se confesser ? Oui. - Vous avez raison, malheur à ceux qui ne se confesseraient pas, après avoir fait de gros péchés, ils iraient en enfer ! Vous confesserez-vous bien, mon enfant ? Oui. - Eh bien, le bon Dieu vous pardonnera ; mais si on se confessait mal, recevrait-on le pardon de

ses péchés ? Non. - Ferait-on un péché en se confessant mal ? Oui. - Et un péché énorme qui s'appelle le sacrilège.

Que Dieu nous préserve de ce grand malheur ! Donc, ayez bien soin d'examiner vos gros péchés. Vous les compterez tous avant d'aller vous confesser. Dieu veut qu'on s'examine. Celui qui ne s'examinerait pas du tout et qui, par sa faute, oublierait plusieurs péchés mortels non encore pardonnés, ferait-il une bonne confession ? Non. Je vais faire votre examen ; écoutez bien : Avez-vous blasphémé ? - Avez-vous manqué la messe ? - Avez-vous souhaité du mal, dit des injures, désobéi à vos parents ? - Avez-vous souhaité du mal aux autres, les avez-vous battus ? - Avez-vous vu des choses laides et mauvaises ? - Avez-vous fait des actions mauvaises, des polissonneries seul ou avec d'autres enfants ; en avez-vous parlé, y avez-vous pensé avec plaisir ? - Avez-vous désiré en faire quand vous n'en faisiez pas ? - Avez-vous volé quelque chose à vos parents ou à d'autres ? - Avez-vous menti ? - Avez-vous dit du mal des autres vrai ou faux ? - Avez- [/192] vous mangé par votre faute de la viande les jours défendus ?

Vous êtes-vous enivré ? - Avez-vous caché des péchés dans vos autres confessions ? Faut-il bien compter tous les gros péchés ? Oui. - Et les petits ? Non. - Ainsi, vous n'avez pas besoin de compter combien de fois vous avez pris une pomme, une cerise, une plume, c'est bien assez de dire : j'ai pris plusieurs petites choses. Mais faut-il compter combien de fois on a blasphémé le nom du bon Dieu et manqué la messe, ou pris plaisir à des pensées mauvaises ? Oui. - Et si on ne peut pas bien compter juste, on dit : Tant de fois par jour ou par semaine, j'ai blasphémé, etc.

Celui qui s'examinerait bien, et qui n'aurait point de repentir, de regret, de douleur de ses péchés, recevrait-il son pardon ? Non. - Et celui qui pleurerait ses péchés et qui voudrait encore les faire, serait-il pardonné ? Non. - Si après avoir désobéi à votre père, vous lui demandiez pardon en disant : Je désobéirai encore de la même manière dans quinze jours, vous pardonnerait-il ? Non. - Au contraire, il prendrait une verge et vous fouetterait. Et si vous vouliez encore, par votre faute, aller avec ceux qui vous font faire de gros péchés, est-ce que le bon Dieu vous pardonnerait ? Non. - Il faut donc bien demander pardon à Dieu, avoir une grande douleur de l'avoir offensé, avoir horreur de tous vos péchés.

Faut-il promettre de ne plus faire de péchés et de ne plus aller avec ceux qui vous font faire le mal ? Oui. - Qui est-ce qui vous donnera la douleur du péché et la résolution, la détermination de ne plus en faire ? Dieu. - Oui, il n'y a que lui qui les donne. S'il ne vous les donne pas, vous ne les aurez pas. Et pour qu'il vous les donne, que faut-il faire ? Il faut les lui demander. - Et comment [/193] les demander ? En priant bien. - Quand votre confesseur vous donnera une pénitence, faut-il promettre de tout cœur de l'accomplir ? Oui. - Oui, mon enfant, c'est nécessaire.

Ainsi, mon enfant, il faut examiner ses péchés, en avoir la douleur et une grande horreur, promettre de ne plus en faire au moins de gros, et vouloir ne plus aller avec les libertins qui vous font faire le mal. Tout cela est-il nécessaire pour faire une bonne confession ? Oui. - Dieu veut tout cela et il ne nous pardonnera pas sans cela ; et quand vous vous êtes examiné, que vous avez la douleur du péché, et que vous voulez bien sincèrement ne plus faire de péché et fuir ceux qui cherchent à vous faire offenser Dieu, que vous reste-t-il encore à faire ? Il faut encore se confesser. - Très bien. C'est-à-dire qu'il faut aller trouver le confesseur ; et faut-il tout

dire ? Oui. – Si vous cachez en confession un petit péché comme d'avoir un peu parlé à l'église avant le catéchisme, ferez-vous une mauvaise confession ? Non. - Mais vous ferez mieux pourtant de le dire. Et si vous n'osiez pas dire un gros péché, comme d'avoir blasphémé ou autre chose grave, feriez-vous une bonne confession ? Non. - Vous feriez une mauvaise confession et un énorme sacrilège.

LXXXVIII- Le berger Pélage.

Un jeune berger, appelé Pélage, était si sage qu'il passait pour un saint ; une fois pourtant il eut la faiblesse de consentir à une mauvaise pensée et n'osa pas s'en confesser. Ses parents étant venus à mourir, il se retira dans un couvent pour faire pénitence ; mais là encore, le démon lui [/194] persuada qu'il pourrait obtenir son pardon sans se confesser, par ses jeûnes et ses prières. Il vint à mourir et on ensevelit son corps dans l'église ; mais le lendemain, son corps se trouva sur le pavé ; on le remit dans le tombeau et le surlendemain ce corps était encore sur le pavé ; on court chercher le supérieur du monastère qui appelle Pélage au nom de Dieu. Le cadavre répond : Je suis damné pour un péché que je n'ai pas confessé en mourant ; voyez mon corps. Au même instant, le corps parut comme un morceau de fer rougi par le feu, qui jetait partout des étincelles. Tous prirent la fuite et on jeta le corps hors de l'église dans une égout. Ô mes enfants ! quel malheur, si vous cachiez un péché ! Par quels affreux châtements Dieu pourrait vous punir ! Dites donc bien tout.

Quels sont les enfants que le confesseur aime le plus ? Ceux qui disent bien de gros péchés quand ils les ont faits. Il faut sans doute se garder d'en faire pour les dire, et il ne faut pas en dire plus que l'on en a faits. Mais quand on en a fait de gros, le confesseur est content, si on les lui dit bien. Lorsqu'un enfant ne dit pas de gros péchés, le confesseur tremble : il a peur que cet enfant cache ses fautes. et il devine bien souvent quand on dit des mensonges. Et comment voulez-vous qu'il aime un enfant qui ment en confession ? Vous direz donc bien tout, n'est-ce pas ?

Et si vous avez une faute sur le cœur, que vous n'osez ou que vous ne savez pas dire, que ferez-vous ? Voyons. Vous direz à votre confesseur : Mon père, j'ai un péché que je ne sais pas expliquer, ou que je n'ose pas dire, aidez-moi. Alors votre confesseur vous aidera et devinera votre péché et il sera content de vous : et après, vous serez heureux comme un ange. Ne craignez pas que le prêtre dise vos péchés. S'il le faisait, il commettrait un [/195] énorme crime. Et puis choisissez toujours le confesseur auquel vous pourrez le mieux dire vos fautes.

Quand vous allez vous confesser, est-ce que le prêtre peut vous pardonner vos péchés ? Oui, - Si vous disiez vos péchés à votre père, à votre mère ou à un autre enfant est-ce qu'ils pourraient vous pardonner vos péchés ? Non. - Qui est-ce qui a donné au prêtre le pouvoir de pardonner les péchés ? Dieu. - Oui, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, Oh ! qu'il est bon de nous avoir donné un prêtre pour pardonner nos péchés ! Savez-vous ce que c'est que l'absolution ? C'est le pardon de vos péchés, que le prêtre vous donne en latin. Si le prêtre vous donne l'absolution de vos péchés, sont-ils pardonnés ? Oui. - Et s'il ne la donne pas ? Non. - Il faut donc désirer l'absolution, c'est une grande grâce comme la communion et plus nécessaire encore. Oh ! le confesseur sera heureux de vous la donner, si vous dites bien tout et si vous vous repentez de vos péchés.

LXXXIX- Sainte Catherine de Gênes.

Quand cette sainte voulut se convertir, après avoir prié elle s'approcha du saint Tribunal. A peine a-t-elle fléchi le genou que son esprit est éclairé d'une lumière céleste et son cœur est blessé par la flèche de l'amour divin. Elle est ravie hors d'elle-même. La ferveur de son repentir lui fait désirer de parcourir la ville en proclamant ses infidélités ; mais elle ne peut que répéter intérieurement ces paroles : « Mon Dieu, plus de monde! Mon Dieu, plus de péché ». L'émotion qui la saisit ne lui permet pas même de faire sa confession. Elle quitte le saint Tribunal pour donner un libre cours à ses larmes. [/196] Quelque temps après, elle vient de nouveau se jeter aux pieds de l'homme de Dieu et lui fait une confession de sa vie entière, avec les sentiments de l'humilité la plus profonde et de la plus vive contrition.

Heureuse sainte ! d'avoir retrouvé la grâce de Dieu dans le repentir. Mon enfant, quand on a eu le malheur de faire des péchés mortels, sans la contrition, point de pardon. Ou le repentir et le regret du péché, ou l'enfer. Quand vous allez vous confesser, vous feriez donc bien de prendre ce petit livre et de lire les raisons, les motifs qui peuvent vous exciter à la contrition, en ayant soin de faire une prière pour obtenir le regret de vos péchés. Vous pourriez dire par exemple trois ou quatre fois : *Mon Jésus, miséricorde !*

PREMIER MOTIF : *L'enfer mérité.* - Si après que vous avez blasphémé ou fait un gros péché, les gendarmes étaient venus, armés de leur fusil, qu'ils vous eussent ensuite arraché à votre père et à votre mère et traîné dans une noire prison ; si vous y avez été enfermé dans la misère, la faim, dans l'obscurité la plus noire pour toute votre vie, ne vous repentiriez-vous pas de ce péché, qui vous aurait jeté dans tant de malheurs ? Ne promettez-vous pas de n'y pas retourner ? Oui. - Eh bien ! vous avez mérité la prison du bon Dieu, ces noirs cachots de feu ; les démons, ces gendarmes de l'enfer, viendront vous saisir à votre mort, si vous ne vous repentez pas, et si vous ne promettez pas de mieux faire. Vous repentez vous d'avoir offensé Dieu ? Oui. - Promettez-vous de ne plus commettre de péché ? Oui. - Dites donc avec moi, au bon Dieu, que vous avez la contrition et que vous ne l'offenserez plus.

Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé dans toute ma vie, j'en ai horreur, je ne vous offenserai plus ! [/197]

DEUXIEME MOTIF : *Le ciel perdu.* - Si votre péché avait brûlé votre maison, s'il vous avait ruiné, que n'eussiez plus de lit pour coucher, plus de pain pour manger, plus de mère pour vous soigner, point de sous pour acheter ce dont vous auriez besoin, vous repentiriez-vous d'avoir offensé le bon Dieu ? Ah ! vous pleureriez ce péché qui vous aurait fait perdre tant de biens à la fois et vous aurait réduit à la misère ; mon enfant, les gros péchés que vous avez commis vous ont fait plus de mal que tout cela. Vous avez perdu le paradis, la compagnie des anges et des saints, les richesses du bon Dieu, cette belle maison que votre Père du ciel vous destinait. Ce paradis, vous ne l'aurez jamais si vous n'êtes pas bien fâché, bien repentant d'avoir offensé Dieu et fait des péchés, et si vous ne promettez pas de n'en plus faire. Avez-vous la douleur de tous vos péchés ? Oui. - Eh bien, dites au bon Dieu : Mon Dieu, pardon, je me repens de vous avoir désobéi et offensé, je vous promets de ne plus le faire !

TROISIEME MOTIF : *la Passion de Notre-Seigneur*. – Regardez ce crucifix. Qui est sur la croix ? Jésus-Christ. - Voyez-vous ses plaies, etc. Qu'est-ce qui l'a fait mourir ? Nos péchés. – Ah ! si quand vous avez blasphémé, on avait coupé la tête à votre père pour vous punir, vous pleureriez votre père. La mort du bon Dieu n'est-elle pas un bien plus grand malheur ? Ô mon Dieu, c'est nous qui vous avons crucifié, quand nous avons fait de gros péchés, pardonnez-nous. Dites donc, les mains jointes :

Mon Jésus, pardon, j'ai grande douleur de vous avoir offensé ; j'ai horreur de mes péchés, je ne vous offenserais plus !

QUATRIEME MOTIF : *L'amour de Dieu qui produit la contrition parfaite* - Dieu est-il plus beau, plus saint, plus parfait que tout le reste ? Oui. - Ceux qui font des péchés, aiment-ils Dieu ? Non. - Oh ! quel malheur de ne pas [/198] avoir aimé Dieu, d'avoir mieux aimé que lui le blasphème ou des choses horribles ! Est-ce le plus grand malheur de tous ? Oui. – Oh ! assurément ! Il faut donc bien nous en repentir :

Ô mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur et par amour pour vous, je me repens de ne pas vous avoir toujours aimé ; j'ai grand regret, j'ai grande douleur de vous avoir offensé, je vous promets de vous aimer toujours et de ne plus faire de péchés.

N'oubliez jamais de vous exciter à la contrition, de demander pardon à Dieu, et de lui promettre de ne plus l'offenser, avant chacune des confessions que vous ferez.

XC- Quelques questions sur la confession.

Est-il bon qu'un enfant se confesse souvent ? Oui, c'est très utile. Vous ne pouvez même rien faire de plus agréable à Dieu que de vous confesser souvent avec de bonnes dispositions. Donc chaque fois que le prêtre, qui s'occupe de vous, vous invite à aller vous confesser, n'y manquez pas. - De plus, quand même on ne vous inviterait pas à aller vous confesser, et quand même les autres n'y iraient pas, si vous veniez à faire une faute grave, que faudrait-il faire ? Que feriez-vous si vous vous étiez cassé un bras ? - Vous vous feriez vite mener chez un médecin, pour vous faire remettre votre bras en place ; et vous n'auriez point de repos qu'il ne l'eût fait. Eh bien ! quand c'est votre âme qui a été meurtrie par le péché, où faut-il aller ? - Au médecin de l'âme, qui est le prêtre. Et comment guérit-il les âmes ? - Par la confession. Si vous ne pouviez pas absolument aller vous confesser après un pé- [/199] ché, du moins, faites de tout cœur un acte de Contrition parfaite, comme je vous l'ai appris.

Ne serait-ce pas mieux encore de ne pas se casser le bras, que de le faire remettre en place ? - Oui, cela vaut bien mieux. - N'est-ce pas meilleur de se préserver d'une chute, que de se relever après être tombé ? Assurément il vaut mieux ne pas tomber. Eh bien ! mon enfant, si vous sentiez que sans la confession, vous êtes exposé à succomber à quelque grande tentation, avant de faire le péché, allez vite trouver un bon prêtre, dites-lui que vous êtes porté au mal, il vous encouragera. Il vous dira ce que vous avez à faire, et vous n'offenserez pas le bon Dieu. Allez le trouver surtout s'il y avait quelqu'un qui vous portât au mal par ses paroles ou de toute autre manière, et il vous aidera à vous préserver de ces dangereuses occasions.

XCI- Othon III

Cet empereur d'Allemagne tomba malade, au moment où il donnait à l'Eglise et au monde, les plus grandes espérances. Il demanda aussitôt à recevoir les sacrements. On lui dit que son état n'avait rien de grave. - A la fièvre du corps ; répondit-il, il ne faut pas ajouter celle de l'âme ; il se confessa donc avec une grande piété, et mourut peu après à l'âge de vingt-deux ans. Il fit bien de ne pas attendre...

Quand on est sérieusement malade, il faut au plus tôt recevoir tous les sacrements, se confesser, communier et recevoir l'Extrême-Onction. Donc, mon enfant, quand vous aurez des parents bien malades, priez-les de faire venir le [/200] prêtre. S'ils tardent trop, allez vite vous-même avertir le prêtre de leur maladie. Et si vous êtes malade gravement vous-même, demandez à voir un prêtre.

Les petits enfants, qui ont l'usage de la raison, peuvent-ils recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction ? - Oui, ils le doivent même. - Qu'est-ce que l'Extrême-Onction ? - C'est un Sacrement institué par Notre Seigneur Jésus-Christ pour enlever les restes du péché qui demeurent encore après la confession, et pour guérir les malades, si la guérison est utile à leur salut.

Il faut être en état de grâce pour recevoir ce sacrement. Voilà pourquoi le prêtre entend la confession d'un malade avant de lui donner l'Extrême-Onction, Mais si on ne pouvait pas parler, ni se confesser, on devrait néanmoins recevoir l'Extrême-Onction.

XCII- Ambition d'un grand empereur.

Henri II, empereur d'Allemagne, en revenant de Rome, où il avait établi sur le siège de saint Pierre le pape Benoît VIII, s'arrêta à Strasbourg. Là, il fut dans l'admiration à la vue de la régularité des offices, et de la modestie des chanoines, et il demanda à l'évêque Werner à être admis parmi eux ; Werner, ne voulant pas ravir à l'empire un homme qui en faisait le bonheur et la gloire, s'y refusa. Henri insistait toujours ; Werner, feignant d'entrer dans ses vues, lui dit de se présenter au chœur. Henri fut fidèle au rendez-vous ; et l'évêque lui ayant demandé s'il lui promettait de lui obéir en toutes choses, l'empereur le promit. Eh bien, reprit Werner, je vous ordonne de gouverner toujours l'empire, comme vous l'avez fait jusqu'ici. A ces paroles, Hen-[/201]ri fut dans l'affliction la plus profonde ; il voulut du moins fonder une prébende pour un chanoine qui ferait en son nom le service divin. C'est ainsi que les saints ont estimé les fonctions saintes des prêtres et des ecclésiastiques.

Le sacrement de l'ordre est celui qui fait les prêtres, mon enfant. C'est pourquoi tous les enfants ne peuvent pas le recevoir. C'est l'évêque seul qui le donne à ceux que Dieu appelle à devenir prêtres. Ce sacrement augmente la grâce dans ceux qui le reçoivent, il leur donne le pouvoir de dire la messe, de prêcher, de pardonner les péchés, il en fait les ministres et les ambassadeurs du bon Dieu ! Quelle dignité sublime que celle des prêtres. - Il faut donc les respecter, mon enfant, comme Notre-Seigneur dont ils tiennent la place, et obéir aux recommandations qu'ils nous font soit en chair soit au confessionnal.

Pendant la Révolution, les prêtres du département de Seine- et-Oise furent entassés dans les prisons de Versailles. Ils y manquaient de tout. Les petits enfants sachant leur détresse, leur

portaient tout ce qu'ils pouvaient obtenir. Une petite fille de dix à onze ans vendit ses beaux cheveux à un perruquier, afin d'en porter le prix aux confesseurs de la foi. Il n'y a que les cœurs gâtés par le vice et l'incrédulité qui ne sentent pas la reconnaissance qu'ils doivent aux prêtres.

Heureux les petits garçons qui seront assez purs, assez pieux, pour que le bon Dieu les appelle à être prêtre si un jour, et à sauver beaucoup d'âmes.

Les parents de saint Jean Berchmans ayant subi des revers de fortune, le père de Jean, à son grand regret, ne pouvait plus désormais suffire à l'entretien, pourtant si modique, du jeune écolier. L'ayant donc fait revenir un jour subitement à la maison paternelle, là, en présence de sa mère, après lui avoir exposé l'inévitable nécessité du sa- [/202] crifice que Dieu même semblait exiger d'eux : « Maintenant, mon cher fils », ajouta-t-il, « puisque cette noble et sainte carrière est fermée pour toi, il ne te reste plus qu'à en chercher, de concert avec nous, une qui te permette de gagner chrétiennement et honorablement ta vie ».

Ces paroles furent un coup de foudre pour le cœur de Jean. Il voyait s'évanouir, en un clin d'œil, ses plus saintes et ses plus chères espérances. Mais retrouvant toute sa foi et tout son courage, après un premier moment de stupeur « Mon cher père et ma chère », répond-il avec fermeté, en se jetant à leurs genoux, « Dieu me préserve d'aggraver vos privations et celle de mes frères ! Mais ne permettez-vous pas au moins, d'essayer, pour l'amour de Notre-Seigneur, si je puis achever ma préparation aux ordres sacrés sans réclamer d'autres frais pour ma nourriture qu'un peu de pain et d'eau chaque jour ? ». Profondément ému d'une générosité si héroïque et si sainte, qui mettait à un tel prix le bonheur de devenir prêtre, sans reculer à cet âge devant les austérités même des Saints du désert, le père de Jean ne se sentit pas la force d'insister ; mais il se mit à la recherche d'une nouvelle combinaison, qui pût tout à la fois répondre aux désirs du pieux enfant sans lui imposer un pareil fardeau, et sans créer de nouvelles charges à sa famille.

Mon cher enfant, si Dieu vous donne la vocation de devenir prêtre, soyez-y aussi fidèle que ce saint enfant.

XCIII- Marie Lescinska.

Le mariage de Louis XV, roi de France, était arrêté avec Marie Lescinska, quand la grand'mère de la jeune [/203] princesse lui demanda ce qu'elle pensait de sa grande fortune : Hélas ! maman, répondit-elle, je n'ai là-dessus qu'une pensée qui m'absorbe depuis huit jours : c'est que je serais bien malheureuse, si la couronne que m'offre le roi de France me faisait perdre celle que me destine le roi du ciel ». La vie des personnes mariées, étant remplie de soucis qui rendent le salut difficile, les jeunes gens qui réfléchissent redoutent ces difficultés, comme la princesse dont je viens vous citer les paroles.

Cependant, Notre-Seigneur, afin de soutenir les personnes mariées dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, a fait du mariage un sacrement qui donne à ceux qui le reçoivent la grâce de s'aimer saintement, et de supporter chrétiennement les charges de leur état. - Il faut être en état de grâce pour recevoir le mariage.

XCIV- La Bienheureuse Barthélemie Bagnes.

Elle naquit à Florence. Elle était toute enfant, quand sa sœur lui demandait qui elle épouserait. - Jésus, répondit-elle ; et si on lui disait qu'elle n'épouserait pas Jésus, elle versait des larmes amères. - A dix-huit ans, ayant appris que son père lui préparait un mariage, elle en fut tellement bouleversée, que tous ses nerfs se contractèrent, et que depuis lors jusqu'à sa mort elle endura de cruelles douleurs. Il vaut mieux, en effet, épouser Jésus qu'un homme mortel. C'est par la virginité qu'une âme devient l'épouse de Notre-Seigneur, car la virginité est plus heureuse et plus parfaite que le mariage, Notre-Seigneur lui-même nous l'a appris. Ô mon enfant, quelle grâce, ai en étant sage, en évitant les mauvaises compagnies, en vous confessant sou- [/204] vent, vous méritiez de ne jamais donner votre cœur aux créatures et de n'aimer jamais que Jésus. C'est pour se procurer ce bonheur que tant de princesses ont tout sacrifié.

Sainte Domitille, nièce de l'empereur Aurélien, disait à ceux qui lui conseillaient d'épouser un des grands seigneurs de l'empire : « Si l'on offrait à une jeune fille d'un côté un monarque, et de l'autre un pâtre, quel est celui des deux qu'elle devrait choisir ? Renoncer au Roi du Ciel pour épouser un homme, fut-il Aurélien, sera donc une folie ».

XCV- Le frère et la sœur.

Le bienheureux Alexandre était fils d'un roi d'Ecosse, et le plus jeune de trois frères qui avait déjà embrassé la vie religieuse.

Sainte Mathilde, sa sœur, qui avait les mêmes aspirations, lui dit : Eh quoi, mon frère, pendant que tous nous échangeons la terre contre le ciel, seriez-vous le seul à vous attacher aux bien d'ici-bas ? Le jeune homme se mit à pleurer, à la fin, il dit à sa sœur de faire de lui ce qu'elle voudrait. La pieuse princesse le pris par la main, et le mena dans une ferme où elle lui fit apprendre à tirer le lait et à faire le fromage. L'apprentissage fini, tous deux franchirent la mer et vinrent à Foigny, dans le diocèse de Laon. Alexandre entra comme berger chez les Cisterciens, sans se faire connaître ; il y passa sa vie à faire le fromage. Après sa mort, il apparut à un religieux avec une couronne sur la tête et une autre entre les mains, en lui disant : La couronne que tiens entre les mains est celle que j'ai méprisée pour l'amour de Jésus-Christ. Sainte Mathilde, sa sœur, qui s'était sanctifiée dans le voisinage, le fit connaître après sa mort. [/205]

Après l'état des Évêques, il n'en est point de plus parfait sur la terre que l'état religieux. Il n'y en a point où le salut soit si facile, parce que dans le couvent on ne trouve pas de mauvaises compagnies, ni de mauvaises lectures ; on y prie souvent, on se confesse et on communie souvent. On a donc de grandes grâces. Aussi ceux qui se damnent dans le monde sont nombreux, et ceux qui se damnent dans le couvent sont rares, dit saint Liguori. Demandez donc au bon Dieu, mon enfant, et cela de bonne heure, à connaître votre vocation ; et s'il vous attire par sa grâce à la vocation religieuse, remerciez-le et répondez à son appel.

Euphrasie, parente de l'empereur Théodose, restée veuve après quelques années de mariage, n'avait qu'une fille qui portait son nom. Pour fuir un parti brillant que lui offrait l'empereur, elle se retira en Égypte avec son enfant, et visita avec elle les nombreux monastères d'hommes et de femmes qui florissaient alors dans cette contrée. L'un d'eux était rempli par plus de cent religieuses, qui vivaient dans une rigoureuse pénitence. Euphrasie se faisait un sujet de consolation de les voir souvent, et menait toujours avec elle sa fille, qui pouvait alors

avoir sept ans environ. La supérieure prenait quelquefois plaisir à s'entretenir avec la jeune Euphrasie, en qui elle reconnaissait des dispositions prématurées à la piété ; et voulant sonder par manière de récréation les sentiments de son cœur, elle lui demanda un jour si elle aimait son monastère. L'enfant répondit avec ingénuité qu'elle l'aimait bien. - Mais, lui dit la supérieure, si vous nous aimez, demeurez donc avec nous. - Assurément, répondit l'enfant, je le souhaiterais fort, si cela ne faisait point de peine à ma mère. - Ce dialogue était accompagné d'une sainte joie, et Euphrasie, la mère, témoignait la sienne par ses larmes.

Mais la chose devint plus sérieuse, quand il fallut sortir du [/206] monastère ; car alors la jeune fille dit à sa mère qu'elle désirait y demeurer et persista dans sa résolution. Sa résistance paraissant un caprice d'enfant, on crut qu'en lui laissant passer la nuit dans le monastère, elle ne serait plus d'humeur à y rester le lendemain. Mais on vit le lendemain que sa volonté n'avait point changé. La supérieure, reconnaissant quelque chose de surnaturel dans sa constance, dit à la mère : Laissez, Madame, votre fille avec nous ; car c'est la grâce qui agit en elle... Euphrasie, dont la vertu était plus grande que la tendresse, prit alors sa fille, la conduisit devant une image de Notre-Seigneur et s'écria en pleurant : « Mon Seigneur Jésus-Christ, recevez cette enfant, puisqu'elle ne désire que vous ». Puis elle se tourna vers sa fille, lui adressa ses recommandations et la remit entre les mains de la supérieure. Quelques années plus tard, cette mère généreuse, après une vie sainte, mourait dans le monastère entre les bras de sa fille. Et Euphrasie la jeune marchait à grands pas dans cette carrière de vertus et de prodiges, qui l'ont rendue si célèbre parmi les Grecs, et qui l'ont fait vénérer par l'église comme une sainte. Il est donc bon de se consacrer à Dieu de bonne heure ; et il faut bien se garder de s'opposer aux bons désirs d'un enfant qui a l'intention d'entrer dans une maison religieuse.

XCVI- Estime de sainte Catherine de Sienne pour les religieux.

Cette admirable vierge ne savait comment honorer assez les religieux ; voyait-elle l'un d'eux passer devant la maison de son père ; remarquait l'endroit où il avait posé [/207] les pieds, puis elle allait avec respect baiser ses traces dans la poussière. Les saints ont toujours estimé les religieux, tandis que les hérétiques et les impies ont déversé sur eux toute haine et tout leur mépris.

Respecte donc, mon enfant, les religieux, les religieuses et les prêtres, à l'exemple des saints ! [/208]

CONCLUSION.

Mon cher enfant, je ne vous ai pas encore raconté toutes mes histoires ; mais je ne veux pas être trop long. Quand vous serez plus grand vous les lirez toutes dans mes autres livres, je m'arrête donc là ; car si vous retenez bien ce que je vous ai dit, si vous le relisez souvent, et surtout si vous cherchez à faire ce que je vous ai conseillé, il me semble que vous aimerez bien le bon Dieu et que vous serez bien sage.

Une bonne mère avait quatre enfants, qu'elle élevait dans la piété. Un soir, après avoir prié avec eux, et leur avoir parlé de Dieu, elle leur dit avec une grande tendresse : Ô ! que je

serais heureuse si l'un de vous devenait un saint. Le plus petit se jeta au cou de sa mère, en lui disant : Je le deviendrai, maman. Il tint parole, il devint Pape, c'est Pierre Célestin.

Et moi ; mon enfant, qui vous aime comme un père, je vous dis : Que je serais heureux, si vous deveniez un saint ? - Ne me répondez-vous pas comme saint Pierre Célestin ? Père, je le serais ! C'est une consolation que j'attends de vous.

Donnez-la moi, mon enfant, donnez-la à vos bons parents et surtout à Notre-Seigneur qui a tant aimée les hommes et que les hommes outragent tant aujourd'hui.

Du reste, cher enfant, en étant pur et pieux, vous serez heureux en ce monde. Autant un enfant vicieux est malheureux, autant est béni de Dieu et des hommes un enfant sage.

Courage donc, mon enfant, évitez le mal ; faites le bien ; et que Notre-Seigneur vous bénisse. [/209]

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace à l'Enfant Jésus	5
Déclaration de l'auteur	6
Préface	7
I Berula	9
II Notre Seigneur Jésus Christ, sa naissance	12
III Adoration des Bergers	14
IV Le Nom de Jésus	15
V Trois rois viennent à la Crèche	17
VI Jésus à Nazareth priait	20
VII Enfants qui aiment la prière	23
VIII A Nazareth, Jésus obéissait	25
IX Jésus à Nazareth travaillait	27
X Jésus au désert	29
XI Jésus Christ commence à prêcher	32
XII La vie de N.S pendant sa prédication	35
XIII Le cénacle, le jardin des Oliviers	37
XIV La Passion de Notre-Seigneur	39
XV Crucifiement et mort de Notre-Seigneur	43
XVI La Sépulture, la Résurrection, l'Ascension	44
XVII La Pentecôte	47
XVIII L'Eglise catholique	48
XIX Histoire de l'Eglise	51
XX Quelques exemples de la charité des martyrs et de l'Eglise	54
XXI Quelques questions sur la naissance et la vie cachée de Notre-Seigneur	59
XXII Questions sur la vie publique de Notre-Seigneur	61
XXIII Questions sur la Passion, la Résurrection, et l'Ascension de Notre-Seigneur	64
XXIV Quelques questions sur l'établissements de l'Eglise	67
XXV Quelques questions sur l'histoire de l'Eglise	69
XXVI Marguerite d'Antioche	71
XXVII Saint Pierre, martyr	73
XXVIII Saint Cyrille de Césarée	74
XXIX Rufin et Valère	78
XXX Un enfant de six mois qui parle	80

XXXI Je crois en Jésus-Christ	82
XXXII Sainte Eulalin de Marida en Espagne	84
XXXIII Quelques questions sur le <i>Je crois en Dieu</i>	86
XXXIV Les sept frères Maccabées	89
XXXV Valérien. La vie éternelle	90
XXXVI La montagne de Sinaï	94
XXXVII Anna Maria Gallo	98
XXXVIII Saint Adrien, soldat romain	100
XXXIX Histoire d'un lion	102
XL Vous adorez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul	106
XLI Questions sur les péchés contre la religion	108
XLII Des petits blasphémateurs	110
XLIII L'apparition à La Salette	113
XLIV Mademoiselle Baylay	114
XLV Le bienheureux François de Posadas	118
XLVI Un saint écolier	119
XLVII Joseph	120
XLVIII Saint Jean	122
XLIX Il ne faut jamais garder de la rancune	123
L. Beaux exemples de la charité	125
LI La mort de Théodoric	126
LII Quelques enfants modestes	128
LIII Leçon d'une enfants de deux ans	132
LIV Leçon d'une mère	132
LV Une leçon du roi Louis XVI	135
LVI Quelques question sur les commandements de l'Eglise	136
LVII Leçon du vieillard Tobie	138
LVIII De quelques autres défauts	141
LIX Le tic-tac d'un moulin	143
LX Encore une histoire d'Anna Maria Gallo	145
LXI Le <i>Notre Père</i>	146
LXII Le <i>Je vous salue Marie</i>	149
LXIII Acte de contrition	153
LXIV Offrande de ses actions à Dieu	156
LXV Un petit oiseau	157

LXVI Encore Saint Jean de Berchmans	158
LXVII Le bienheureux Herman-Joseph	159
LXVIII Sainte Lutgarde	161
LXIX Le vénérable curé d’Ars	161
LXX Le bouquet offert à Marie	162
LXXI Le bienheureux Henri Suzo	163
LXXII Saint Simon Stock	163
LXXIII Les sacrements	165
LXXIV Un petit enfant bien laid	166
LXXV Une jeune chrétien	168
LXXVI Sainte Jeanne de Chantal	170
LXXVII Une mère et son enfant	174
LXXVIII Imelda Lambertini, de Bologne	176
LXXIX Le bienheureux Achas	178
LXXX Une sainte première communion	179
LXXXI La Bienheureuse Marie des Anges	180
LXXXII Une première communion faite à cinq ans	181
LXXXIII Première communion de la petite Nellie	183
LXXXIV Préparation à la première communion	189
LXXXV Bonheur de la première communion	189
LXXXVI Effets de la première communion	190
LXXXVII Une Sainte qui se confesse à quatre ans	191
LXXXVIII Le berger Pélage	194
LXXXIX Sainte Catherine de Gène	196
XC Quelques questions sur la confession	199
XCI Othon III	200
XCII Ambition d’un grand empereur	201
XCIII Marie Lescinska	203
XCIV La bienheureuse Barthélemie Bagnes	204
XCV le frère et la sœur	205
XCVI Estime de Sainte Catherine de Sienne pour les religieux	207
Conclusion	209